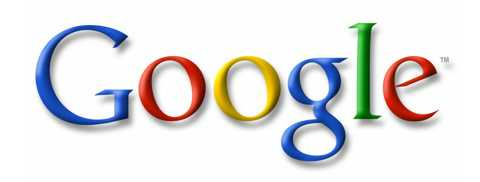


HENRI COUDREAU

VOYAGE
AU
YAMUNDA

21 Janvier 1899 — 27 Juin 1899

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 87 VIGNETTES
ET DE 17 CARTES

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1899

VOYAGE

AU

YAMUNDA

DU MÊME AUTEUR

La France équinoxiale, 2 vol. in-8 et Atlas; Challamel, Paris. 20 francs.

Vocabulaires Indigènes, 1 vol. in-8; Maisonneuve, Paris. 12 francs.

Chez nos Indiens, 1 fort vol. in-8, carte et 98 gravure; Hachette, Paris. 20 francs.

Voyage au Tapajoz, 1 vol. in-4, illustré de 37 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris. 7 fr. 50

Voyage au Xingú, 1 vol. in-4, illustré de 68 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris. 7 fr. 50.

Voyage au Tocantins-Araguaya, 1 vol. in-4, illustré de 87 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris. 7 fr. 50.

Voyage a Itaboca et a l'Itacayuna, 1 vol. in-4, illustré de 76 vignettes et de 40 cartes; Lahure, Paris. 7 fr. 50.

Voyage entre Tocantins et Xingu. 1 vol. in-4, illustré de 78 vignettes et de 15 cartes; Lahure, Paris. 7 fr. 50.

Atlas des Voyages au Tapajoz, au Xingu et au Tocantins-Araguaya, 1 vol. in-4 de 94 cartes ; Lahure, Paris. 7 fr. 50.

40362. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

HENRI COUDREAU

VOYAGE

AU

YAMUNDA

21 Janvier 1899 — 27 Juin 1899

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 87 VIGNETTES
ET DE 17 CARTES

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1899

L'Inst. Geographique de
l'Université de Bruxelles.

VOYAGE AU YAMUNDA

CHAPITRE PREMIER

Sur l'Amazone. — Il fait froid. — Temps maussade. — Les Espagnoles de Monte Alegre. — Paranamiry do Cachuiry. — Muratubinha. — Juruty. — Paranamiry do Bom Jardim. — Les lacs. — Faro. — Le Lago de Faro. — Paysages du Lago de Faro. — Petits campos. — Le Lago Espelho da Lua et la Légende des Amazones. — Serra do Copo. — Bocca do Yamundá. — Rio Yamundá. — Fin des campos. — Seringaes et castanhaes. — Les barreiras. — Seringueiro de Rio Grande do Sul. — Barraques abandonnées. — Des « tours de fourmis ». — Les lacs du Bas Yamundá. — La pluie et le soleil impressionnent différemment l'Européen et l'homme du pays. — Flore et faune au nord et au sud de l'Amazone. — Premières cachoeiras. — Loutres et cigales. — Les terres hautes. — La terre, dans la solitude Amazonienne. — Pêche et chasse.

Samedi 21 *janvier* 1899. — Par environ 2 degrés de latitude sud, en sortant de Pará. Il fait froid, en dépit du voisinage de l'Équateur. L'humidité est telle que l'on tressaille. Les passagers restent dans leurs cabines. Il tombe une pluie très fine, une poussière de pluie qui rend plus mélancolique encore le passage des vastes eaux et des rives lointaines. Notre vapeur, le *Prudente de Moraes*, en dépit de son nom illustre et respecté, est d'une marche pitoyable et d'un confort à l'avenant.

Il fait maussade. De Pará, d'où nous sommes partis à neuf heures du matin, jusqu'à *Breves*, où nous arrivons le lendemain matin à six heures, ceux des passagers qui se sont risqués sur le pont n'ont presque pas desserré les dents. Des groupes se sont formés, mais ils sont restés silencieux. On se

regarde, on regarde l'humide grisaille qui remplit le ciel, on fait une moue, et l'on continue à se taire.

23. — Après une escale de six heures à *Gurupá*, on rentre dans le Xingú jusqu'à *Porto de Moz*, où l'on s'arrête deux heures.

25. — Ce n'est que le surlendemain que l'on arrive à *Monte Alegre*. Nouvelle station de six heures qui nous donne le temps de contempler à notre aise le trapiche et la ville basse. Des Espagnoles, femmes des colons récemment introduits, viennent vendre à bord des poules et quelques légumes et fruits.

26. — Après un arrêt à *Santarem* le matin dans la nuit, nous arrivons à midi à *Alemquer*.

Le lendemain, c'est *Obidos*, puis, remontant le Trombetas, Oriximinã. *Oriximinã*, l'ancienne Uruatapera, est aujourd'hui une petite ville, de quarante maisons environs.

28. — Nous voici dans les PARANAS ou PARANAMIRYS, petits bras du grand fleuve, espèces de canaux naturels qui, dans cette partie du cours du grand fleuve, sur la rive nord, commencent en amont du Yamundà pour finir en aval du Trombetas.

Dans le Paranamirim (ou Paranamiry) du CACHUIRY, canal étroit n'offrant pas toujours une largeur franche de beaucoup plus de cinquante mètres, mais suffisamment profond pour les vapeurs de moyen tonnage, dans le Cachuiry, une population nombreuse entretient, sur les deux rives, des plantations de cacao que parsèment d'agréables maisonnettes couvertes en tuiles.

En sortant du Cachuiry, nous retombons dans l'Amazone en face de l'Ilha de Santa Rita, que l'on côtoie jusqu'à la bouche du Paranamiry do Bom Jardim.

En face de la pointe d'amont de l'Ilha de Santa Rita, presque accostée à la côte nord, mais offrant, cependant, un canal suffisant pour que notre vapeur puisse passer, une île se forme, depuis quelque temps, par le tassement d'une traînée de cannarana de près de deux cents mètres de longueur sur une vingtaine de mètres de largeur moyenne. Déjà l'île en formation supporte une petite végétation arborescente dont les vents ou les courants ont charrié les semences.

De Santa Rita, au lieu d'entrer de suite dans le Paranamiry do Bom Jardim,

notre vapeur, qui fait maint crochet et même décrit au besoin un cercle complet quand les exigences de la charge à laisser ou à prendre le veulent, ainsi, notre vapeur descend maintenant jusque non loin d'Obidos prendre de la charge, rive nord, en amont du confluent du Trombetas. Puis, un peu plus loin, voici qu'il s'arrête à Muratubinha.

Muratubinha est une petite agglomération d'une demi-douzaine de maisons, rive droite de l'Amazone, à l'entrée et rive droite d'un petit affluent du grand fleuve, le Rio Muratubinha ou Muratumiry.

29. — Encore une escale, rive droite de l'Amazone, le petit centre appelé *Juruty*, sur une colline, avec une quinzaine de casas couvertes en tuiles et à peu près autant couvertes en paille. Nous restons là deux heures. Un monsieur de la localité prend passage pour Urucará, l'ancienne Capella, une des stations du vapeur au delà de Faro.

Traversant de nouveau l'Amazone, nous voici dans le parana de BOM JARDIM, canal étroit, rétréci, par endroits, à une trentaine de mètres tout au plus. Sur les rives, quelques plantations de cacao, mais moins qu'au Cachuiry.

Nous voici à la bifurcation du parana CALDEIRÃO, qui vient de l'Amazone, et de celui du SAPUCUÁ, qui débouche au Trombetas et continue en aval par le Paranamirim (ou Paranamiry) de Uriximinã.

En amont de la bifurcation du Caldeirão et du Sapucuá, c'est le grand LAGO ACARAQUIÇAUA qui s'étend très vaste dans le sud, le LAGO DO CACHIMBO et le LAGO ARAUANÁ, au nord, grand bras dont l'aspect général et la disposition font de suite penser à un ancien grand bras de l'Amazone, jadis beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui.

Ces lacs, même les plus étendus, ne sont pas, toutefois, des lacs dépassant la moyenne des autres lacs fluviaux de la région amazonienne. Certains affluents du grand fleuve présentent des enseadas, des bahias, plus vastes même que la plupart des lacs que nous traversons actuellement.

Des *campos* se montrent sur la rive nord et sur la rive sud du Lago Arauaná; d'autres, plus étendus, existent, paraît-il, dans l'intérieur, dans le sud, entre notre ligne de lacs et l'Amazone.

Le LAGO DA TERRA SANTA, en amont et à l'ouest du Lago Arauaná, offre aussi de petits campos dans les îles ou presqu'îles qui constituent sa rive

méridionale. Sa rive nord, où se trouve le village de *Terra Santa*, qui compte avec les environs une cinquantaine de maisons, est bordée de terres hautes se continuant dans l'intérieur en montagnes de quelque élévation. La navigation de ce lac n'est pas très sûre pour les vapeurs à cause des roches assez nombreuses que l'on y trouve parsemées.

Entre les îles ou presqu'îles étroites et longues qui limitent au sud le Lago da Terra Santa, et au nord ce même lac de Terra Santa qui s'étend sur 4 kilomètres du sud au nord et 3 kilomètres de l'est à l'ouest, c'est l'artère



Monts Alegre.

connue plus particulièrement dans la région sous le nom de PARANAMIRY DE FARO, parana s'étendant entre les îles et presqu'îles qui, du côté du nord, le séparent du Lago da Terra Santa, et celles qui, du côté du sud, le séparent du LAGO CRAUARY.

Dans la partie méridionale du Lago Crauary débouche, me dit-on, un PARANAMYRY DO MACURICANAU, qui traverserait de grands lacs et qui viendrait de l'Amazone. C'est, paraît-il, une région de lacs, de campos, de fermes à bétail, présentant, l'été, une assez grande animation, mais à peu près complètement inondée pendant l'hiver et évacuée alors par les fazendeiros et leurs troupeaux.

Poursuivant dans le Paranamiry de Faro que des Campos, actuellement

inondés, bordent sur les deux rives, s'étendant parfois assez loin dans l'intérieur, nous passons, rive nord, la bouche du Lago Abaucú, en aval de laquelle est une fazenda de bétail, puis, rive sud, une bouche qui conduit au Lago do Papa Urú.

A quelque distance en amont, c'est une fazenda de bétail dans les campos de la rive sud du Paranamiry de Faro, puis, rive nord, la bouche du Lago Maracaná. La « bouche » de ce lac, ainsi que le lac proprement dit, présen-



Alemquer.

tent, dit-on, beaucoup de roches qui en rendent la navigation périlleuse pour toutes embarcations.

Presque aussitôt après la bouche du Lago Maracaná, c'est la bouche du Lago Ubim, où l'on remarque deux maisons couvertes en tuiles.

Dans le sud au delà des *campos* que nous voyons s'étendre très loin, jusqu'aux confins de l'horizon, les lacs du Macuricanau se relient, à l'est, au Lago Crauary, et, à l'ouest, aux lacs du Chichiá, qui restent un peu en amont.

Quelque temps après avoir laissé, rive sud, la bouche du Lago Chichiá, c'est, rive sud, le PARANA DO ADUACÁ. Immédiatement en amont, c'est l'extrémité méridionale du Lago de Faro entre l'Ilha das Cutias, rive nord, et l'Ilha dos Papagayos, rive sud.

Une fazenda, rive nord, en amont de l'Ilha das Cutias, une demi-douzaine d'autres, rive sud, en amont de l'Ilha dos Papagayos, des plages de sable blanc sur les deux rives, dans le fond un lac bordé de collines au pied desquelles s'étendent de grandes plages du même sable blanc, et derrière l'une de ces plages, à un tournant un peu brusque du lac, rive nord, la petite ville de Faro dans un des sites les plus gracieux de la région amazonienne.

Nous entrons à Faro par un trapiche qui est le plus important et le plus beau de l'Amazonie Paraense. Le trapiche d'Alemquer, qui est aussi une construction importante, n'a, décidément, que le second rang.

Il est six heures du soir et nous sommes le 29 janvier. C'est notre neuvième jour de voyage depuis le départ de Pará. De Pará à Faro, c'est 1200 kilomètres. Il faut convenir que nous y avons mis le temps.

30 *janvier.* — 4 *février.* — Le juiz de direito de Faro, M. Gaspar Costa, pour qui j'ai une lettre du Gouverneur, fait de son mieux pour me procurer les renseignements dont j'ai besoin. On connaît peu la rivière. L'exploration que fit, il y a une vingtaine d'années, Barbosa Rodrigues du cours inférieur et du cours moyen du Yamunda, est aujourd'hui, à Faro même, sinon tout à fait oubliée, du moins peu s'en faut. Et depuis personne ne s'est préoccupé de s'aventurer dans les hauts de la rivière. Quelques seringueiros ont travaillé jusqu'à la Cachoeira Grande, mais personne n'est allé au delà.

Après avoir acheté, au prix de 250 milreis, soit environ 200 francs au change actuel, une vache qui nous donne 106 kilogrammes de viande utile, après avoir préparé notre carna secca, après avoir méticuleusement chargé notre igarité, le 4, juste comme le *Prudente de Moraes* revient de son voyage en amont pour regagner Pará, mes hommes viennent m'avertir que tout est prêt.

Dimanche 5 *février.* — Les petites charges de la dernière heure sont portées à l'igarité. Voici que c'est fini, la chambre est vide; c'est le voyage qui accélère sa mise en branle. Mélancoliques recommencements!

Chaque fois qu'on se retrouve au début d'une exploration nouvelle il semble que ce soit cette fois-ci une nouvelle existence que l'on va décidément commencer. On est de mieux en mieux préparé et l'on rêve, malgré soi, de succès invraisemblables. De même, pour connaître les insaisissables finalités, la science humaine s'outille d'une manière toujours plus complète et plus parfaite, elle

s'anime de l'espérance d'un plein succès, bien heureuse aussi quand, après chaque voyage dans l'inconnu, elle revient ayant conquis quelques bribes de vérité nouvelle.

L'aimable juiz de direito et les notables de Faro nous accompagnent jusqu'à notre igarité. Cet excellent M. Gaspar Costa m'adresse une aimable allocution, sans oublier non plus mes braves matelots. Et l'on boit aux voyageurs qui vont découvrir le haut de la rivière. De cordiales poignées de main à ces bons amis de Faro et nous voici en route.

La plage de Faro se poursuit en amont, très grande encore malgré les eaux déjà hautes. En face, sur l'autre rive, la Serra do Ajuruá commence la série des petites montagnes qui longent, du côté de l'ouest, le Lago de Faro : Serra do Ajuruá, Serra do Mathias, Serra do Dedal, Serra do Copo, et d'autres en amont.

Des plages, toujours de sable blanc, d'un beau blanc mat, continuent à se montrer, en amont, sur les deux rives. Elles sont en partie couvertes ; nous sommes d'ailleurs en hiver, ce que notre ciel, de toutes parts sombre et chargé de pluie, ne nous laisse pas oublier.

Sous la voûte enténébrée du firmament, un grand silence. Le lac est immobile, son eau paraît n'avoir aucun courant. Une chose grise remplit l'étendue, c'est la pluie qui tombe, fine, presque invisible, mais qui trempe fort bien, qui ne permet pas d'écrire dehors pendant une minute, et qui tombe, qui tombe pendant trois heures de suite, jamais plus fort, jamais plus vite, toujours de même, sans bruit, fondant dans une universelle tonalité grise le ciel et la terre silencieux et voilés.

Quand le voile se lève, le lac se révèle à nouveau avec ses plages, ses caps, ses anses, de maigres végétations de palmiers et de buissons sur les rives et, à quelque distance daps l'intérieur, la véritable forêt.

6. — Dès l'aube, l'orage ; de violents coups de tonnerre nous réveillent dans nos hamacs.

La pluie, venue d'aval, remonte la rive droite ; la voici, drue, noyant les forêts et le ciel qui bientôt ne sont plus visibles. Puis un arc-en-ciel s'étend et règne sur tout un horizon. Puis, devant le soleil qui monte, l'arc-en-ciel se ternit, pâlit et disparaît.

Par endroits le lac est comme sectionné par de grandes plages couvertes d'arbustes. En voici une, rive gauche, à la pointe d'une serra, qui étend jusque vers le milieu du lac une large pointe de sable blanc tachetée d'arbustes rabougris.

Encore des plages. Les plages ne sont pas encore complèment noyées, bien que nous soyons dans l'époque des grosses eaux. Il paraît que, l'été, ces plages s'étendent sur de très grandes étendues, ne laissant du lac qu'un canal central assez étroit.

Les serras riveraines, peu importantes, même celles du côté occidental qui sont les plus élevées et les plus massives, sans guère dépasser toutefois une cen-



Obidos.

taine de mètres d'altitude, les serras riveraines se suivent, celles de l'ouest assez étendues et formant une sorte de chaîne, celles de l'est se présentant plutôt en mornes isolés.

Au pied des montagnes, toutes plus ou moins en retrait, c'est, le plus souvent, la végétation des plages qui nous accompagne. Parfois ce sont des terrains bas, très médiocrement boisés, avec un bas-fond, un petit lac plus ou moins temporaire, à une petite distance dans l'intérieur.

Par endroits l'igarité navigue par des plages inondées maintenant couvertes de deux mètres d'eau. Parfois on traverse un golfe plus profond échancrant la plage, sans doute quelque bouche de lac ou d'igarapé.

Et l'hiver tombe toujours. Tandis que vers l'aval, qui est d'un gris bleuâtre,

la pluie remplit le ciel, nous, nous allons par un ciel sans nuages, par un soleil radieux.

Toutefois, l'averse vient de notre côté. Elle nous poursuit, remontant la rivière. Mais elle finit de tomber et s'évanouit en fumées quelques centaines de mètres avant d'avoir pu nous atteindre.

Après une assez longue suite de plages couvertes d'arbustes, une profonde échancrure, une espèce de fiord au fond duquel débouche l'Igarapé Uinchá. Tout de suite en amont du Uinchá, même rive, une *campina*, ou petit campo, avec une *aberta* (ouverture) sur le lac. Là est la fazenda d'un nommé Bertoldo



Un vapeur dans le Lago de Faro.

qui a, à sa ferme du Uinchá, de trente à quarante têtes de bétail, bœufs, veaux et vaches.

7. — Des *Campos Grandes*, invisibles de la rive, s'étendent, nous a-t-on dit, de l'Igarapé Uinchá à l'Igarapé Tauacuera derrière les petits Campos où un Antonio Manoel da Gloria et un Januario Manoel Gomes ont chacun quelques têtes de bétail.

L'Igarapé Tauacuera, où le susdit Antonio Manoel da Glor ia a un personnel de six hommes travaillant au caoutchouc, l'Igarapé Tauacuera, étroit mais d'un cours assez étendu, offrirait sur ses rives des alternances de seringaes et de campinas bonnes pour l'élevage.

De l'Uinchá au Tauacuera et du Tauacuera à la Bocca do Yamundá, ce sont sur la rive orientale, en face des montagnes de la rive droite, des terrains bas et en partie noyés, offrant un contraste complet avec les berges hautes, les falaises parfois dénudées de la rive occidentale. Toutefois, les plages accompagnent toujours, sur l'une comme sur l'autre rive, au pied des montagnes et à l'entrée des marais. Toutefois, les plages du pied des montagnes sont presque complètement dépourvues de végétation, tandis que celles de la rive gauche sont toujours arborescentes.

Des plages du Tauacuera, nous traversons le lac pour accoster, en aval de la Serra do Copo, à la Serra do Dedal.

Cette Serra do Dedal (Montagne du Dé à coudre) est assez intéressante. Du côté amont, entre la Serra do Dedal et la Serra do Copo (Montagne de la Coupe), c'est un petit igarapé dont l'embouchure se dissimule derrière un bas-fond couvert d'une maigre végétation. Déjà à un kilomètre au-dessus de son confluent il coule dans un marais; toutefois, de la rive du Lago de Faro au marais, sur ce kilomètre de parcours, l'igarapé offre sur ses rives une extraordinaire profusion de seringaes vierges, de cacao sylvestre, de quina jaune, d'itauba et de bois précieux. Il n'est pas possible d'imaginer plus riche district de colonisation.

Du côté aval, au sud-est de la Serra do Dedal, au delà du petit Lago do Arrumanzal, se trouve le Lago Espelho da Lua, fameux dans la contrée. Le Lago Espelho da Lua (Yaci Uaruá pour les conteurs de légendes) est un tout petit lac quelconque, comme il s'en trouve des centaines dans le bassin de l'Amazone; il communique avec le Lago de Faro par un petit igarapé sans importance aucune. Il s'y trouve, au fond, m'ont dit les habitants des baraques voisines, de l'argile, des pierres : des pierres et de l'argile ne différant en rien de toutes les argiles et de toutes les pierres vues sur les bords du Lago de Faro ou sur les rives du Yamundá. Pour ce qui est du *muirakitan,* de la fameuse « pierre des Amazones », les gens du voisinage n'en ont jamais vu et n'en ont entendu parler que par « des messieurs venus de la ville ». Si jamais, comme le veut la légende, les Amazones découvertes ou inventées par le senor Orellana et cultivées depuis par tant d'amateurs de merveilleux, si jamais les Amazones ont fabriqué la pierre sacrée et invoqué la Lune sur les

bords de ce mauvais petit lac, il faut bien reconnaître que le temps a effacé très complètement toute trace de leur passage.

Aussi bien le merveilleux, le plus souvent, ne gagne-t-il pas à être vu de trop près. Pas plus que beaucoup de choses, pas plus, par exemple, que la poésie des noms géographiques. Quelle légende, n'est-ce pas? ne doit point se rattacher à ce nom de Serra do Copo, qui fait penser à la coupe du roi de Thule? Eh bien, non. La coupe dont il est question quant à cette montagne est un trou, un vulgaire trou qui est au sommet de la montagne, un trou rond dans lequel, naturellement, séjourne l'eau des pluies; et de là l'idée de la coupe.

9. — Laissant derrière nous la Serra do Dedal et le petit lac à légende, la Serra do Copo et sa falaise de terre rouge, nous retraversons le Lago de Faro, nous dirigeant sur une assez large échancrure que nous découvrons dans le nord-ouest. Cette échancrure, elle est bien connue dans le pays, c'est ce qu'on appelle la Bocca do Yamundá. Au sud-est et au sud-ouest c'est le Lago de Faro, au nord la rivière que nous allons étudier.

Il ne nous est pas difficile de nous apercevoir que nous passons d'un lac dans une rivière. Outre les largeurs qui sont significatives, celles du Lac étant en moyenne de 1 500 à 1 800 mètres contre seulement de 400 à 500 mètres pour celle du Yamundá à l'estirão du confluent, outre les largeurs qui accentuent suffisamment le passage du lac à la rivière, le régime des eaux apporte une caractéristique de plus. Le lac n'a pas d'îles; — dès le premier estirão, c'est six petites îles et une grande que présente la rivière, qui, jusqu'à une certaine distance en amont, continuera à en former passablement. Le lac a un courant assez faible et parfois presque nul; — dès notre entrée dans la rivière nous sommes obligés de nous mettre à aller de gauchos et de forquilhas pour vaincre la violence du courant. La crue, dont l'action est lente dans le lac, se fait sentir rapidement dans la rivière : le lac a encore de nombreuses plages découvertes, celles de la rivière sont au fond.

Le Rio Yamundá, au-dessus de l'estirão de l'embouchure qui fait nord, infléchit au nord-ouest, présentant toujours des îles nombreuses, grandes et petites, basses, mal boisées, la plupart actuellement noyées.

Les rives ne sont guère plus élevées que les îles. Dans le fond, de chaque

côté, ce sont de faibles collines en retrait, plates, couvertes d'une végétation pauvre.

Tout ou presque tout est noyé, et pourtant nous sommes loin d'être aux plus grandes eaux : la marque laissée par les grandes crues sur les arbres est à environ 4 mètres au-dessus du niveau actuel.

Les Campos Grandes qui vont de l'Igarapé Uinchá à l'Igarapé Tauacuera se prolongent peut-être jusqu'ici. En effet, voici, rive gauche, un campo, d'ailleurs d'assez médiocre qualité, qui se trouve dans le prolongement des campos du Tauacuera et de l'Uinchá. Toutefois, les campos du Lago de Faro paraissent finir ici, du moins les campos riverains; les bords du Yamundá ne nous mon-



Faro vu du large.

treront plus désormais que des seringaes et des castanhaes, les uns et les autres encore bien sommairement exploités.

C'est presque tout de suite au-dessus de l'embouchure que se montrent les terres hautes. Elles apparaissent d'abord sur la rive droite où les chaînons de la Serra do Castanhal, d'abord à une petite distance dans l'intérieur dans la partie sud, viennent, dans la partie nord, finir sur la rivière même.

10. — Des pluies matinales passent sur les montagnes, qu'elles couvrent successivement d'une buée grise.

Tantôt ce sont des rives basses, inondées, de maigre végétation, tantôt des rives hautes, à pic, avec des barreiras ou affleurements perpendiculaires de terres argileuses s'élevant de 3, 4 et 5 mètres au-dessus du niveau de l'eau.

En amont de la petite Enseada do Castanhal, — quelquefois, mais bien

improprement, appelée *lac*, — en amont de la petite Enseada do Castanhal la rivière se rétrécit quelque peu. En aval de l'Enseada, elle conservait encore les largeurs de la région de la Bocca.

Nous allons dans l'hiver. Une petite pluie fine tombe, des heures entières, puis recommence, toujours la même, mouillant lentement, mais sûrement.



Trapiche de Faro.

Le ciel, bas, est d'un gris compact. Notre petite pluie fine en suinte plutôt qu'elle n'en tombe. Les rives, d'un vert grisâtre, semblent aplaties. Tout est terne, seule l'eau de la rivière prend par moments des tons d'un vert éclatant.

Le silence est absolu. Une inexprimable sensation de désert antédiluvien est éparse dans cette atmosphère de vapeur d'eau en suspension.

A midi, en raison de la pluie fine qui tombe depuis ce matin, nous n'avons que 24° C. C'est aussi la température indiquée pendant la nuit par le thermomètre à maxima et à minima. L'humidité a uniformisé la température du jour

et de la nuit. Nous ne souffrons point, cependant, de cet état hygrométrique peu normal. L'hiver, d'ailleurs, ne fait que commencer, du moins dans ces parages; la marque de la crue est toujours à 4 mètres environ au-dessus du niveau actuel des eaux.

La rivière présente quelques élargissements occupés sans doute en grande partie, l'été, par des plages. En dépit de ces élargissements, le Yamundá ne parvient nulle part à offrir l'aspect d'une grande rivière. Comme l'indiquent ses largeurs en aval, le Yamundá n'est qu'une rivière de second ordre.

Le plus souvent les rives sont de végétation pauvre. On rencontre partout le caoutchouc et la castanha, mais ils ne paraissent nulle part bien abondants.

Fréquemment, surtout rive gauche, ce sont des berges à pic, des *barreiras*. Mais sur ces talus, comme partout en aval, ce n'est qu'une forêt mal venue, une vraie végétation de taillis. Par endroits, toutefois, mais rarement, ce sont de véritables forêts des terres hautes, les forêts des bonnes terres, qui s'étendent au loin au-dessus de talus se continuant en coteaux.

11. — L'aube est d'une limpidité extrême, le ciel est sans nuages. Les poules d'eau font sur les deux rives un tapage assourdissant. Le soleil, toujours plus beau les lendemains de pluie, s'élève, splendide, dans le ciel pur. Il ne pleuvra pas avant midi.

Notre rivière, par endroits, n'a plus que 2 à 3 mètres d'eau. Nous allons à la vara. Ailleurs ce sont de grands fonds, il nous faut aller de ganchos et de forquilhas, crochets et fourches qui me paraissent pittoresques par ce temps de moteurs électriques.

Le pays est plat, la forêt est médiocre, plutôt basse. Les rives, tantôt bordées de palmiers jauarys, tantôt déroulant de longues suites de barreiras, font penser à d'anciens défrichements qui auraient en partie stérilisé la terre. Pourtant, il n'en est rien, c'est la terre qui est indigente.

Dans cette pauvreté, rien n'arrête le regard. On s'amuse à contempler, vers l'amont toujours fuyant, les mouvements à la surface de l'eau de minuscules poissons dont les ébats donnent l'illusion d'une pluie fine qui tomberait, sans qu'on la voie et sans qu'on la sente, qui tomberait, troublant le calme miroir de la rivière.

Nous voici à la bouche du Lago do Casua, où nous rencontrons le dernier seringueiro travaillant encore maintenant dans la rivière. La saison est finie, notre homme va descendre demain. Ce seringueiro est originaire de Rio Grande do Sul. Il est venu au Pará, voici quelques années, « couper le caoutchouc ». Il ne paraît pas bien riche, mais il se déclare satisfait.

Tantôt de varas, quand le fond y prête, tantôt de ganchos et forquilhas, les hommes, alors, criant comme des sourds en tirant et poussant l'igarité le long des buissons de la rive, on va, se remettant à la rame le long des barreiras, on va, passant ici de nombreuses bouches de petits lacs intérieurs, des îles de quelque étendue formées par des furos peu explorés.

Le soir venu, une baraque de seringueiro tout récemment évacuée par son propriétaire nous offre son appréciable hospitalité. Notre hôte a fui devant l'imminence de la crue; sa baraque, toutefois, est encore à 2 mètres au-dessus de l'eau. Il est vrai que la marque laissée par l'inondation de l'année précédente indique que la baraque est prise, à peu près jusqu'à hauteur d'homme, quand les eaux de mars ou d'avril gonflent encore les lacs et igarapés déjà débordants.

Dimanche 12. — Des baraques vides; les seringueiros, estimant la saison finie, sont descendus. Toute cette rivière, étrange sensation! ce ne sont que des baraques vides. Entrez dans l'un de ces modestes logis, cherchez bien. Rien. Cependant, voici quelque chose dans ce coin, à côté du foyer refroidi : c'est une cuiller cassée. Et là, en haut, pendant à cette traverse du toit, un vieux pantalon hors d'usage.

Dehors, dans une autre baraque plus petite où l'on « défume » le caoutchouc, l'appareil aux défumations, une espèce de cruche sans fond.

Devant la baraque principale, un essai de jardin, c'est-à-dire un pied de piment, quelques touffes de canne à sucre, des giraumons, des pastèques et parfois du tabac.

Parfois, sur un des arbres entourant le minuscule défrichement, ou bien à l'entrée du sentier qui relie ensemble tous les arbres à caoutchouc exploités, à même l'écorce et entaillant l'aubier, une lettre majuscule est dessinée : le seringueiro a mis son initiale à l'entrée de son *estrada* comme certains journalistes mettent la leur au bas de leurs articles.

La rivière est sinueuse et présente plusieurs dédoublements qui ne sont que des bouches de lacs. Ces bras sont quelquefois d'assez grande dimension pour qu'on ne puisse reconnaître la véritable rivière qu'à la plus grande rapidité du courant.

Le courant se maintient assez fort, sans toutefois rien d'excessif.



Ensemble du trapiche de Faro.

Par endroits aussi la rivière, est très profonde; elle donne 4, 5, 6 mètres de fond; dans ces fosses, l'eau ne court plus.

Rive droite, une longue suite de barreiras, actuellement de 5 à 6 mètres au-dessus de l'eau, se dresse en face d'une suite de terres basses et de marais, s'étendant sur la rive gauche

Entre ces barreiras et ces marais on va tantôt à la vara, tantôt au gancho. Il est des rives difficiles qui nous obligent à renouveler fréquemment nos provisions de ganchos et de forquilhas. D'ailleurs, le piranheiro et le goyavier sauvage, dont on fait ces rustiques instruments, ne sont pas rares sur ces rivages.

Soudain, une véritable curiosité du pays, une *tour de fourmis* se montre à

nous à un tournant de la rivière. Cette tour n'est autre que le tronc d'un arbre mort que les fourmis ont utilisé et sur lequel elles ont bâti, de la base au sommet. La tour, de forme cylindrique, mesure de 8 à 10 mètres de hauteur sur 50 centimètres de diamètre. Une autre tour semblable, plus petite, se trouve à quelque distance dans la forêt, dans le voisinage de la première.



Faro, rue de la Plage.

Dans une rapide excursion, pour voir si nous ne rencontrerions pas d'autres « tours de fourmis », nous ne découvrons que de la vanille, ce qui, dans les forêts amazoniennes, est moins rare que les tours de fourmis.

En amont, par les sinuosités du Yamundá, nous allons, tout l'après-midi, sans laisser un seul instant les varas. Dans cette partie de son cours, la rivière est d'abord apauvrie par les saignées nombreuses que lui on faites différents lacs répartis sur ces rives, lacs dont quelques-uns paraissent sensiblement plus larges que la rivière elle-même. En dépit de ces lacs que l'on rencontre tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, la rive droite continue, comme dans l'ensemble, à être plus élevée que la rive gauche; tandis que celle-ci est basse,

souvent noyée, en face la rive droite dresse une suite de berges argileuses perpendiculaires, maintenant élevées de 2 à 3 mètres au-dessus de l'eau.

13. — Tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, des baraques; des baraques récemment évacuées, des baraques abandonnées, des baraques en ruines, des emplacements de baraques anciennes dont il ne reste plus que des vestiges. Le long de ces rives, l'homme passe, mais ne se fixe pas. Sur cette rivière abandonnée, plus triste que le *Village abandonné* de Goldsmith, il tombe en ce moment une brume très fine et très dense qui étend du ciel à la terre un mélancolique voile gris.

Par des alternatives de barreiras et de marais dont la répartition est au hasard tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, le Yamundá rétréci, rétréci surtout, sans doute, en raison des sinuosités qu'il décrit dans cette partie de son cours, le Yamundá se poursuit, baignant des terres hautes et bien boisées, baignant des ingapós; tantôt bordé de palmiers grêles, tantôt offrant en bordure le piranheira ou bien le chêne à gland d'Amérique, qui ne croissent que dans les régions de cachoeiras ou aux altitudes supérieures.

14. — Le ciel est brouillé et ténébreux. Des nuages de pluie traversent la rivière de l'est à l'ouest. C'est un matin livide. L'obscurité se fait plus intense. Il semble que la nuit revient.

Le fond continue à être inégal. Nous allons tantôt à la rame, tantôt à la vara.

Des palmiers jauarys en fronton, en colonnades, dominent une misérable forêt de marais qu'on voit s'étendre, rabougrie et fuyante, vers des lointains brumeux.

Le ciel de tout à l'heure s'emplit maintenant de pluie. Des averses viennent de partout. C'est maintenant ce que les marins appellent un grain. Cela tombe en tempête. Puis cela se modère. Mais cela continue.

A demi nus sous l'averse qui tombe, les canotiers, gais comme des enfants, s'en vont étourdissant de leur chants et de leurs cris la solitude silencieuse et triste. La pluie remplit le ciel gris et morne, elle tombe, toujours de la même force, plutôt lente, en élément non point assurément déchaîné, mais au contraire bien placide.

Pour un Européen, cette ondée interminable et lente distille l'ennui. Elle emplit mes hommes de joie. Par contre, le chaud soleil des heures de midi

les rend tristes. Et cela, toujours. Je n'ai jamais constaté d'impressions morales aussi directement produites par des sensations de bien-être ou de gêne.

Les rives s'élèvent. La forêt commence à présenter de plus riches essences. Ce sont, fréquemment, des nouveaux fruits sauvages, ceux des hautes terres de Guyane. Voici le *bacupary*, appelé *ouapoli* par les Indiens Roucouyennes et *mamantin* par les Nègres Bonis.

Sans présenter de différences bien tranchées, la flore de la région au nord de l'Amazone n'est pas absolument la même que celle de la région au sud du grand fleuve.

Il en est de même de la faune. Mes hommes, qui sont tous de la région du Tocantins, ayant tué un singe rouge guyanais, se refusèrent à reconnaître dans ce guariba au pelage clair le *capellão* de couleur beaucoup plus foncée qu'ils sont accoutumés à rencontrer dans la région du sud. De même un agouti, pour être muni de son rudiment de queue comme tous ses congénères de la région du nord, leur inspira une telle défiance qu'ils plaisantèrent le chasseur et ne touchèrent pas à son agouti, les agoutis dans la région du sud étant dépourvus de l'appendice suspect. Le singe rouge guyanais n'eut point d'ailleurs, non plus, les honneurs de la cuisine. La raison qu'en donnèrent les barqueiros mérite d'être citée : ils trouvaient à ce singe-là, me dirent-ils, une ressemblance humaine que n'avait point le singe rouge de leur région.

Continuant à deviser par le Yamundá en amont, la conversation animant le mouvement des varas, les barqueiros, après avoir enlevé, d'une marche rapide, après des estirãos étroits et courts, des estirãos larges et longs, nous autorisant à croire que c'est bien à une grande rivière que nous avons affaire, les barqueiros me signalent des roches de fond que révèlent, d'ailleurs, des remous à la surface. Sans doute, l'été, une cachoeira.

Un peu en amont, rive gauche, des barreiras d'argile rougeâtre et en face une petite plage de sable blanc encore de plus de 2 mètres au-dessus de l'eau. En face, rive gauche, quatre barracas de seringueiros et un défumador. C'est un petit village, actuellement abandonné, naturellement.

15. — On a pris cette nuit un pirarara, un des gros poissons de ces

rivières. Ce matin, les hommes le détaillent, à la hache, pour aller plus vite. Le pirarara nous donne 20 kilogrammes de chair utile.

Nous allons à la vara. La rivière présente, rive droite, au pied d'une petite montagne, une suite ininterrompue de barreiras de plus de 300 mètres à pic au-dessus de ces eaux d'hiver.

En amont, rive gauche, le confluent d'un grand igarapé, d'une vingtaine de mètres de largeur à l'embouchure, le *Pitinga*. Le Pitinga aurait deux ou trois



Faro, rue du Trapiche.

cachoeiras, d'ailleurs médiocres, dans son cours supérieur, assez rapproché, dit-on, de celui du Trombetas.

Puis les barreiras se continuent, maintenant rive droite. La rive gauche, toutefois, est passablement élevée, mais avec une forêt médiocre, que dominent cependant quelques pieds de castanheiros.

Nous voici au premier indice de cachoeira estivale nettement visible par ces eaux d'hiver, un petit Remanso ou remous que nous passons sans effort.

Des loutres se montrent sur la rive, dans la forêt; fait assez rare : les loutres ne se montrant guère que dans l'eau, érigeant au-dessus du flot leurs têtes de carnassiers ricanants qui saluent d'un long cri aux modulations bizarres le voyageur tout d'abord interloqué.

Dans la forêt de rive gauche où nous nous arrêtons pour déjeuner, nous relevons la trace, relativement fraîche, d'une montaria, qui a été poussée, aux grosses eaux, jusqu'au bas-fond un peu en retrait, et où quelques chercheurs de seringaes ou de castanhaes seront venus pêcher. Pendant le repas, les cigales au cri strident, beaucoup plus bruyantes ici qu'en Europe, nous



Faro, place de l'Eglise.

donnent un concert presque aussi agréable que celui par lequel, tout à l'heure, nous ont accueillis les loutres.

Tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, sans être encore bien nombreux, les pieds de castanha deviennent moins rares : nous entrons dans la région haute.

Une suite de hautes barreiras, de 6 à 8 mètres au-dessus de l'eau, se poursuit sur la rive gauche. Par endroits, les eaux, les éboulements, ont rongé la base de ces barreiras, et parfois nous passons sous une partie des racines à nu d'un grand arbre surplombant sur le bord de la berge et presque à pic sur nos têtes.

16. — Un brouillard épais, depuis à peu près minuit, est descendu sur la

rivière. Sur les rives, voilées, on devine des berges sablonneuses, des marais, des bordures de palmiers jauarys, et parfois des terres hautes.

Un peu en amont de l'*Igarapé Yatuarana*, affluent de droite, quelques barracas abandonnées ou simplement évacuées, un REMANSINHO formant maintenant un tout petit travessão, et la rivière se poursuivant, tantôt plus étroite et alors ne donnant pas à la vara, tantôt plus large et n'offrant alors qu'assez peu de fond.

De petites plages, minuscules et rares, où à la saison les tartarugas déposent leurs œufs; des alternatives de rives hautes et d'espaces marécageux; la castanha et la sapucaya dans la forêt, parfois des barreiras jaunes ou rougeâtres; et, à travers des formes uniformément plates, la rivière coulant maintenant avec une extrême lenteur.

Le soleil monte. Voici midi. Il fait subitement frais. C'est la pluie qui s'annonce. Elle tombe. Une averse d'un quart d'heure seulement, mais copieuse.

Nous passons un Igarapé Grande, rive droite. Le pays est plat. Il est difficile de découvrir, sur les rives ou dans l'intérieur, une éminence qui mérite d'être notée. La rivière, malgré l'hiver, a peu d'eau; nous allons à la vara.

17. — Le brouillard du matin est si intense qu'il n'est possible de prendre que de très courtes visées.

Par endroits, le courant un peu violent nous oblige à aller de ganchos et de forquilhas, chose moins qu'agréable par la rosée du matin. De grandes lianes de toutes grosseurs tombent des grands arbres sur la rive, le long de laquelle on grimpe armé de nos industrieux instruments. On se pousse par l'enchevêtrement des lianes, des branches pendantes, mouillés par la rosée qui, des branchages secoués, tombe en pluie, souffletés, déchirés, criant, pestant, nerveux, résignés.

Un peu plus loin, heureusement, c'est à la vara. Les rives s'élèvent. La rivière s'embellit. Derrière nous, au soleil levant, le brouillard, jaune, a des tons d'incendie.

De hautes berges de sable recouvertes d'une végétation pauvre se présentent alternativement sur les deux rives. En amont, des collines se montrent bordant la courbe septentrionale d'une petite boucle de la rivière. Puis,

rive droite, c'est une baraque vide, au confluent du grand Igarapé Macauary.

La forêt devient davantage forêt de terre haute, le palmier coco et le burity y deviennent communs.

Le lit de la rivière se modifie : au lieu d'être de sable le fond présente beaucoup de pierres. Les cachoeiras ne doivent pas être bien loin.

Aujourd'hui, les varas ont souvent amené du fond des particules de tabatinga et d'une espèce de pierre à chaux grossière.

Nous voici au 1er TRAVESSÃO D'HIVER, composé d'un *Remous* en aval, et d'un *Gurgulho*, ou *Secco*, en amont. Aux estirãos, en amont, nous traversons le Yamunda à la vara, avec des profondeurs de moins de 3 mètres.

18. — Nous allons toujours à la vara. Dans de grands estirãos rectilignes, la rivière s'élargit.

Toujours des baraques vides. Quelques-unes ont été abandonnées avant d'avoir été finies.

Dans ces solitudes amazoniennes, l'homme ne s'attache point à la terre comme dans les vieux pays d'Europe. Ici, la terre est un instrument banal et non point, comme dans nos vieilles provinces, une sorte d'entité vivante faisant partie intégrante de la famille qui y vit attachée depuis des générations. Ici, le travailleur est nomade et la terre est un patrimoine vague comme l'air et comme la lumière. Ici, il n'y a de réel que le travail et le crédit, forme démocratisée du capital.

Nous allons par des alternatives de fonds pierreux qui nous permettent de traverser à la vara, d'une rive à l'autre, avec 2 mètres d'eau, et de fosses profondes dont les varas n'atteignent pas le fond et où nous sommes obligés de n'aller qu'à la rame.

Nous passons encore un *Remous,* puis des *Roches*, probablement des travessãos d'été.

19. — Voici deux semaines complètes que nous sommes partis de Faro, quatorze jours toujours canotant, sans un jour d'arrêt. Nous allons nous reposer quelques jours à ce campement. Les uns chassant, les autres pêchant, qui travaillant à sa carte et à ses photographies, qui à sa rédaction, chacun se remettra un peu de la fatigue du voyage.

La pêche, déjà, a été heureuse cette nuit. On a pris à l'hameçon 3 pirararas, au total 35 kilogrammes de poisson frais.

Dès ce matin, une chasse heureuse, des hoccos, les mutums des Brésiliens. Ici, c'est le mutum de Guyane, encore une nouveauté pour mes barqueiros. Le mutum du nord de l'Amazone est plus gros, et noir, avec quelques rares



Faro, place de la Prison.

plumes blanches sous le ventre de la femelle. La femelle du mutum du sud de l'Amazone est tachetée, presque comme une pintade.

20. — Jeu de barqueiros. Comme ils ont encore pris des pirararas cette nuit, ils les ont gardées au frais. Ils les ont laissées jusqu'à ce matin accrochées à l'hameçon où chacune s'était prise et dont la corde était solidement attachée au canot. Ainsi le poisson est plus frais. Mais aussi, parfois, dans un mouvement violent qui déchire le morceau de chair par lequel il est retenu, le poisson, brusquement, arrive à recouvrer la liberté. Alors le pêcheur, penaud, ne peut qu'admirer le courage du prisonnier fugitif. Ces barqueiros sont véritablement de grands enfants.

Depuis l'aube jusqu'après midi, la pluie tombe. Malgré cela, les cigales chantent dans la forêt. Sur les midi, la pluie cesse. On décharge, pour la laver, l'igarité, que ces quinze jours de navigation de ganchos et de forquilhas ont copieusement nantie d'insectes de toutes sortes. On a bien aussi quelque linge à laver, mais comment le sécher, par ces pluies...?

Le Yamundá, mesuré en face du campement, a 96 mètres de largeur. Par ces eaux d'hiver, il nous mènera encore loin.



Pêcheur dans le Lago de Faro.

CHAPITRE II

Au cœur de l'hiver, des rives hautes et des plages hautes. — Peu de fond. — Murailles de lianes. — Épaves et ruines en forêts vierges. — Confluents d'igarapés et bouches de lacs. — La mesure de l'éternité pour l'homme. — Traversão da Lageda. — Le gréement de la forêt vierge. — Copahu. — Salto da Bocca. — L'hiver nous fait bonne mesure. — Dans le brouillard. — Secca. — Tres Travessãos. — La Cachoeira Grande. — Grotte de loutres. — Mes hommes me fabriquent deux montarias. — Villégiature et médication. — Le Gland et la Citrouille. — Paysages des pluies. — Ne pas se servir pour les Winchester des cartouches des Colt. — Visions du déluge. — La mort à la portée de la main.

22 *février*. — Nous allons à la vara toute la matinée. Le rythme des varas, qui, lorsqu'on les tire de l'eau pour les y plonger à nouveau, se croisent en l'air sans se toucher jamais, n'est point sans poésie dans l'ensoleillement de la rivière vert pâle entre les murailles vert foncé de ses rives.

Quelques plages, quelques berges rocheuses, parfois des berges tapissées de bas en haut d'une herbe drue, ici un chemin de tapirs qui sont venus boire à la rivière, des souffleurs qui apparaissent jusqu'ici (indice que la rivière va loin, disent les hommes), des terres moyennes, des terres hautes, quelques pieds de copahu dont quelques-uns ont été travaillés : la rivière se poursuit, déserte.

Les fonds de pierres recommencent; puis ce sont, rive droite, des rochers à stratification horizontale de 2 à 4 mètres à pic au-dessus du niveau actuel des eaux.

Des plages sont encore dehors; en voici une, rive gauche, de plus de 4 mètres au-dessus de l'eau. En amont de cette Praia Alta, la rive gauche dresse un alignement de barreiras au pied d'une petite colline.

Tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, avec ou sans barreiras, les berges sont élevées de plusieurs mètres au-dessus du niveau de nos eaux d'hiver.

En face d'une ancienne baraque en ruine, qui est rive droite, un REMOUS. Un peu en amont, à peu près par le travers d'une assez haute barreira qui est au pied d'une forte colline, un autre REMOUS.

La rivière se rétrécit visiblement, et pourtant son fond est médiocre. Nous allons constamment à la vara, bien que, d'ailleurs, les rives restent hautes.

Toutefois, si l'eau d'hiver n'est pas encore toute arrivée, elle ne saurait tarder beaucoup. Tantôt en amont, tantôt en aval, de fortes pluies ronflent avec un bruit d'ouragan. Parfois elles ne parviennent pas jusqu'à nous, elles viennent, pour ainsi dire, mourir à nos pieds. Mais ces pluies enténèbrent le ciel gris. Il fait sombre, nous sentons une obscurité humide descendre et peser sur nous.

La rivière charrie. Ce sont parfois, à la surface, des traînées suspectes, noirâtres, verdâtres, des poisons qui circulent, descendant avec la crue. Notre filtre nous préserve assurément de bien des fièvres.

Par endroits, des lianes forment à elles seules un paysage. Nous en voyons qui se sont tordues ensemble deux à deux et parfois même trois à trois. C'est peut-être là le premier modèle qu'a eu des cordes quelque sauvage intelligent.

La rivière a toujours fort peu de fond. Tantôt ce fond est d'argile, tantôt il est rocheux, tantôt il est sablonneux. Ces fonds correspondent à des berges en barreiras, ou offrant des roches aux stratifications bien horizontales, ou présentant des plages généralement hautes et recouvertes de végétations qui les dissimulent en partie.

Puis ce sont des fosses qui ne donnent pas à la vara. Il faut reprendre les rames.

Le plus souvent les estirãos se succèdent, tous de peu de fond, les varas indiquant à peine 2 mètres d'eau.

Fréquemment les berges des deux rives sont tapissées, presque de la base au sommet, d'une herbe drue que l'on prendrait volontiers pour un indice de campos, mais qui toutefois, me disent mes hommes, est loin d'être une indication de la probabilité du voisinage de la prairie, car cette herbe est commune

sur de longs estirãos du Alto Tocantins, dans une région où les campos les plus voisins sont encore à d'énormes distances.

Les terres hautes, maintenant, dominent. Dans la rivière, de peu de fond, des bancs rocheux se montrent à découvert parfois à 1 mètre au-dessus de l'eau.

Nous nous arrêtons rive droite, à la bouche d'un igarapé assez important,



Végétation des rives du Lago de Faro.

donnant actuellement beaucoup d'eau, une eau très froide. Ici, encore une ruine, une baraque tombée, ancienne demeure temporaire de quelque seringueiro oublié, ignoré, qui a laissé sur place, pensant peut-être revenir, une de ces cruches sans fond qui servent à défumer le caoutchouc. Terre déserte, terre de ruines, terre d'épaves. L'eau de la crue a passé par-dessus la toiture tombée de la baraque, à plus de 4 mètres au-dessus du niveau actuel.

Ce Yamundá a un peu les caractères d'un torrent. Actuellement nous traversons à la vara, ne trouvant nulle part plus de 2 mètres d'eau et généralement 1 mètre et demi seulement, et pourtant nous allons de la plage haute de la baraque tombée à la haute barreira qui est en face. C'est une largeur de 76 mètres que nous constatons. Cette largeur ne pouvant augmenter puisque



Lago Espelho da Lua.

les deux rives sont hautes, c'est donc, des eaux moyennes aux grosses eaux de la crue, une différence de 4 m. 50 à 6 mètres.

23. — Nous passons le confluent de notre *Igarapé Grande* et poursuivons en amont.

On se demande parfois si l'on a affaire à un igarapé ou à une bouche de lac, car, lorsque la rivière, à n'importe quel moment, subit une légère baisse, il

arrive que la bouche du lac, alors, court comme une véritable rivière. Un indice qui ne trompe guère est la couleur de l'eau : on peut dire qu'il n'existe pas d'affluent dont l'eau soit rigoureusement de la même couleur que celle de la rivière principale. Évidemment, le plus souvent, la couleur n'est pas si différente qu'on soit tout d'abord frappé de cette différence. Presque toujours il ne s'agit, en réalité, que d'une simple nuance, toutefois d'une nuance qui presque toujours est suffisamment accusée pour qu'on ne puisse pas s'y tromper. Ainsi l'eau de notre Igarapé Grande de cette nuit est un peu plus blanche que celle de la rivière principale; un peu plus seulement, cela est vrai, mais c'est immédiatement perceptible pour qui y regarde attentivement.

Nous nous sommes trouvés très bien de notre nuit sur cette plage haute. Il faut se méfier de l'humidité froide du sous-bois. Quand on dort dans un endroit découvert et élevé, on se réveille à peu près toujours avec une sensation de bien-être qui fait contraste avec les réveils en forêt, sous bois, réveils souvent un peu lourds, parfois avec des frissons.

Nous allons à la vara, traversant parfois de rive à rive avec une moyenne de moins de 2 mètres d'eau. Quelques castanheiros, d'ailleurs rares, se montrent dans les forêts des deux rives.

Nous passons un petit Gurgulho : une eau rapide sur un fond caillouteux. C'est un travessão d'été.

Un peu plus haut, à l'extrémité de l'estirão, des roches émergent du lit de la rivière qui par ce travers n'a pas beaucoup plus de 1 mètre d'eau. Ces roches déterminent maintenant un petit Rapide qui l'été doit se transformer en une cachoeira assez sèche.

Encore une haute plage, rive gauche, à un coude brusque de la rivière. Cette plage est actuellement à plus de 4 mètres au-dessus de l'eau sur plus d'une centaine de mètres de longueur.

En amont de la plage, cette même rive gauche est élevée de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux; elle présente un talus à peu près à pic le long duquel grimpe, de la base au sommet, cette herbe drue, ce faux capim que nous avons déjà remarqué en aval.

Les fonds pierreux et rocheux alternent avec les fonds d'argile ou de sable, mais les premiers se présentent plus fréquemment.

Après des bancs de roches à stratification horizontale, rive droite, et un Gurgulho, c'est, même rive, un *Igarapé Grande*, affluent assez important, plus large et d'un courant plus rapide que celui à la bouche duquel nous avons dormi.

Rive gauche de la rivière, presque en face, mais un peu en amont du confluent de notre dernier Igarapé Grande, c'est encore un capuera. Un seringueiro a vécu quelque temps ici, puis il est parti, sa baraque est tombée, et maintenant la forêt repousse, effaçant la trace du passage de l'homme. Les hommes préhistoriques ont bien pu défricher! La forêt a effacé leur œuvre. Mais, çà et là, la terre a préservé leurs os. Et des pyramides aussi ont été démolies pierre à pierre et le fellah de Thébaïde en a enclos son jardin, mais les squelettes des premiers maçons d'Égypte se retrouvent parfois intacts dans les sables secs du désert. Hamlet se demandait si l'argile qui avait fourni le bouchon de son baril de bière n'était pas faite de la cendre de César. Est-ce là la mesure de l'éternité dont il est question pour l'homme? le temps qu'il faut au squelette pour se transformer en glaise? Seringueiro ou pharaon, baraques de feuilles ou pyramides de granit, la même question sort de ces tombes et de ces ruines : à quoi bon?

Mais foin des philosophes tristes! et, comme il est dit dans *Faust* : « En avant! en avant! »

Croisant autour de l'igarité en marche, les souffleurs, communs jusqu'aux grandes cachoeiras, semblent vouloir prendre à tâche de nous égayer avec leurs capricieuses évolutions. Un peu de mouvement autour de soi, une distraction quelconque, n'importe quel sujet de conversation, et voilà le barqueiro, et le philosophe aussi, aussi raisonnablement heureux qu'il est possible de l'être.

D'ailleurs nous avons maintenant à travailler dans les Rapides. Nous en passons successivement deux, d'ailleurs médiocres, puis nous arrivons au Travessão da Lageda.

Le TRAVESSAO DA LAGEDA, sur un fond de grandes pierres plates et glissantes, ainsi que son nom l'indique, nous oblige à décharger l'igarité pour passer. L'entrée du travessão, c'est-à-dire la partie amont, forme un seuil sur lequel il se trouve actuellement à peine assez d'eau pour l'igarité à vide. L'été une montaria, même une petite montaria, ne doit évidemment pas avoir assez

d'eau pour passer le Travessão da Lageda sans être traînée sur les roches.

24. — Au Travessão da Lageda ont commencé les difficultés. Le Yamundá n'est déjà plus une rivière pour grandes embarcations.

En amont, nous commençons à aller à la vara sur un fond de pierres.

Les rives, non noyées actuellement, paraissent être couvertes à l'époque des grosses eaux.

Maintenant que nous entrons franchement dans la région des cachoeiras, c'est, à peu près partout, des terres hautes de chaque côté.



Dans le fond du Lago Espelho da Lua.

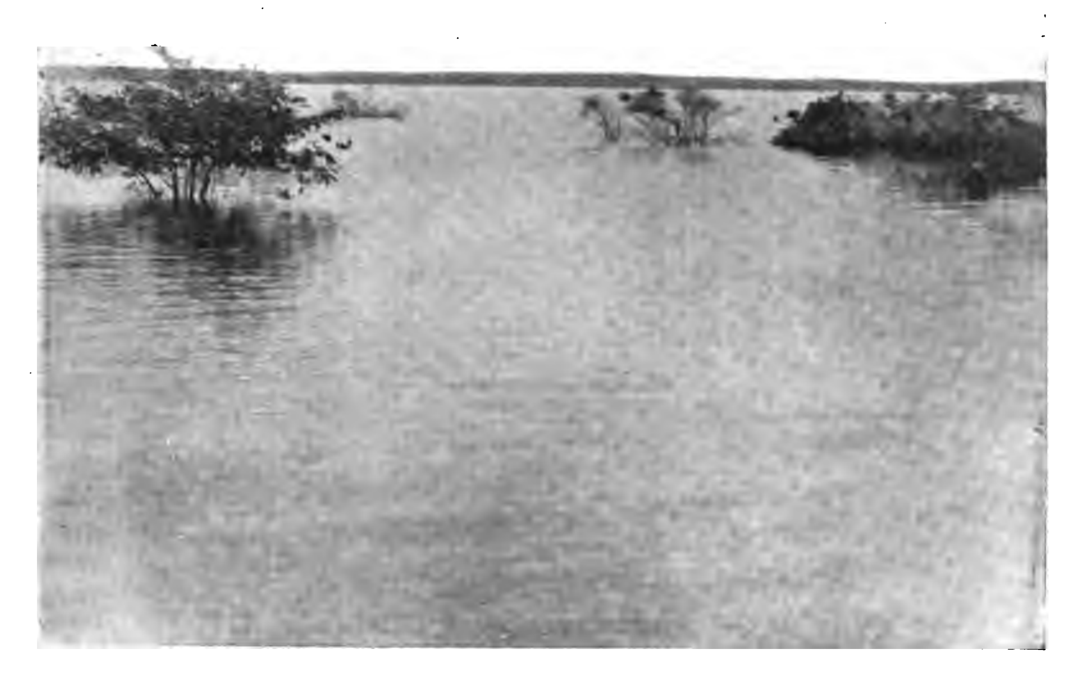
Des paysages plus accidentés reposent de la fatigante monotonie des terres basses.

De tout petits ruisseaux d'hiver, dont l'embouchure est souvent invisible d'une rive à l'autre, se révèlent par le bruit qu'ils font en descendant le talus qu'ils ont raviné pour s'unir à la rivière principale en formant une petite cachoeira.

Calme et monotone, étroit et de peu de fond, traversant des forêts de médiocre venue, le Yamundá se poursuit maintenant dans la direction du couchant.

Des lianes blanches, en câbles rectilignes, descendent des cimes des arbres les plus élevés de la rive et viennent s'attacher à des buissons actuellement à fleur d'eau.

Dans les forêts des deux rives les pieds de castanha commencent à devenir beaucoup plus nombreux. Parmi ces castanheiros on rencontre aussi quelques pieds de copahus, de copahus qui ont été travaillés. Bien que la préparation



Lago de Faro par le travers de l'Espelho da Lua.

de l'huile de copahu ne soit pas une branche importante de l'industrie extractive paraense, elle est cependant à signaler ici.

Nous rencontrons encore, rive droite, une baraque, de construction assez récente, située entre les confluents de deux igarapés, l'un, celui d'aval, faisant deux petites cachoeiras à son confluent, l'autre, celui d'amont, également à son confluent, un saut de près de deux mètres, presque à pic.

Ce dernier, le petit *Salto da Bocca,* par le ciel clair de notre fin de jour,

fait maintenant de la fumée qui s'irise sous les feux du couchant. Nous campons là. Le bruit de la petite chute, dans les hauts de ce Yamundá désert, emplit et anime la solitude.

La nuit venue, épaisse, la petite chute, blanche et bruyante au sein de l'étendue noire et muette, la petite chute blanche qui scintille et qui bruit devient comme une personnalité vivante.

Sous les tentes dressées, chacun se couche et rêve ou songe, ou réfléchit. Dehors il tonne, puis il pleut. A un moment, c'est un tel vacarme de coups de tonnerre et de pluie sifflante qu'on n'entend plus la petite chute. L'hiver nous fait bonne mesure.

25. — Bien qu'en blanche façade sur le chemin vert sombre de la rivière, notre petite chute, au réveil, ne nous apparaît plus que sous une forme indistincte, son bruit même est assourdi : c'est le brouillard, très compact, qui étend sur nos yeux et nos oreilles son voile épais et lourd.

Nous voici encore à la vara, comme presque toujours dans ces hauts, malgré l'hiver. Par endroits nous n'avons pas un mètre d'eau. Parfois il nous arrive de toucher, de racler sur les pierres du fond.

Souvent nos varas, bien que munies d'un bout de fer pointu dans lequel elles sont emmanchées, glissent sur des pierres plates servant de lit à la rivière. Des *seccas* en plein hiver ! on peut imaginer ce que ce doit être l'été. Il doit y avoir encore moins d'eau que dans l'Itacayuna lui-même, que nous trouvions pourtant si sec, l'été de 1897.

Encore une autre SECCA qui nous prend plus de deux heures. D'une rive à l'autre le fond est uniformément plat, sans canal. Deux hommes tirent à la corde le long de la rive pendant que le reste de l'équipage conduit l'igarité à la vara. On va ainsi d'une vitesse un peu ralentie, mais sans toutefois perdre beaucoup de temps.

Les TRES TRAVESSAOS sont trois rapides successifs, celui d'amont assez fort, celui du milieu un peu moins. Toutefois, pour passer ces deux travessãos il nous faut décharger presque complètement l'igarité. Les bagages sont passés rive droite par un sentier qu'il nous faut établir. Au travessão d'amont nous avons à peine 30 centimètres d'eau. L'été, ce travessão doit sécher complètement, moins un étroit canal que la rivière s'est ménagé au milieu.

Sur les rives maintenant uniformément hautes et assez bien boisées, des pieds de castanheiros se montrent, un peu moins rares, pas encore bien nombreux.

27. — Le Yamundá, un peu élargi aux Tres Travessãos, redevient étroit en amont. La largeur moyenne est de 72 mètres. Le fond atteint à peine 2 mètres.

Toutefois, l'eau monte. Cette nuit, nous avons eu une petite crue de quelques centimètres.

Puis, tout à coup, c'est une fosse où les varas ont peine à toucher le fond, puis, bientôt, ne le touchent plus du tout. On va à la rame dans une rivière qui ne coule plus. L'écume, à la surface, est absolument arrêtée, immobile; la rivière est stagnante comme une mare.

Enfin, en face de terres hautes qui dominent la rive droite, c'est la CACHOEIRA GRANDE, au pied de laquelle on voit encore, rive droite, les traces d'un ancien baraquement de castanheiros.

28. — La Première Pancada de la Cachoeira Grande offre un dénivellement de deux mètres sur une vingtaine de mètres de longueur. Il n'y a que bien peu d'eau. Peut-être l'igarité ne passera-t-elle pas. Essayons.

Chacun à son poste, on s'évertue. Mais soudain voici qu'on descend la cachoeira à la dérive. Les hommes qui étaient à la corde n'ont pas pu, la corde n'ayant pu être enroulée à aucune tête de roche, se maintenir contre le courant. Les hommes d'avant, livrés à leurs propres forces, ayant encore moins pu maintenir l'igarité à la vara, l'embarcation a été emportée de flanc par le courant et projetée sur des roches qui ont arraché la quille et le gouvernail et crevé une planche à l'arrière. D'où trois ou quatre jours de réparations. Quant à la Cachoeira Grande, il ne faut plus penser à hisser mon igarité par-dessus : il me faudrait, pour cela, deux fois plus d'hommes que j'en ai, et la rivière est déserte depuis plusieurs jours déjà.

Il n'y a qu'un parti à prendre. J'envoie abattre un arbre avec lequel, réparation urgente, on fera une nouvelle quille à l'igarité, et deux autres dont on fera deux montarias qui nous permettront de poursuivre ce Alto Yamundá que je veux remonter jusqu'à la région des sources.

1[er] *mars*. — En allant, par la rive, à la découverte de nos deux arbres

nous étudions la DEUXIÈME PANCADA, qu'il nous faudra passer avec nos montarias que nous construisons au-dessus de la première.

La deuxième pancada de la Cachoeira Grande présente, comme la première, plus de 2 mètres de dénivellement. Elle se décompose en cinq travessãos, celui d'amont plus fort, les quatre d'aval plus faibles.

Canalisée entre la rive droite et le pédral de la rive gauche, l'eau accomplit sa chute dans un rétrécissement qui en accroît sensiblement la violence.

Entre la première et la deuxième pancada, rive droite, un *Igarapé Grande*



Gerra do Dedal et Serra do Coppo.

présente à son confluent et un peu en amont plusieurs petits travessãos successifs dont les premiers s'aperçoivent de la rivière principale.

Au-dessus du confluent de cet Igarapé Grande, dans une berge de « pierres à aiguiser » tenant toute la rive droite en cet endroit, des loutres ont établi leur demeure dans des grottes ouvertes dans le pedral à pic, grottes ornées d'une couche de sable fin étendue sur la pierre.

3. — La rivière croît et décroît rapidement, dans la journée d'hier elle avait baissé de 25 centimètres, cette nuit elle a monté à peu près d'autant. Cette hausse et cette baisse rapides sembleraient indiquer que le Yamundá n'aurait pas, au-dessus de la Cachoeira Grande, un cours bien étendu. Et pourtant il vient de loin.

Passarinho, Hippolyte et José, tous les trois charpentiers ayant déjà plus ou moins travaillé à faire des embarcations du pays, ont aujourd'hui commencé nos montarias. Encore une quinzaine de jours et tout sera prêt. La grande montaria, de 6 mètres de longueur, est en jatobà, un des bois les plus durs de la contrée. La petite, de 5 mètres seulement, est en cèdre.



Lago de Faro à la Bocca do Yamundá.

Dans la forêt de rive droite où l'on construit les montarias, nos charpentiers ont rencontré quelques pieds de cacao do matto, ou cacao sylvestre. Les castanheiros n'y sont pas rares. Le caoutchouc n'y est pas abondant.

6. — Voici que la grande montaria est avancée, mes charpentiers ont travaillé assez consciencieusement.

Nous aussi, nous avons été occupés, madame et moi. Nous nous sommes soignés, médicamentés, traités, au pied de notre cachoeira : Madame qui n'est point encore suffisamment rétablie de ses fièvres de six mois, de l'an passé, et

moi qui achève de me guérir d'un rhumatisme au pied et à la main gauches, rhumatisme qui n'a pas encore cédé complètement à un traitement de plus de trois mois.

Je sais des explorateurs qui, pour un voyage, un seul, intéressant sans doute mais unique et rapide, ont été sacrés, pour le restant de leurs jours, héros ou ministres plénipotentiaires. Veuille seulement le destin, l'heure venue, nous faire heureusement regagner, tous les deux valides encore, le paisible village natal.

7. — De temps à autre, non loin de notre campement, des castanhas, par trois et quatre à la fois, tombent à grand bruit, brisant les branchages. Qu'on imagine ce fruit, gros comme les deux poings, pesant communément cinq cents grammes, à l'écorce si dure qu'on ne l'entame qu'à grands coups de sabre, qu'on imagine ce fruit béni tombant de quarante mètres de hauteur sur le nez du grand-papa Adam dans les jardins du Paradis terrestre!

O châtaigne du Para, que ne connaissait point le bon La Fontaine quand il écrivit *le Gland et la Citrouille*, ô châtaigne du Para, d'où vient ta première semence? — « C'est là l'inconnaissable, dit Herbert Spencer. — Non, reprend Quatrefages, ce n'est que l'inconnu, l'inconnu d'aujourd'hui qui sera peut-être la banalité de demain. » Il est même des gens qui y mettent encore plus d'optimisme et qui croient fermement que c'est demain que la science, à l'instar du barbier fameux, donnera gratis l'explication de l'univers. « Il n'y a plus de mystères », affirme déjà M. Diafoirus.

Le vent qui secoue les grands castanheiros et détache leur fruit est le vent de la pluie qui souffle en rafales autour de nous. De petites ondées s'engagent en même temps dans la rivière, l'une descendant d'amont, l'autre remontant d'aval, elles se rencontrent à peu près en face de notre campement, où elles achèvent de se résoudre en un brouillard très clair.

Mais sur le soir cela tourne au sinistre. L'étendue du ciel est pleine partout des tons archilivides d'un orage immense, fantastique, prodigieux, qui fait la nuit deux heures avant le coucher du soleil. On est oppressé et, malgré soi, épouvanté. Il semble que la terre va périr. On voudrait se cacher dans une chambre bien close et bien capitonnée pour ne rien voir et ne rien entendre de ce qui va se passer.

Mais la vision apocalyptique se fait plus banale. Ce n'est partout qu'un orage plutôt sourd. Mais la pluie est à torrents. Puis un vent, froid, passe, calmant les nerfs qui se détendent.

8. — L'hiver sévit. Les orages et les averses se succèdent. La lumière est devenue rare: des journées entières se passent dans un clair-obscur fort curieux mais énervant. On se fatigue à noter tous les tons livides et sinistres de cet étrange ciel des pluies. Dans l'attente de l'approche de l'orage partout formé et déjà grondant de toutes parts sous le ciel obscur, chacun éprouve de la gêne ou un malaise.... Ah! si l'homme du pliocène ou du miocène avait eu des nerfs de petite maîtresse, nous ne serions pas ici aujourd'hui!

11. — On ne s'imagine pas tous les bizarres accidents qui peuvent se produire au cours de ces voyages. On n'a l'habitude de les noter que lorsqu'ils présentent un caractère un peu grave. Hier soir, au chantier, Mme Coudreau travaillait à tirer d'un winchester une cartouche de Colt qui ne pouvait ni entrer complètement ni sortir, Singulière occupation pour une femme! dira-t-on; soit, mais toutes les femmes ne font pas des explorations. Après quelques essais sans résultat, la cartouche, au lieu d'achever de rentrer éclate, se crevant à la base sous un coup du percuteur qui vient de la frapper. La balle du rifle part sans blesser personne mais la moitié de la poudre crache en arrière brûlant l'opératrice à l'avant-bras sur une longueur de seize centimètres et une largeur de sept. La blessée qui, hier soir, s'est arrangée pour que l'accident ne vienne pas à ma connaissance, se mit, ce matin, à se retirer un à un tous ses grains de poudre, tantôt avec une épingle, tantôt avec la pointe d'un canif.

12. — Voici le jour, une aube incertaine, une vague clarté dans un ciel de déluge. Depuis quatre heures d'horloge, la pluie tombe. La rivière a monté. Tout ce qui n'est pas eau est boue. L'eau coule sous mon hamac. Je rêvais que pour la punir de ses crimes et de sa stupidité notre misérable espèce était sous le coup d'un châtiment cosmique. Mais non, ce n'est rien, rien que la tente qui a cédé sous le poids de l'interminable averse. Beau temps pour aller passer des cataractes en barque de pêcheur!

13. — Le brouillard est très intense; on n'y voit pas d'une rive à l'autre à soixante-dix mètres de distance; on n'y voit pas d'une extrémité à l'autre de notre tente; nous ne distinguons rien du feu allumé pour faire le café du réveil;

nous ne distinguons pas même la silhouette du cuisinier qui est à son service, ici, tout à côté, de l'endroit d'où viennent de partir ces paroles sourdes qui



Habitation dans le Yamundá.

viennent de résonner si étrangement par là, dans ce coin de brume épaisse, telles qu'un spirite pourrait se figurer les paroles d'un esprit, étranges et



Dans le Bas-Yamundá.

surnaturelles, éclatant dans l'espace compact, ouaté de vapeur d'eau. L'humidité pénètre, froide. On frissonne. On se sangle dans son pardessus

bien boutonné, au col relevé, et l'on rabat le bonnet sur les oreilles. Presque le costume des voyageurs au Pôle.

Puis, encore un peu, et c'est une belle matinée ensoleillée. Il me semblait un jour de printemps aux campagnes natales, alors qu'on voit, par les premiers rayons, clairs et chauds, du soleil revenu, les abeilles, affairées et bruyantes, butinant les premières fleurs.

17. — Ce soir, à dix heures, comme je me couche, j'entrevois à la vague lueur de la lanterne que nous laissons allumée chaque nuit et qui clignote dans l'humidité, j'entrevois une petite chose brune qui paraît se mouvoir sous un coin de l'oreiller. De plus près c'est — aimable voisinage! c'est un jararaca, un des serpents les plus venimeux de l'Amazone. Je bats en retraite prudemment et bientôt mes hommes tuent la sinistre petite bête. Étrange sensation, et qui, pour m'être devenue assez familière, n'en est pas moins toujours désagréable! La sensation de la mort qui passe, silencieuse, à la portée de votre main, pénétrant de son ombre glacée votre être soudain blêmissant.



Végétation du Bas-Yamundá.

CHAPITRE III

La seconde Pancada de la Cachoeira Grande. — Cachoeira comprida. — Cachoeira dos Quatre Traversãos. — Le feu du soir. — Cachoeira do Molongo. — Cachoeira da Ilhota. — Cachoeira da Ilha Grande. — Cachoeira da Prainha. — Cachoeira das Tres Boccas. — Salto Grande. — Cachoeira Ultima de baixo. — Vestiges d'Indiens. — Cachoeira das Pedras Soltas. — Caoutchouc abondant. — Toujours des vestiges d'Indiens. — Cachoeira do Tocoaré : une voix humaine sur l'autre rive. — Les Indiens Crichanas du Rio Yanapiry — En amont de la Cachoeira do Tacoaré. — Castanhaes. — Nouvelle région. — Les Indiens sur les deux rives. — Le Rio Yamundá et le Rio Yanapiry communiquent-ils, dans leur cours supérieur, par quelque furo inconnu ? — Étymologie. — Onachare (Acarahy) serait-elle la montagne des sources des deux rivières ? — Par 61°44′ de longitude O. de Paris et par 0°33′ de latitude S. — Descente. — Conjectures. — Marche forcée. — Physionomie de la rivière à la descente. — Naufrage. — Retour sur soi-même. Dernières cachoeiras. — Arrivée au campement de la Cachoeira Grande.

18 *mars.* — La SECONDE PANCADA DA CACHOEIRA GRANDE, en dépit des pluies qui viennent de tomber et de l'hivernage qui bat son plein, a tout juste assez d'eau pour nos petites montarias. C'est tellement sec qu'il nous faut passer, par les roches encore à découvert, notre modeste charge, nos provisions de quinze jours.

En amont la rive gauche présente des berges rocheuses à pic, encore à plus de un mètre au-dessus des eaux grossissantes.

Les rives, bien que s'élevant assez brusquement vers l'intérieur sont bordées à la base de palmiers caranas.

On a à peine cessé d'entendre le bruit de la Cachoeira Grande qu'on entend déjà la CACHOEIRA COMPRIDA. Celle-ci nous oblige encore à décharger complè-

tement nos deux petites montarias. La Cachoeira Comprida est de la force de la Seconda Pancada da Cachoeira Grande. En amont, à l'entrée, la Cachoeira Comprida présente une petite île à peu près au milieu de la rivière.

Entre les cachoeiras la rivière court peu.

La Cachoeira dos Quatre Travessãos présente deux travessãos assez forts, celui d'aval et celui d'amont. Celui d'amont est particulièrement dangereux, du moins pour de petites montarias, à cause de l'impétuosité de ses courants qu'occasionnent, par endroits, d'énormes bondissements des eaux. Ses terres hautes de la rive gauche se dressent tout le long de la rive en escarpements presque à pic.

Une averse torrentielle de une heure et demie vient de bénir notre premier jour de voyage en montaria. Au campement nous inondons de pétrole le bois mouillé qui ne veut pas prendre, et, à la fin, pour beaucoup de fumée arrivons-nous à obtenir un peu de flamme. Et la pluie recommence à crépiter bruyamment sur la tente qui ruisselle cependant que nous nous pressons tous autour du feu tout comme si l'Équateur, à l'instar de tant d'autres choses, n'était lui-même qu'un pur préjugé, une illusion.

19. — Et, en nous levant, notre premier soin est de rallumer notre feu qui s'était éteint, et cela non seulement pour achever de sécher nos vêtements mais aussi parce que « nous n'avons pas chaud ». Le thermomètre marque partout 20 degrés, mais l'humidité est extrême.

Nous passons un Travessão barrant toute la rivière ; nous passons par la rive gauche où le banc est le moins ouvert mais où pourtant les monterias passent sans qu'on soit obligé de se mettre à l'eau.

Toujours des collines sur les rives, collines s'élevant à une trentaine de mètres au-dessus du plateau.

Puis Deux Travessãos consécutifs, assez forts, surtout celui d'amont. Il faut passer la charge par terre.

La Cachoeira do Molongo présente, rive droite, un « desvio » utilisable selon le niveau des eaux. La cachoeira est d'un ensemble puissant ; elle se compose de *trois travessãos* successifs, réellement forts, mais un peu secs, même maintenant et pour nos petites montarias. A chaque travessão la charge va par terre.

En face de la cachoeira, la rive gauche présente des collines d'une cinquantaine de mètres d'altitude relative; rive droite le caoutchouc commence à se montrer assez abondant.

20. — Sur une rive et sur l'autre, les petites montagnes se succèdent, plus nombreuses et plus élevées.

La CACHOEIRA DA ILHOTA se compose de deux travessãos. Le *travessão*



José, un des barqueiros.

d'aval a assez peu d'eau. Nous le passons, toutefois, sans décharger les bagages les hommes à l'eau, tirant les montarias à la main. Le fond est de pierres lisses. Le *travessão d'amont* est accosté à une petite île qui est au milieu de la rivière. Ce travessão est plus long et d'un dénivellement sensiblement plus fort que celui d'aval. Il faut décharger nos petites embarcations. Un furo, difficilement utilisable d'ailleurs, s'étend, rive droite, tout le long du travessão d'amont.

Poursuivant, entre des rives toujours montagneuses, on va passant, sans plus les compter, travessãos après travessãos. Bientôt sont *quatre travessãos* consé-

cutifs qui nous obligent à passer, encore une fois, toute la charge par terre. Ces quatre travessãos sont dans le bras gauche d'une île assez grande que forme



Tour de fourmis.

ici la rivière. L'ensemble de ces quatre travessãos constitue la CACHOEIRA DA ILHA GRANDE.

Et chaque soir, au campement, c'est une occupation, à première vue, singulière, singulière par cette latitude : nous entretenons un grand feu. Nous séchons nos hamacs, nos moustiquaires, notre linge mouillé; nous couchons au chaud et au sec, narguant l'humidité froide du dehors, et la pluie qui toute la journée a tombé.

21. — La Cachoeira da Prainha, ainsi nommée d'une petite plage maintenant encore dehors à l'entrée de la cachoeira du côté aval, rive droite, la Cachoeira da Prainha se compose de *six travessãos*. Celui d'aval coupe la rivière en diagonale, les cinq d'amont, perpendiculaires à la ligne centrale du cours d'eau, sont passablement violents et tumultueux. L'eau, par endroits, y est cependant rare, nos montarias raclent. Le dénivellement total de la cachoeira est de plus de deux mètres.

La rivière, élargie, présente maintenant trois canaux : nous voici à une autre cachoeira. La Cachoeira das Tres Boccas se compose de *cinq travessãos*, tous assez forts mais ayant assez d'eau pour qu'on soit dispensé de décharger les montarias. Entre les trois canaux de la cachoeira sont massées de nombreuses petites îles assez maigrement boisées.

En amont de la Cachoeira das Tres Boccas, un Travessão offrant des brèches plus à pic nous oblige à passer par un desvio ménagé entre de petites îles de la rive droite et la terre ferme.

Quelques-uns des îlots de la Cachoeira da Prainha sont semés d'une herbe fine, rase, rappelant le gazon de nos parterres d'Europe. Entre ces îlots ce sont des saranzals maintenent en plus grande partie immergés.

En amont de la cachoeira da Prainha nous rencontrons beaucoup de roches à découvert. L'été ce doit être ici un immense « pedral ».

Et chaque soir, du feu, toujours du feu. On est comme moisi après toutes les averses de la journée. Un « air de feu » nous est aussi nécessaire que le dîner, dîner quelconque et pris à la hâte dans la fatigue qui tombe sur nous.

22. — Nos nuits nous réconfortent peu. En dépit de notre tente de voyage, et bien que chaque soir nous fassions de grands feux pour sécher nos vêtements, nos hamacs et tout ce que nous emportons, les pluies de la nuit et du jour ne nous permettent pas de dormir au sec ni d'avoir nos vêtements

secs pour la journée. Nous restons, de nuit comme de jour, tous plus ou moins complètement mouillés.

Mouillés, un peu engourdis, nous revoici ce matin, dès les premières heures du jour blême, poussant à nouveau nos montarias dans les rapides. Tantôt il faut tirer le frêle esquif à la corde, tantôt on le passe à la main au milieu des buissons de la rive parmi lesquels on paraît naviguer.

Voici enfin une chute, un saut, un véritable saut, et même un grand saut. Le SALTO GRANDE, au-dessus d'un coude brusque, apparaît tout à coup, barrant toute la rivière. Son dénivellement à pic est maintenant de près de 3 mètres; l'été, il doit être de 4 mètres au moins. Nous passons toute la charge par la petite montagne de rive droite et les montarias du même côté, à même la chute.

En amont du saut le courant est puissant, d'autant plus puissant que « le saut appelle », comme disent les barqueiros; toutefois, le saut n'est précédé d'aucun travessão.

Puis ce sont des rives inondées, puis un TRAVESSÃO composé de *trois rapides* moyens.

23. — La nuit a été fraîche sans être trop humide; le jour s'annonce beau : est-ce que, par extraordinaire, nous le passerions sans pluie?

Nous passons la CACHOEIRA ULTIMA DE BAIXO. Nous prenons d'abord par un petit canal de la rive gauche entre une petite île longue et la terre ferme. Dans ce petit canal, nous rachetons une partie de la cachoeira par *deux travessãos*, le *premier* un peu à pic, le *deuxième*, à l'extrémité amont, encore plus fort. On décharge complètement. Notre chemin de portage, assez long, est ouvert, rive gauche, par mes hommes qui vont en avant mais qui bientôt reviennent pour m'emmener voir, un peu plus loin, une trace qu'ils me montrent avec étonnement, une trace qui, sans être bien nette, paraît cependant, à n'en pas douter, être un chemin d'Indiens et non point d'animaux, car, si la plupart des branches sont cassées, il est pourtant incontestable que quelques-unes ont été coupées avec des sabres ou des couteaux « aveugles », comme on dit ici, c'est-à-dire coupant très mal.

En amont de ces deux travessãos du petit « desvio » d'aval, nous passons encore *deux* autres *travessãos* pour finir la cachoeira, forts travessãos de plus de

1 mètre chacun de dénivellement à pic. Pour ces deux derniers, il a fallu passer par-dessus les roches charge et montarias.

Dans nos portages le long de ces cachoeiras, il nous arrive fréquemment de rencontrer de nombreux pieds de caoutchouc.

A une petite distance en amont de la Cachoeira Ultima de Baixo, nous laissons un important affluent de gauche, affluent qui est le plus important de tous ceux rencontrés jusqu'ici.

En amont de cet affluent, le Yamundá est autre. La direction générale est



Salto da Bocca à l'Igarapé do Salto.

franchement ouest. Les montagnes ont disparu. Pas de cachoeiras, plus de rapides; la rivière est devenue calme et court modérément.

24. — Ce sont maintenant des élargissements en « enseadas », des cachoeiras d'été à peine indiquées par ces grosses eaux.

Voici, rive gauche, une chose singulière : une baraque de chasse qui peut dater de deux ou trois ans. Les branches ont été coupées au sabre. Il y a donc des Indiens dans cette rivière? Rive droite, autre vestige : des bandes d'écorce ont été enlevées à un arbre, évidemment pour en faire des lanières. Des Indiens... sans doute en chasse ici pendant l'été. L'été... car maintenant, par cet hivernage, le gibier est véritablement bien rare dans ces forêts.

Un peu plus loin, c'est une bouche de lac, d'abord prise pour un affluent.

Et encore des vestiges, quelques-uns douteux, d'autres certains, du passage des Indiens. Si nous allions nous rencontrer avec eux?... Les eaux sont grosses et les Indiens n'aiment pas beaucoup voyager quand la forêt est inondée.



En aval de la Cachoeira Grande.

Toutefois, nous sommes loin d'être au maximum de crue : la marque des plus hautes eaux est encore à 2 mètres au-dessus du niveau actuel.

25. — Les rives sont tantôt noyées, tantôt bordées de petites « barreiras »; toutefois, dans un cas comme dans l'autre, le courant est maintenant très fort partout.

Parfois ce sont des barreiras à pic, de plusieurs mètres de hauteur, de véritables collines entamées perpendiculairement. Et dans l'étroit couloir de la

rivière rétrécie, le ciel obscur, gris et noir comme une pâte de cendres et de suies mal détrempées.

Les gousses mûres de l'inga jettent la gaieté de leur note jaune d'or sur les tons sombres et brouillés de la rive que des déchirures de brouillard voilent en partie sous le ciel ténébreux.

Notre Yamundá se fait petit. Une largeur, mesurée au hasard, accuse 53 mètres seulement, à un estirãos en pays plat. De plus, la limite des grandes crues s'abaisse : au lieu d'être, comme en aval, à 4 ou 5 mètres au-dessus du niveau actuel, elle n'est plus qu'à 1 mètre et parfois moins.

25. — Sur les rives, ce sont parfois des montagnes, assez fortes pour le pays, parfois des terres noyées. Les « terres noyées » sont, l'été, des marais parfaitement à sec. Les « montagnes assez fortes » ont de 80 à 100 mètres d'altitude relative.

Voici maintenant que nous dressons chaque jour la tente à midi, pour déjeuner sans être incommodés par la pluie. Aujourd'hui, nous avons marché toute la matinée sous l'averse, une averse de près de huit heures de durée et presque sans interruption. Ce voyage en petites montarias ne saurait être prolongé bien longtemps sans péril pour la santé générale. Les hommes, nous-mêmes, la charge, les rifles, tout se mouille, quoi qu'on fasse. Heureusement que le Yamundá, avec ses 50 mètres de largeur, n'est plus qu'un grand igarapé.

27. — Il faut nous arrêter pour chasser. Les provisions que nous avons pu emporter avec nos petites montarias sont presque complètement épuisées. Un peu de chasse nous permettra de pousser plus rapidement le voyage dans cette fin de rivière. Faire du gibier le long de la rive, en voyageant, n'est pas chose possible dans cette rivière, du moins à la saison où nous sommes : nous ne voyons rien, absolument rien. Heureusement que nous avons de la farine plus qu'il ne nous en faudra.

Étudiant soigneusement, sur la rive, la ligne marquée par le niveau des plus grandes crues, je suis amené à conclure que nous sommes, maintenant, à très peu de chose près, à ce niveau. Le Alto Yamundá me paraît cette année, et maintenant, avoir atteint à son maximum de crue.

28. — L'aube. La pluie crépite sur la tente. Des singes rouges hurlent dans la forêt.

Et maintenant sous la pluie dans l'étroite rivière dont nous remontons rapidement les monotones méandres. En montaria, le parapluie n'est guère pratique; il heurte dans les branchages et empêche le pilote d'y voir. Le manteau caoutchouté est moins encombrant. On relève un pan de son imperméable, on prend sa visée de boussole, on trace quelques lignes sur son carnet de notes, le tout rapidement, non point, toutefois, sans que le papier se mouille encore quelque peu.

La Cachoeira das Pedras Soltas doit faire, l'été, un saut, dont la principale brèche doit être entre le pedral de la rive gauche et les blocs rocheux de la rive droite. Maintenant le dénivellement n'est pas très fort, mais il est court et brusque. On passe la charge par le pedral, et les montarias, à vide, sont conduites à la main le long du pedral, où la pente est plus brusque que du côté des blocs, mais plus courte.

Nous passons toujours quelques marais, mais les montagnes qui bordent, en plus grande partie, les rives, sont de plus en plus élevées et de plus en plus massives.

Le caoutchouc devient commun. Par endroits, il est même fort abondant. Il est de la qualité moyenne, de celle que les seringueiros appellent *entrefine*.

Voici encore, rive gauche, deux baraques de chasse de nos mystérieux Indiens. Les sabres et les couteaux dont on s'est servi pour couper le bois qui est entré dans la construction de ces abris temporaires devaient couper bien mal, à en juger par le peu de netteté des sections faites. Cela peut remonter à un an ou guère davantage.

Encore une autre baraque indienne, même rive :

Rive droite, une baraque encore.

29. — La rivière court entre d'assez fortes montagnes qui se la renvoient d'amont en aval.

Pendant plus d'une demi-heure nous allons dans les traînées d'écume d'une grande cachoeira d'amont dont bientôt nous entendons le bruit. Au confluent d'un igarapé de la rive gauche, ce sont encore des baraques de chasse de nos mystérieux Indiens.

Dans un large ressac au bas de la cachoeira débouche, rive gauche, un assez important igarapé d'eau noire. Immédiatement en amont, c'est une petite île,

au milieu de la rivière, et, accostée à cette île, la cachoeira, de la force de la Cachoeira Grande d'aval.

Notre grande cachoeira, la Cachoeira do Tacoaré, se compose, d'aval en amont, de *trois travessãos*, faisant, les deux d'aval, deux sauts aux basses eaux. Cette cachoeira, dans son ensemble, est la plus forte et la plus impor-



Cachoeira Grande.

tante depuis la Cachoeira Grande d'aval. Si elle présente un dénivellement total peut-être un peu moins considérable, ce dénivellement est-il plus brusque. Il atteint, au total, 4 mètres environ.

A l'endroit où se forme la cachoeira, la rivière, qui d'ailleurs, sur tout son parcours, fait de fréquentes « enseadas », la rivière a une largeur double de sa largeur moyenne en amont. Elle dépasse 100 mètres.

L'été, même avec nos petites montarias, nous n'aurions jamais pu arriver jusqu'ici. En effet, même maintenant, c'est-à-dire aux plus grosses eaux, nous avons eu de réelles difficultés pour passer quelques-unes de ces cachoeiras à cause du trop peu d'eau dans les passes. Nous allons passer les bagages par la rive gauche, qui offre le moindre parcours pour contourner la cachoeira.



Notre campement à la Cachoeira Grande.

Et toujours des baraques de nos mystérieux Indiens. Rive droite, en face de la pointe de l'île qui est en aval de la cachoeira, une baraque actuellement en partie prise par la crue. C'est évidemment, comme les précédentes, une baraque de chasse construite pendant la saison d'été.

Les hommes se dispersent, pêchant dans la cachoeira, qu'ils croient poissonneuse. En effet, voici déjà un surubim, puis un autre, puis un troisième. Cette cachoeira va être pour nous la Cachoeira des Surubims. Cette pêche est providentielle, car nous n'avons plus rien que notre farine, avec, toutefois, encore

un peu de fromage parmesan. Nous allons pouvoir pousser un peu, jusqu'à une nouvelle pêche heureuse. On ne peut, avec d'aussi petites montarias que les nôtres, emporter des provisions que pour quelques jours seulement.

Nous achevons de déjeuner. Ce soir, nous dormirons loin, si nous ne rencontrons pas de cachoeiras.

Soudain, bien en face de nous, sur la rive droite, un appel bizarre. On dirait l'ouzou, la petite perdrix. Nous nous regardons avec étonnement, car cet appel d'oiseau paraît plutôt imité que réel.... A notre tour nous faisons entendre ce même appel. L'oiseau s'y trompe, sans doute, car voici qu'il se met à nous répondre. Puis il se tait. A notre tour nous recommençons à appeler. Alors, tragique dans le silence de ces solitudes où nous ne supposions point qu'un homme, présentement, nous épiait, une voix forte et bien timbrée retentit en face de nous au sein des forêts de l'autre rive. C'est une brève interrogation : T-ACÓ-ARÉ?

Il me serait maintenant difficile de rendre l'état d'esprit dans lequel je fus mis instantanément à l'audition de cette voix. Je voulais avant tout cacher à mes hommes ce que je venais d'apprendre : quelle était la tribu à laquelle appartenait notre invisible Indien de la rive droite. Je rassemblai mes forces pour crier à mon tour de toute ma voix : OUAPÉ !

Mes hommes me regardaient en silence, et un peu pâles. L'Indien ne répond pas. Je crie encore une fois : OUAPÉ ! Même silence. Et presque sur le moment même nous entendons notre Indien, ou nos Indiens, s'éloignant rapidement dans la forêt. Mon idiome a, sans doute, semblé suspect, et d'ailleurs mon interlocuteur, qui d'abord avait évidemment crié dès qu'il avait aperçu la fumée de notre feu et sans avoir encore vu ni notre troupe ni nos montarias, mon interlocuteur a dû, sans doute, se mieux poster pour nous voir, et nous a vus.

« De quelle tribu peut bien être cet Indien? » me demandent mes hommes.

— Je ne sais », fais-je d'un air dégagé.

Et pourtant si, je le sais. Cet Indien parle la langue des INDIENS CRÍCHANÁS du RIO YAUAPIRY, Indiens longtemps « brabos » et aujourd'hui encore de relations assez peu sûres, malgré leur récente pacification par l'éminent naturaliste Barboza Rodrigues, de 1884 à 1885.

Nous ne sommes d'ailleurs qu'à 130 kilomètres à l'est des malocas Crichanás des rives du Moyen Yauapiry, et, par suite, assez près de celles que l'on sait aussi exister à l'est de cette rivière, c'est-à-dire entre le Moyen Yauapiry et le Alto Yamundá.

En effet, le Yamundá est loin d'avoir le cours qu'on lui supposait. Au lieu d'être plus ou moins perpendiculaire à l'Amazone, il accompagne presque parallèlement la section de Rio Negro et d'Amazone comprise entre le confluent du Rio Branco et le confluent de la Madeira. La Cachoeira do Tacoaré se trouve à peu près sous le méridien de Manaos et a une petite distance au sud de l'Équateur.

La question de l'Indien, T-ACÓ-ARÉ? signifiait : *êtes-vous de nos gens*? et ma réponse, OUAPÉ! signifiait : *ami*. Réponse de circonstance, évidemment; mais, bien à tort, le camarade n'a pas voulu s'y fier.

En amont de la cachoeira do Tacoaré, le Yamundá, élargi, a encore 80 mètres. La castanha recommence. De la Cachoeira Grande à la Cachoeira do Tacoaré, les pieds de castanha étaient devenus de plus en plus rares. Maintenant, par endroits, ce sont de véritables castanhaes que l'on voit sur les rives.

Les caractères de la rivière changent. Plus de montagnes, plus de collines. Le bois est plus bas, plus clair. Des aningaes, des marais, un aspect semi-marécageux, un pays extrêmement plat.

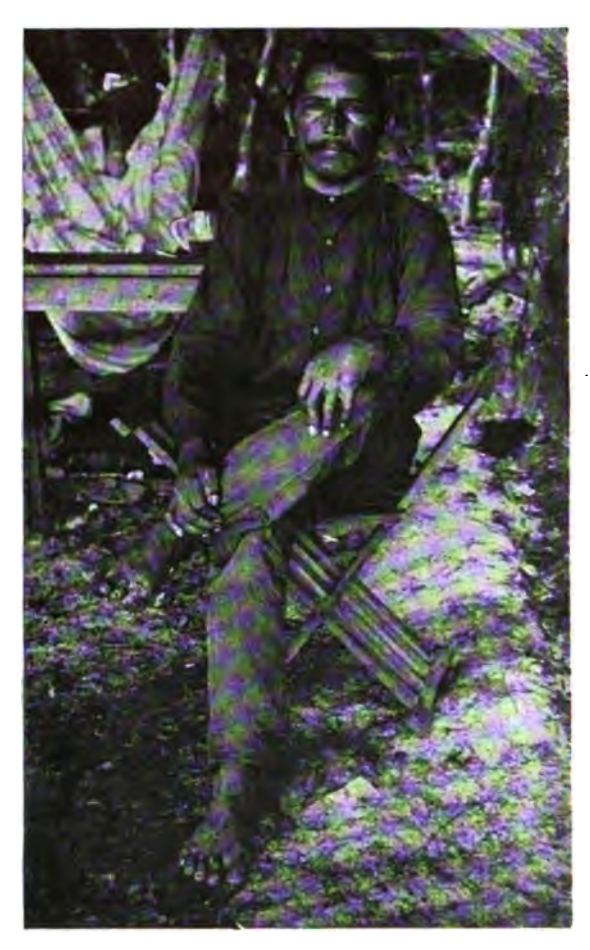
Rive gauche, à la bouche d'un igarapé, des vestiges, tout frais, du passage des Indiens. Un boucan qui paraît avoir été fait à l'instant, un paquet de grandes feuilles coupées, si fraîches encore, avec la sève qui s'échappe de la section, que nous regardons instinctivement autour de nous pour voir si les Indiens ne sont pas là, à côté, cachés dans la broussaille. Ce qui est bien certain, c'est que leur odeur, cette odeur caractéristique de cuir neuf, imprègne encore le milieu.

A la bouche de l'Igarapé, où nous campons pour la nuit, rive droite, un autre boucan un peu plus ancien, des tisons éteints, des cendres, un paquet de lianes enroulées qui a été oublié ou abandonné sur place.

Ainsi, sur les deux rives, nous avons actuellement, aujourd'hui même, des Indiens qui, depuis la Cachoeira do Tacuaré, se trouvent accidentellement là

en même temps que nous, ou bien nous accompagnent. Et ces Indiens sont les Crichanás du Yauapiry.

Quelles sont, à notre endroit, les intentions de ces Indiens? Sont-elles paci-



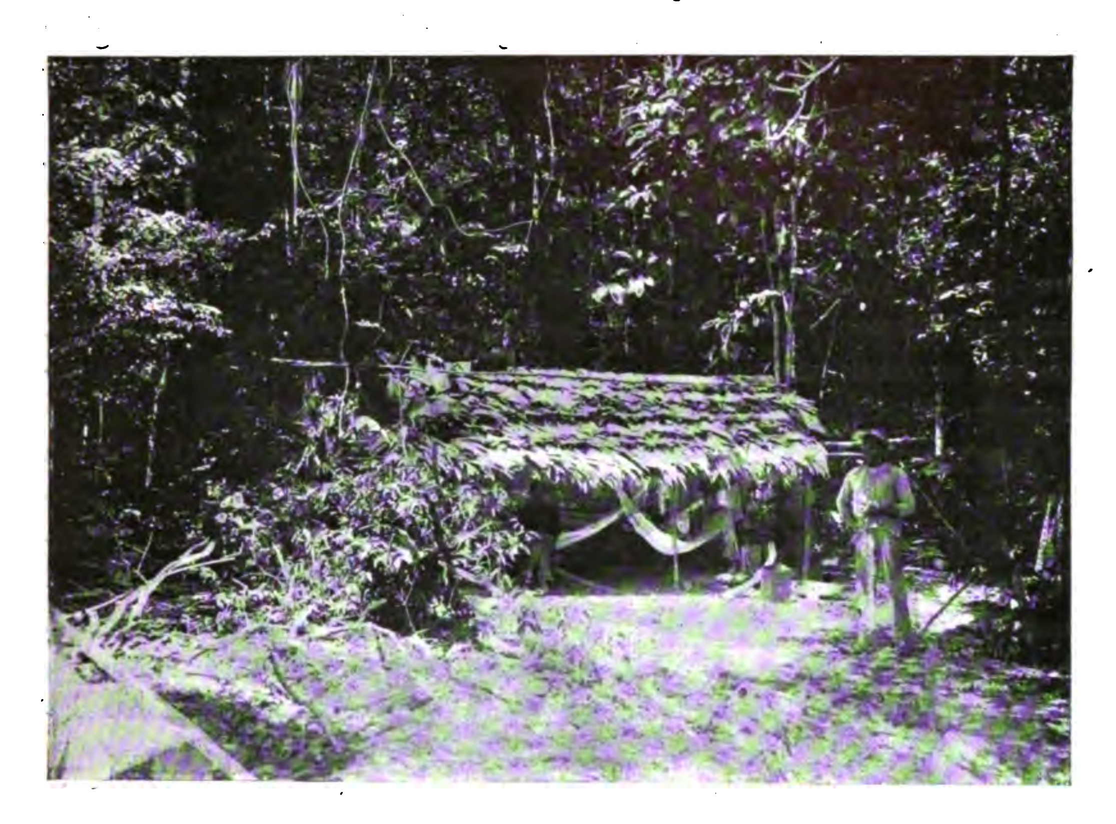
João Abreu.

fiques? Alors pourquoi ces Indiens ne se montrent-ils pas? Pourquoi celui à qui j'ai parlé n'a-t-il pas voulu continuer la conversation?

Il serait intéressant de vérifier si, comme le veut une tradition d'ailleurs un peu vague, le Alto Yamundá ne communiquerait point avec le Alto Yauapiry. Les deux rivières, qui auraient toutes les deux leurs sources à la Serra Acarahy (Ouachare), seraient-elles reliées entre elles par quelque « furo » dans leur

cours supérieur? L'étymologie du mot actuel de Yamundá le laisserait à supposer. En effet, dans un grand nombre de dialectes de la famille caraïbe, IAMONTÁ signifie *l'île*, ou même, plus particulièrement, *la grande île*; et, en crichaná, *la grande île* se dit IONOMTÁNO.

Mais nous sommes mal armés : nos rifles, qui ont beaucoup souffert des



Barraca da João Abreu.

pluies, fonctionnent mal. N'ayant pu emporter même assez de provisions alimentaires pour nous assurer le nécessaire pour quelques jours encore, les présents que nous pourrions faire aux Indiens au cas où il nous arriverait de les rencontrer ne peuvent véritablement pas entrer en ligne de compte.

Nous sommes par 61° 44′ de longitude ouest de Paris et par 0° 33′ de latitude sud. D'ici à la Serra Acarahy (Ouachare), c'est 120 kilomètres en ligne droite. En tenant compte des sinuosités et en défalquant le cours supérieur dans la région des

sources, c'est encore à peu près 120 kilomètres qu'il nous resterait à parcourir pour terminer la partie accessible de la rivière. Ce serait un voyage de huit jours de montaria, tout au plus, pour l'aller et le retour. Mais il n'y faut pas penser. Nous ne sommes pas en état de poursuivre dans cet arrière-pays yauapiry.

30. — Nous voici donc repassant la Cachoeira do Tacoaré. C'est le rifle en main que les hommes passent les montarias, — des rifles revus et huilés de la veille! Nous-mêmes, madame et moi, reprenons, le rifle sur l'épaule, notre sentier de décharge de la cachoeira. Il n'y a sans doute aucun danger, les Crichanás, même hostiles, n'auraient pas eu le temps de venir nous attendre ici, mais un homme prévenu en vaut deux.

Nos voisins, — Indiens Crichanás ou Indiens parlant la langue de ceux-ci, — ont-ils leurs villages bien loin du cours de notre Alto Yamundá? Ont-ils des malocas seulement dans les forêts de la rive droite, du côté du Alto Yauapiry, ou bien en ont-ils aussi dans les forêts de la rive gauche, du côté du Alto Trombetas ou plutôt des formateurs occidentaux de cette grande rivière?

A la première de ces questions il me paraît aisé de répondre. Ces Indiens doivent avoir leurs installations permanentes à deux ou trois jours de marche d'ici dans la direction du Yauapiry. Ils doivent occuper les terres hautes entre les deux rivières. Plus éloignés du Alto Yamundá, ils n'y auraient pas d'aussi nombreuses baraques de chasse. Plus rapprochés, on y distinguerait des bouches de sentiers, on y rencontrerait quelques vestiges de maloca plus ou moins récemment établie sur la rive ou tout près de la rive, car c'est là la coutume indienne.

Pour ce qui est de savoir s'ils ont aussi des malocas entre le Alto Yamundá et le Trombetas, il semblerait que les baraques de chasse qu'ils ont aussi sur la rive gauche ne permettraient pas d'en douter. En effet, les Indiens qui fréquentent les rives de cette partie du Alto Yamundá ne paraissent pas avoir d'ubás. S'ils avaient des pirogues dans le haut de la rivière, ils auraient poussé leurs chasses et pêcheries d'été plus en aval, tout au moins jusqu'aux grandes cachoeiras du cours moyen. Or, aucun indice ne permet de supposer que jamais pirogue ait fendu les flots du Alto Yamundá. S'ils n'ont pas de pirogues dans cette rivière, il n'y a pas à supposer que les Indiens de la rive droite se soient mis en tête de traverser à la nage ou par les pierres des cachoeiras pour aller

faire, sur la rive opposée, les baraques de chasse, qui sont assez nombreuses de ce côté. Il y a donc lieu de croire que les Crichanás, ou réputés tels, maîtres du pays entre le Yauapiry et le Alto Yamundá, le sont aussi du pays entre le Alto Yamundá et le Alto Trombetas. Ou bien, si les Indiens d'entre Yamundá et Trombetas ne sont pas des Crichanás, ce sont des Indiens alliés ou apparentés à cette tribu.

31. — Quoi qu'il en soit, nous nous appliquons maintenant à mettre, entre ces Indiens et nous, la plus grande distance possible. Aujourd'hui, nous avons descendu pendant neuf heures de marche forcée, sous la pluie, qui nous a fait bonne mesure. Nous couchons à la bouche de l'Igarapé das Piranhas.

Sous la tente, un grand feu, un bon feu qui nous sèche tous, et nous réjouit.

1er *avril.* — Le brouillard matinal est épais et froid. Il n'est pas *un*, s'étendant sur de grands espaces, il est sectionné, il est comme en tronçons. On croit l'avoir traversé, il reste derrière, le ciel est maintenant clair, mais, un peu plus loin, on traverse encore une autre masse de brouillard, et parfois encore une troisième, une quatrième.

La rivière a monté, elle monte encore. Au Salto Grande, le dénivellement est moindre, toutefois faut-il encore décharger complètement les montarias et les passer, à vide, par le même chemin qu'à la montée.

En aval de la chute, le Rebujo, grossi, nous remplit à moitié.

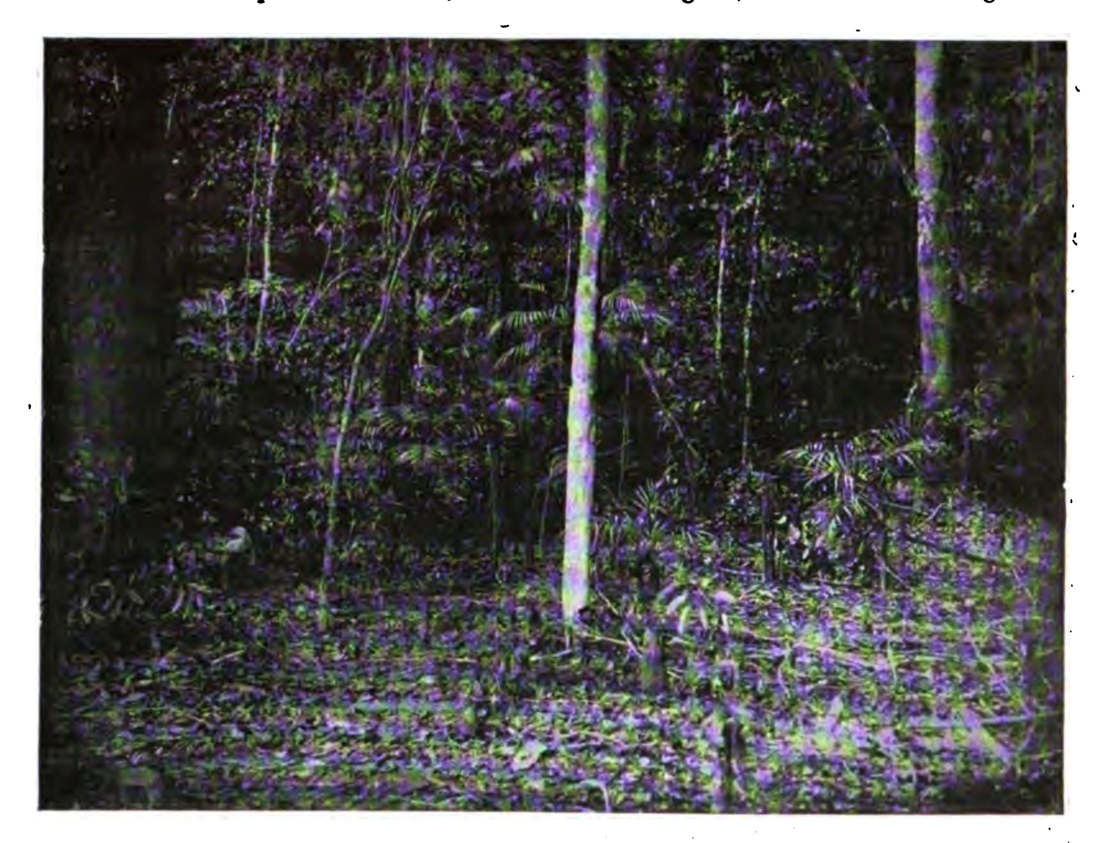
Tous les travessãos, gonflés, sont plus forts et plus dangereux qu'à la montée. Nos petites montarias, lancées, comme à la grâce de Dieu, au milieu des courants puissants et des roches à fleur d'eau, se comportent, en vérité, d'une façon admirable. Toutefois je ne m'illusionne pas, il suffirait d'une distraction, d'une fausse manœuvre, de quelque roche invisible sous l'enveloppe des flots écumeux, et ce serait fait.

Pourquoi est-ce que, depuis vingt ans, j'échappe toujours? Est-ce prudence, est-ce bonheur, ou bien est-ce protection spéciale de la Providence, ainsi qu'un prêtre éminent autant que vertueux s'est plu, un jour, à me l'affirmer?

Ici, c'est laid. La crue nous a changé notre cachoeira. Nous sommes déjà au milieu des travessãos quand nous nous apercevons que nous ne sommes pas dans le canal qu'il aurait fallu prendre pour descendre.

Nous passons toutefois sans encombre TRES BOCCAS, PRAINHA et la CACHOEIRA DA ILHA GRANDE.

Mais à la CACHOEIRA DA ILHOTA, l'autre montaria, la petite, celle où nous ne sommes pas, la petite montaria heurte une roche, se brise et naufrage. Les deux hommes qui la montent, Passarinho et Miguel, se sauvent à la nage. Les



Sous bois à la Cachoeira Grande.

ustensiles et notre restant de provisions, qui chargeaient la petite montaria, sont au fond; l'embarcation, dont un bordage a été enlevé du coup par le choc à la pierre, a rempli en une seule fois, elle a tournoyé un instant dans les bondissements de la cachoeira, puis elle a disparu dans les profondeurs....

Comme nous ne pouvons prendre deux hommes de plus dans la montaria qui nous reste, bien que celle-là soit notre *grande* montaria, les deux naufragés devront rester ici sous un abri de feuilles avec quelques sommaires

provisions, et, demain de la Cachoeira Grande, je renverrai les chercher.

Malgré l'ennui que me cause ce petit naufrage, ennui d'autant plus naturel que j'ai eu, en somme, fort peu de naufrages dans ma carrière déjà longue



En amont de la Cachoeira Grande.

d'explorateur toujours embarqué, je ne puis m'empêcher de faire la remarque que c'est aujourd'hui le Premier Avril. Le sort est facétieux.

Le sort.... Et si cet accident s'était produit dans une des cachoeiras d'en haut, là-bas, dans ces hauts du Yamundá où voyagent les Yanapirys? Alors? Laisser là deux hommes pour revenir les chercher? Surcharger la montaria qui nous serait restée et nous risquer, la montaria pleine, à couler bas,

nous risquer au milieu de toutes ces cachoeiras gonflées? Avec une convalescente que ce voyage en amont vient de fatiguer extrêmement.... Vraiment l'accident d'aujourd'hui, déjà assez près de notre igarité, et dans les conditions où il vient de se produire, cet accident a tous les caractères d'un *memorandum* providentiel. Et si c'eût été la montaria que je montais, avec tous les papiers, les appareils, les instruments?

Dimanche 2. — Laissant Passarinho et Miguel sous leur abri de feuilles, nous continuons avec la montaria qui nous reste.

Nous descendons la Cachoeira do Molongo, partie supérieure, par le desvio de rive droite qui est lui-même assez dangereux; nous allons à la corde et avant-arrière. La partie inférieure de la cachoeira est passée de la même façon, longeant la rive droite.

L'ensemble de la cachoeira, que les pluies ont gonflée, est véritablement puissant. Ajoutons qu'elle ne nous est presque plus reconnaissable en raison de la différence de niveau qu'elle présente avec l'état où nous l'avons rencontrée quand nous montions la rivière.

Les Quatre Travessãos sont bons de descente et nous ne rencontrons plus de rapides dangereux jusqu'à la Cachoeira Grande. Mais là ce serait folie que d'essayer de sauter.

Dès au-dessus du premier travessão d'amont, nous laissons notre montaria attachée aux buissons et nous prenons par terre, escaladant les collines de la rive droite. Nous traversons tous, sur un arbre tombé, l'Igarapé de la Cachoeira Grande, igarapé large en cet endroit d'une vingtaine de mètres environ.

Encore quelques centaines de mètres et nous voici à notre campement où João et son frère Estevo sont seuls à nous attendre, João Abren et ses frères étant partis avant-hier pour leur habitation de l'Espelho da Lua.

L'eau arrive presque à notre tente. Depuis notre départ, la rivière a monté de plus de un mètre au bas de la Cachoeira Grande.

CHAPITRE IV

Second naufrage. — Rivière pleine. — Rivière complètement déserte. — Insalubrité de milieu ou incurie des habitants? — Partie supérieure du Lago de Faro et Igarapé do Pratucú. — Indiens Aboyos. — Plages d'hiver. — Aspects du Pratucú. — Campinas et campinaranas. — Campestres. — Le Pratucú est-il un ancien paranamiry de l'Amazone? Terre et race en formation. — Les ténèbres de l'histoire des tribus. — Montagnes de l'Igarapé do Pratucú. — Les hauts du Pratucú. — L'habitant du Pratucú. — Lago et Serra do Burraco. — Le Pratucú en amont du Burraco. — Retour.

3 *avril.* — Dès l'aube, j'envoie José, João et Estevo chercher nos deux naufragés, Passarinho et Miguel, à la Cachoeira da Ilhota. Ils seront de retour demain.

Un ciel de printemps, de renouveau, s'épand sur les paysages de la Cachoeira Grande. Après les sursauts de ces jours précédents, c'est comme une grande et calme espérance qui envahit le cœur qui déborde, tel un fleuve aux grosses eaux. Et c'est ainsi que parfois, bien qu'errant sur les rivières de l'Amazone, on se trouve comme instauré à nouveau dans quelque Sion mystique providentiellement retrouvée.

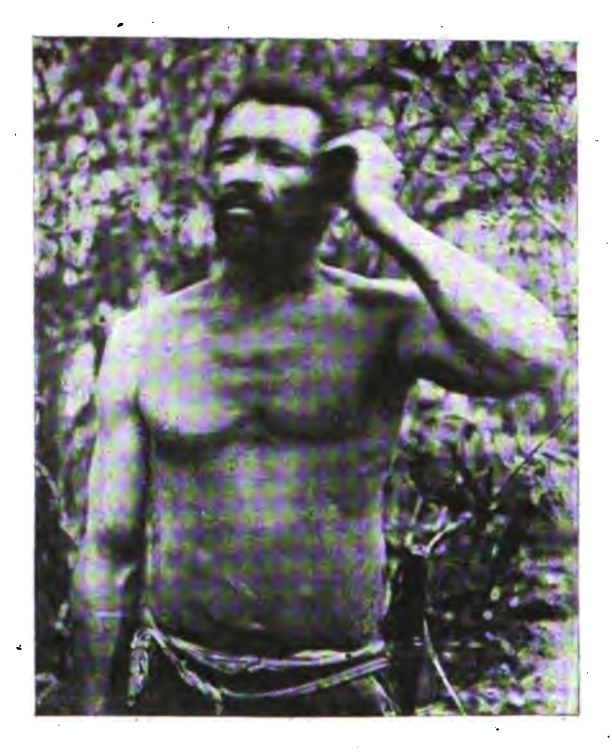
4. — Ce soir, à trois heures, les hommes nous crient de la rive gauche. Hippolyto et Chico traversent avec l'igarité. Les voici maintenant tous sur la rive, ils sont au complet. Ils traversent. Ils accostent de notre côté.

On a encore une fois naufragé. Au retour, ce matin, sur les huit heures, la montaria a chaviré dans les remous de la Cachoeira do Molongo. Naufragés et sauveteurs, tous naufragés à nouveau, se sont sauvés à la nage. Ils ont suivi la rive gauche jusqu'ici pendant sept heures de marche, sans un sabre, sans

un couteau. Le bois est parfois si serré, qu'il leur arriva d'être obligés de ramper pour passer les fourrés.

Voici donc mes deux montarias au fond avec la charge qu'elles emportaient. Heureusement n'ai-je ni mort ni blessé. Seulement une perte matérielle. Il y a presque lieu de se féliciter.

Deux montarias, six rames, trois rifles, une tente de campagne, une



Passarinho.

chambre noire en étoffe, pour la photographie; quoi encore? des vêtements, des couvertures de voyage, un filet de pêche, la batterie de cuisine, ce qui nous restait de sel, de sucre, de conserves, de pétrole. Le tout pour un millier de francs environ. Ce n'est rien : tout le monde est sauf! Mais par quel hasard providentiel avons-nous échappé, nous, avant-hier, lors de notre descente en montaria? Ce n'est pourtant pas faute de nous être mis à même les cachoeiras sans hésitation aucune et, comme on dit, à corps perdu....

5. — Par le Yamundá en aval, mais à *à bord* de notre igarité.

La seule cachoeira un peu forte en aval de la Cachoeira Grande, la Cachoeira da Lageda, que nous passons après vingt minutes de descente, est maintenant au fond, l'eau ne ride même pas.

L'eau grossie du Yamundá remonte le confluent des igarapés; le saut de l'Igarapé do Salto n'est plus maintenant qu'un tout petit travessão.



Chauffage d'une coque de montaria.

Les autres petits travessãos d'aval n'existent plus. La rivière, complètement pleine, est maintenant unie comme un miroir. Son cours est extrêmement ralenti. Elle descend d'une poussée si lente que l'on n'en perçoit pas le mouvement. Elle glisse sur elle-même, lentement, invisiblement, comme une avalanche qui commence à s'ébranler.

Toutefois, bien que les rives, en règle générale, soient noyées, la plupart des barreiras sont encore hors de l'eau.

6. — Nous repassons devant l'embouchure du Pitinga, en face des barreiras toujours hors de l'eau.

Depuis la Cachoeira Grande, il ne nous paraît point que le Yamundá s'élargisse, il conserve toujours sa même largeur moyenne de 70 à 80 mètres environ.

Les baraques, rares, désertes, abandonnées, délabrées, réapparaissent sur les rives; vides, tombantes, pleines d'herbes, comme si les Yauapirys avaient récemment fait une descente.

7. — Le Yamundá s'élargit, il prend mieux ses allures de rivière moyenne. Dans cette partie du cours, bien que nous soyons maintenant aux plus grosses eaux, les barreiras émergent encore de 2 ou 3 mètres ou davantage.

Par endroits, ces barreiras, d'une argile d'un jaune vif, s'étendent en longues murailles principalement sur la rive droite. Une végétation médiocre les recouvre et s'étend au loin, rachitique, dans l'intérieur en contre-bas.

Nous déjeunons aux Quatre-Barracas, où nous contemplons encore une fois l'unique plantation de manioc que nous ayons rencontrée dans tout le Yamundá.

8. — Nous sommes debout dès cinq heures, car je veux faire aujourd'hui une bonne journée.

Nous recommençons à voir les bouches de tous ces lacs que forme le Yamundá dans son cours inférieur.

En descendant, comme on est déjà prévenu, on remarque mieux comme quoi ce n'est que lentement, insensiblement, que la rivière a perdu de sa largeur d'aval en amont. Si l'on ne prête pas à ces modifications de largeur une attention soutenue, on trouve à la rivière un aspect de *furo*. Maintenant, au point où nous voici de retour, nous avons déjà le double des largeurs du bas de la Cachoeira Grande et la rivière va s'ouvrant de plus en plus et d'une façon suffisamment évidente pour que d'un jour à l'autre les différences soient perceptibles à l'œil.

Malgré midi qui rayonne sur la grande plaine des forêts vierges, une brise assez fraîche remonte la rivière. Le bleu du ciel et de l'eau, le vert métallique des feuillages dans l'ombre et le vert pâle des feuillages au soleil, la lumière

infiniment claire et pure épandue dans l'atmosphère, tout, flots, terre, ciel, tout se fond dans une heureuse et paisible harmonie.

Nous voici en plein dans la région des lacs. Ces *lacs*, assez improprement appelés, ne sont, du moins un bon nombre d'entre eux, que des bras, des *paranamirim* de la grande rivière, formant des îles plus ou moins grandes.

Quand le Yamundá coule dans un lit unique, sa largeur atteint de 150 à 200 mètres environ.

9. — Depuis les hauts du Yamundá, nous n'avons rencontré personne; à cette saison, le Yamundá est désert, des Yauapirys à l'embouchure. Entre les Indiens du cours supérieur et la petite fazenda de Seraphim à la Bocca de Yamundá, personne. Ce qui revient à dire qu'actuellement, dans tout le bassin du Yamundá, la population civilisée est représentée uniquement par Seraphim Gomes et sa famille à l'embouchure de la rivière.

Le Bas Yamundá forme des bras nombreux jusqu'à son embouchure. Sur les rives, tout est noyé sur de très grandes étendues.

La Serra do Copo et les montagnes voisines sont maintenant devant nous, de l'autre côté du lac, que nous ne voyons pas encore. Et bientôt, après 34 heures 40 minutes de descente depuis la Cachoeira Grande, nous voici chez Séraphim Gomes Pires a la BOCCA DO YAMUNDÁ, point généralement désigné sous le nom de « Castanhal », tant à Faro que dans toute la région. C'est à « Castanhal » qu'est le point final atteint par la lancha à vapeur qui fait le service du Lago de Faro. Bien que, l'été, le canal central du Lago de Faro soit sinueux et peu profond, la lancha peut cependant s'y engager sans risque, à moins de sécheresse exceptionnelle. L'hiver, cette même lancha pourrait aisément faire le voyage jusqu'à la Cachoeira Grande.

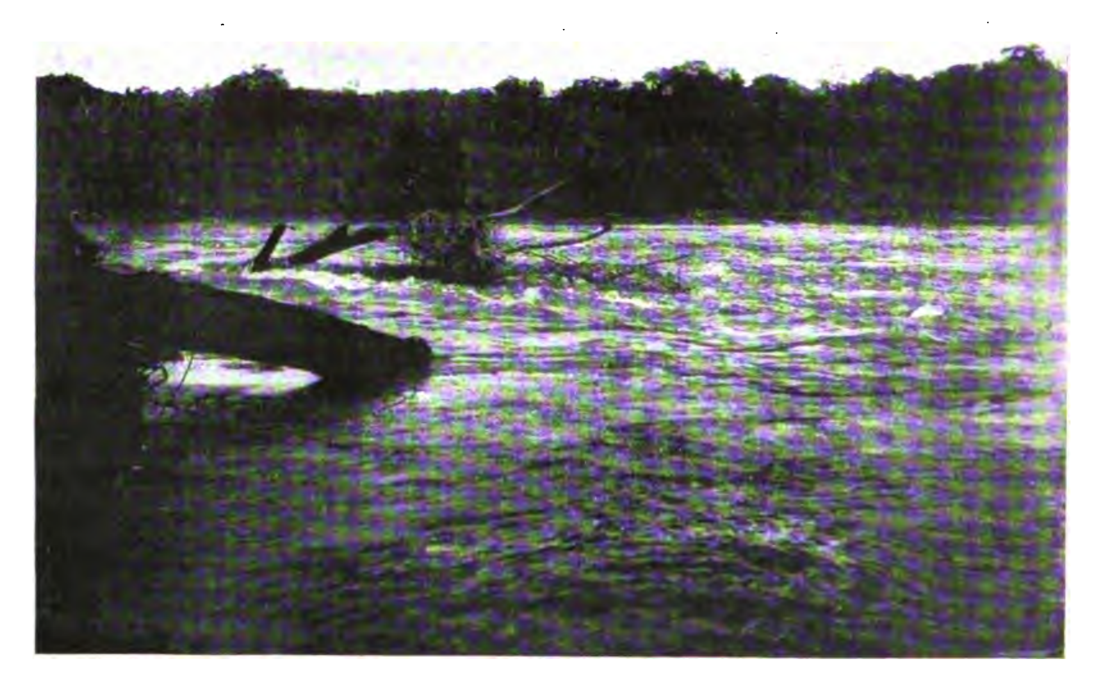
10. — Je fais tuer un bœuf chez Seraphim. La moitié de nos hommes va traiter de l'animal qu'on va préparer en « carna secca », l'autre moitié va aller à Faro acheter quelques provisions dont nous avons besoin.

Seraphim a une trentaine de bêtes à cornes avec cinq ou six chevaux. Son campo, petit et médiocre, a été ouvert à bras. L'endroit, argileux, est humide et peu salubre.

Quelques fièvres, des fluxions de poitrine, sévissent actuellement dans les

parages du Castanhal, tant dans les barracas du Bas Yamundá que dans celles des Lago de Faro en face et en amont de la Bocca do Yamundá.

Le Castanhal proprement dit est plus sain, mais les baraques n'y sont pas établies, parce qu'on aurait été à quelque distance du lac et de la rivière. Ce Castanhal qui s'étend, dans l'intérieur, jusqu'aux Serras do Castanhal et de



En aval du Second Travessão de la Cachoeira Grande.

Cuipiranga sur la rive droite du Bas Yamundá et jusqu'aux serras de l'embouchure du Pratucú au Largo de Manoel João, ce castanhal se compose, paraît-il, de plusieurs milliers de pieds de castanha aussi massés, nous semble-t-il, que dans les riches forêts de l'Itacayuna et du Curupuhy.

Peut-être viendra-t-il un jour à l'idée des bonnes gens du voisinage d'avoir leurs baraques, leurs roças et leur bétail dans ces terres hautes qui sont proprement le Castanhal. L'eau des igarapés y est plus saine que celle de la

rivière et que celle du lac et ils en seraient quittes pour ramer quelques minutes de plus chaque fois qu'ils s'en iraient pêcher.

On se prend à penser à ces choses en contemplant le spectacle nocturne offert par la salle de Seraphim. Nous y avons couché aussi, à cause de l'excessive humidité du dehors. Douze hamacs sont tendus dans la petite salle. Les nôtres





Second Travessão de la Cachoeira Grande.

seulement ont leur moustiquaire. Dans quelques-uns des hamacs de la maisonnée, deux dormeurs : la mère et l'enfant. Nous sommes au moins une vingtaine, sans compter les chiens. Ces chiens, par moments, en pleine nuit et soudain, se mettent à donner de la voix avec un ensemble parfait. Réveillé par la meute qui jappe à la lune ou à n'importe quoi, vous avez alors tout loisir d'écouter les enfants pleurer et les malades tousser et geindre. Cela présente au moins cet avantage que si l'orage gronde au dehors on n'entendra pas tonner.

Ne pouvant pas dormir, on se met d'abord de mauvaise humeur, puis on en arrive bientôt à plaindre ces pauvres gens. Comme ils toussent! comme ils crachent! comme ils geignent! La pièce-dortoir fait l'illusion d'une salle d'hôpital.

Mais que faut-il le plus accuser, de l'insalubrité du milieu ou de l'incurie des habitants? Il n'est pas douteux que ces derniers ont beaucoup à s'en prendre à eux-mêmes. Nulle mesure hygiénique, nulle médication rationnelle. Ils choisissent mal leurs emplacements, ils se nourrissent mal, ils se soignent mal. Le plus grand coupable, ce n'est pas le climat.

Ils boivent de cette eau du Yamundá, telle qu'elle. Pourtant, la chaux, assez abondante dans tout le Moyen Yamundá, charge la crue d'une eau fort peu potable. Le bétail meurt. Malades, les gens, sans absolument changer quoi que ce soit à leur genre de vie, se soignent ou se tuent en prenant au hasard, et sans plus désormais bouger du hamac, des spécifiques quelconques que pour l'ordinaire ils s'administrent à contre-temps. De là débilité, mortalité et griefs contre le climat. Et c'est ainsi que s'établit une réputation d'insalubrité.

14. — Nantis d'un guide, un vieillard du nom de Jeronymo, ancien tireur d'huile de copahu, nous nous en allons au Pratucú.

Du Castanhal jusqu'au Lac, c'est proprement la Bocca do Yamundá. C'est, en effet, par le travers des baraques de Seraphim et de ses voisins que le Yamundá, très sensiblement élargi, débouche, par une sorte de court estuaire, dans le Lago de Faro qui s'étend en aval et en amont. Cette appellation de Bocca do Yamundá, donnée par les gens du pays, est, en somme, parfaitement expressive et exacte. Les sources du Yamundá sont, croit-on, à la Serra Acarahy (Ouachare), son embouchure est au Lago de Faro, en face de la Serra do Copo.

Passant de la rivière dans le lac nous longeons le campo qui s'étend un peu en retrait de la rive droite de la Bocca do Yamundá, campo médiocre en grande partie noyé.

La grande plage en amont de la Bocca do Yamundá, même rive, est maintenant au fond. Seules les têtes des buissons qui couvrent la plage émergent encore de quelques dizaines de centimètres.

La Serra da Igaçaba, rive droite, se présente après le groupe de la Serra do

Copo. Il y eut, voici une quarantaine d'années, à cette Serra da Igaçaba, une maloca de ces Indiens de la tribu disparue des Aboyos qui furent réduits en Mission à la bouche du Tauacuera. Les Aboyos de la Mission de Tauacuera et ceux de la Serra da Igaçaba se révoltèrent, d'après la tradition locale, contre leurs missionnaires, et remontèrent le Yamundá jusqu'au-dessus des grandes cachoeiras. Il y a de cela environ quarante ans. Depuis, plus de nouvelles de ces Indiens. On aurait trouvé jadis quelques haches de pierre dans le sol d'une antique capuera de cette Serra da Igaçaba. La découverte de l' « Igaçaba » remonterait encore plus loin :

Allons toujours par les plages bordant cette extrémité amont du lac. Ces plages se distinguent nettement, même l'hiver, parce que, si elles sont couvertes par l'eau des crues, la végétation broussailleuse qu'elles nourrissent ne va jamais complètement au fond.

On parle de quantités considérables de tartarugas qui faisaient autrefois la richesse de ces plages. Ces tartarugas ont été détruites. Les propres fonctionnaires, me dit mon vieux Jeronymo, les propres fonctionnaires qui étaient chargés de veiller à la conservation des tortues étaient les premiers à travailler activement à la dévastation des *taboleiras* où les tartarugas déposaient leurs œufs. En face de nous, rive sud, est la bouche de l'Igarapé do Tasiú, igarapé pauvre, sans campos, sans castanha, sans caoutchouc.

La Serra do Tasiú, que l'on ne voit pas de la rive, est, paraît-il, de la force de la Serra do Dedal. C'est à la Serra do Tasiú que l'Igarapé do Tasiú prendrait sa source, sur le flanc nord. Sur les pentes sud de la montagne, ce seraient les sources du Macana et de l'Acaraquiçau. Le Dacuari viendrait d'un lac, le Lago do Dacuari.

Les parages du Haut Tasiú et du Haut Dacuari sont accidentés. Tout autour de la Serra do Tasiú, ce seraient d'assez fortes collines, mais séparées, pour l'ordinaire, par des espaces marécageux.

Un peu en amont du Tasiú la rive sud reçoit encore deux igarapés, à peu près tous deux de même force, mais plus petits que le Tasiú, l'Igarapé do Macaná et l'Igarapé Acaraquiçaua.

Dè très grandes plages couvertes de buissons, des îles marécageuses obstruent de plus en plus le fond du Lago de Faro.

Voici encore un grand espace libre, le *Largo do Manoel João*. Cette fois, c'est la dernière enseada du LARGO DE FARO. C'est dans ce *Largo* que débouche l'IGARAPÉ DO PRATUCÚ.

L'Igarapé do Pratucú, à son embouchure, se présente sous la forme d'un assez modeste canal libre coulant entre des plages broussailleuses inondées. L'été, l'igarapé court beaucoup; maintenant, son courant est très faible.



En amont du Second Travessão de la Cachoeira Grande.

L'aspect de cette petite rivière, coulant entre de vastes plages qui s'étendent jusqu'à la double ligne des hauteurs boisées des deux rives, fait tout de suite penser au lit d'un ancien parana obstrué jadis en amont et qui peu à peu se serait desséché et rétréci.

Les terres hautes et les serras des deux rives sont riches, paraît-il, en itauba et autres bois de construction. Mais le caoutchouc serait extrêmement rare dans tout le bassin connu du Pratucú. De petits *campos* fort médiocres, des *cam-*

pinas peu étendues, des *campinaranas* où la broussaille l'emporte sur l'herbage, se voient sur les bords de la rivière. Dès le confluent, au Largo do Manoel João, on voit un de ces petits campos sur la rive sud et un autre sur la rive nord.



Trou de loutres.

Après l'Igarapé do Catauari, rive nord, le plus grand igarapé depuis le Yamundá, et la Serra do Barrigudo, petite montagne où un ramasseur de castanhas a établi sa temporaire baraque, c'est, même rive sud, l'Igarapé do Barrigudo, plus petit que l'Igarapé do Tasiú, mais plus important que l'Igarapé Acaraquiçaua.

C'est bien un véritable marais que traverse notre Igarapé do Pratucú. On y

trouve bien encore quelques petites plages, mais maintenant elles sont fort rares. L'aspect, l'hiver, est celui du classique *ingapó* amazonien. L'été, de grandes plages sont émergées, où les tartarugas ne sont pas encore très rares, mais maintenant tout est au fond.

Sur les buissons, par endroits, on distingue nettement une marque de crue qui est, paraît-il, celle de l'an passé. Cette marque est à 2 mètres au-dessus du niveau actuel.

De chaque côté, sur de très grandes étendues, à perte de vue, ce sont des plages arborescentes ou des végétations de marais, et des *campestres*, espèces de mauvais petits campos broussailleux. Les rives de terre ferme sont loin, servant de soubassement à des lignes de collines. Ce Pratucú, dans toute la partie de son cours parallèle à l'Amazone, est bien vraisemblablement un ancien paranamiry dont la communication s'est coupée avec les paranamirys d'amont.

Dire que ce Pratucú est absolument désert ne serait pas exact, dire qu'il est peuplé ne le serait pas non plus. A la Serra do Barrigudo on rencontre la barraca de castanheiro du nommé Leopoldino. Ce Leopoldino a fait là autrefois une roça qui n'est plus aujourd'hui que capuera. A la Serra do Limão, où il y eut jadis un habitant, il y a longtemps de cela, on ne rencontre plus maintenant qu'un bananal très ancien, mais, cependant, donnant encore des fruits. Dans tout ce Pratucú, il n'y a que la barraca d'un certain Joaquim Rodrigues, que nous rencontrerons en amont.

15. — Au-dessus du Campestre do Limão, rive nord, petit coin gracieux et gai perdu dans la médiocrité triste des paysages avoisinants, nous allons par les eaux noires et immobiles de ce Pratucú qui ne court pas.

Nous allons toujours au milieu de marais et de terres noyées, perdant parfois de vue les rives de terre ferme qu'accuse la double ligne des collines haut boisées. Cette partie du Pratucú jusqu'au Burraco, ou jusque non loin du Burraco, est sûrement une ancienne coulée de l'Amazone, envahie, des rives vers le centre, par la végétation des marais. La communication entre le Pratucú et l'Amazone par les paranas latéraux, cette communication a sûrement existé à une époque historique lointaine ou à une époque géologique récente. Le Bas Urubú et le parana qui passe à Capella (l'Urucará d'aujourd'hui) sont le reste

principal d'un grand bras latéral qui se continuait par le Pratucú, le Lago et l'Igarapé de Faro, jusqu'au Bas Trombetas et au delà.

Cette terre était récemment encore en formation et l'est même encore aujourd'hui, et ainsi de la race. Hier c'était la race indienne partout, aujourd'hui la question se pose de savoir quelle sera la race de demain. De quels éléments sera composée la race paraense du vingtième siècle.

La Serra do Limão paraît avoir été pendant quelque temps un centre indigène de quelque importance. On a trouvé là, paraît-il, en travaillant à la roça, de nombreuses haches de pierre. Les Indiens qui se servaient de ces haches de pierre étaient évidemment antérieurs aux Aboyos, qui eurent aussi des malocas à la Serra do Limão en même temps qu'une autre partie de la tribu était réduite en Mission au Tauacuera et que d'autres aldeias aboyos se rencontraient dans le Haut Pratucú. De quelle tribu étaient ces Indiens, de haches de pierre, vivant à la Serra de Limão avant que celle-ci fût occupée par les Aboyos?

Histoire obscure au milieu de laquelle on n'avance qu'à l'aveuglette de même que dans le brouillard que nous traversons maintenant, brouillard épais, sombre, mais coupé de quelques éclaircies.

En face et en amont de la Serra do Tracuá, qui est rive nord, le Pratucú présente quelques élargissements. Entre les petites serras, tout est marais. Les quelques pieds de caoutchouc, fort rares, que l'on rencontre dans la région sont rachitiques. On dédaigne de les exploiter.

En amont de la Serra do Tracuá, le Pratucú, en aval sans courant, commence à présenter une marche un peu accélérée et parfois même impétueuse. Ce sont encore de vastes plages estivales maintenant couvertes, mais les rives de terre ferme resserrent davantage le canal central du Pratucú rétréci.

Passons la bouche du Lago do Maxi, qui est rive sud. Ce lac est un peu plus grand que le Lago do Limão. Il communique, par un furo, avec un igarapé affluent du Pratucú en amont. Cet igarapé donne une eau blanche; il vient peut-être de quelque lac intérieur.

Joaquim Rodrigues, chez qui nous arrivons à l'heure du déjeuner, a sa baraque dans un petit campo de la rive droite. Ce n'est pas ici, dit-il, son habitation « principale ». Il vient ici seulement pour faire de la farine. Son autre « maison », une baraque du même genre, est dans les parages de la Bocca do

Yamundá, rive ouest du lac et en aval de l'embouchure de la rivière. Ce pauvre homme, déjà vieux, passe la moitié de son temps à ramer entre ses deux malheureuses petites bicoques.

Le sitio de Joaquim est connu dans le pays sous le nom de « Faria », nom de l'individu qui s'y établit le premier, voici plusieurs années déjà.



Trous de loutres.

En amont de chez Joaquim Rodrigues, le Pratucú court avec force. Son lit, rétréci par endroits à 25 mètres, serpente dans le marais qui se continue. Cependant, parfois, l'igarapé se heurte à une petite montagne. Quelques coteaux bien boisés et qui seraient de bonnes terres à cultures apparaissent dans l'intérieur.

Toutefois, l'aspect général d'ancien parana obstrué se continue jusqu'à la Bocca do Lago do Burraco, où nous arrivons ce soir.

Après avoir remonté le court émissaire du lac, nous entrons dans celui-ci.

Le petit Lago do Burraco, de 1 kilomètre de longueur sur 200 ou 300 mètres de large, ne présente aucune importance spéciale. La Serra do Burraco, à une petite distance au sud-ouest, exclut absolument l'idée d'une ancienne commu-



Ensemble du Salto Grande.

nication avec l'Amazone par le lac. Si une communication a existé jadis entre le Pratucú et le Parana da Capella (ou Parana do Urucará), ce doit être dans la partie du Pratucú située en amont du Lago do Burraco.

Le vieux Jeronymo me dit qu'il a remonté le Pratucú en amont du Lago do Burraco pendant quatre jours de montaria. A la hauteur où il est parvenu, l'igarapé était déjà étroit au point que les branchages des deux rives se rejoignaient. La direction d'ensemble est « un peu à droite du soleil », ce qui veut dire à peu

près ouest-nord-ouest. Il n'a remarqué aucun affluent de droite de nature à faire croire à une communication soit avec le Parana do Capella, soit avec le Uatuman. D'après la tradition, le Pratucú aurait ses sources au même massif montagneux qui donne aussi celles du Jatapú et celles du Jatuarana. Le Pratucú n'aurait pas de cachoeiras.

Le Pratucú jusqu'au Lago do Burraco a été plus ou moins exploré et exploité par la population du Lago de Faro, c'est-à-dire par les seuls Paraenses, de même, d'ailleurs, que toute l'étendue connue du Yamundá.

Le Lago do Burraco et le Bas Pratucú auraient été, jadis, passablement poissonneux. Tartarugas, lamantins, abondaient. Aujourd'hui, ce ne sont plus, dans ces parages, que des pêcheries bien médiocres. « Tout s'en va », m'affirme mon vénérable guide, qui, étant octogénaire, trouve que le monde se fait vieux.

C'est en pêchant dans le Lago do Burraco que mon vieux Jeronymo aurait entendu, — ce qui prouverait que dans sa jeunesse il avait l'oreille singulièrement fine, — le bruit des bateaux à vapeur passant dans le Paraná do Mucambo, le paraná le plus septentrional de l'Amazone dans la direction du Lago do Burraco.

Sur le flanc sud de la Serra do Burraco on ne rencontrerait aucun igarapé, ce serait le *campestre,* sec, sans eau courante ni dormante. Les chercheurs de copahu qui ont fait autrefois le voyage du Lago do Burraco au Mucambo n'ont rencontré, sur le parcours, aucun igarapé, si ce n'est déjà près d'arriver au Mucambo.

16. — Nous descendons aujourd'hui le Pratucú. Une marche forcée nous conduit du Lago do Burraco à la Bocca do Yamundá.

17. — Nous nous rendons à Faro par la rive droite du lac. La matinée est humide, moite. Le reflet de la Serra do Dedal est, dans l'eau, d'une belle couleur bleu de Prusse. Nous allons sous des cieux obscurs dont la voûte est d'une couleur uniforme de cendre mouillée. Des perroquets babillards volent deux par deux dans les hauteurs de l'étendue silencieuse.

Pour couper au plus court, nous naviguons parmi les buissons des plages inondées, avec plus d'un mètre d'eau au-dessus de la plage.

Maintenant, d'énormes bandes couleur de suie se tassent et s'entassent sur

l'horizon occidental. Par endroits, des pluies, déchirant les stries compactes des nuages, dessinent des hachures obliques prenant du haut du ciel pour finir à l'assise des forêts.

Puis c'est la pluie qui tombe. Quatre heures, sans répit, de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi.

L'*Igarapé Saratauacá*, un peu en aval de l'Espelho da Lua, même rive, n'a pas d'habitants. Il coule en marais. Il ne viendrait pas de bien loin, sa source serait à une montagne voisine de celle du Tasiú.

A l'Igarapé Saratauacá, on a rencontré de vieilles poteries indiennes en mauvais état de conservation. On y cherchait des « muirakitan », mais on n'en trouva pas plus qu'à l'Espelho da Lua.

L'*Igarapé do Dacuari* prendrait ses sources entre la Serra do Tasiú, au nord, et une Serra Azul, au sud. Dans son cours supérieur, il formerait un lac, le Lago do Dacuari, lac allongé et peu important, tout entouré de forêts. A l'embouchure de l'igarapé dans le Lago de Faro sont deux baraques; deux ou trois sont sur les bords de l'igarapé, dans l'intérieur. Tous les habitants du Dacuari sont Paraenses d'origine. De même, d'ailleurs, que tous les habitants de la rive occidentale du Lago de Faro.

En aval du Dacuari, c'est l'Igarapé do Ajuruá, peu important, avec quelques habitations, paraenses comme toutes celles du lac.

18. — Nous longeons la belle ligne montagneuse qui borde la rive occidentale du lac.

De la fumée se répand dans le ciel, tout l'horizon vers lequel nous nous dirigeons en est teinté. Est-ce quelque roça qu'on brûle? Est-ce quelque fine pluie se distillant en brouillard sombre? Cette fumée se dissipe comme nous en approchons, mais à sa place il subsiste quelque chose de difficilement perceptible et définissable, d'étrange, d'anormal, d'indistinct, de voilé. Et voici même que les cieux se voilent de plus en plus. C'est, par un temps qui est trop chaud, même pour ici, une sensible insuffisance d'air et de lumière. Et par moments on trouve que toutes les choses de la terre et du ciel sont pleines d'une morne tristesse.

Mais voici déjà les maisons blanches de la petite ville de Faro. Encore un peu et nous sommes au sein de la population « fariste ».

19. — Avec un nouveau guide, l'estimable Benedict, nous voici de nouveau en route, pour l'Amazone, cette fois-ci. Nous allons faire le levé du Parana do Aduacá.

Nous partons demain.



Salto Grande, pancada de la rive gauche.



Salto Grande, paucada de la rive droite.

CHAPITRE V

Paranamiry do Aduacá. — Ferreira Penna et la véritable embouchure du Yamundá. — Un archipel Amazonien. — Lago Cuaraby. — Lago Maria-José. — Lago Cutipanansinho, Lago Cutipanan grande. — Campos et fazendas. — Castanhaes. — Lago Mamuriacá. — Lago Araraua. — Lago do Ariramba. — Lago do Sauera. — Lago Aduacá. — Lago Mujurú. — L'Amazone. — Igarapé Comprido do Cabury. — Lago do Cabury. — Retour. Autre système de lacs. — Lago Chichiá. — Lago Curiá. — Statistique de fazendas. — Lago Aminarú. — Lago Cocodini. — Lago Macuarani. — Lago Pucunan. — Lago Aruá. Lago Chichiá Mirim. — Lago do Taperibá. — Lago do Ubim.

20. — Pour se rendre de Faro au Paranamiry do Aduacá, on peut, traversant le lac, prendre deux raccourcis : soit le Furo de Manamaná, soit le Furo do Majari, mais je prends par le plus long, laissant à droite les petites îles de terre haute dos Papagayos et dos Cutias. Sur la rive nord, ce sont quelques

petits campos ouverts à bras et où l'on commence à faire de l'élevage. Ces campos artificiels sont peu étendus et d'assez médiocre qualité. On trouverait, paraît-il, à de petites distances dans l'intérieur, des campos plus vastes et de qualité meilleure.

En amont de l'Ilha das Cutias, ce n'est déjà plus le Lago de Faro. On voit un cours d'eau qui vient de droite et qui se continue sur la gauche en s'élargissant. Le cours d'eau qui vient de droite, c'est le Paranamiry do Aduacá, qui vient de l'Amazone. Le cours d'eau qui sur la gauche continue le Paranamiry do Aduacá, en même temps qu'il sert d'émissaire au Lago de Faro, c'est l'Igarapé de Faro. C'est là du moins le nom sous lequel il est connu dans la contrée, où, aussi bien, le Paranamiry do Caldeirão, plus en aval, n'est connu que sous le nom d'Igarapé do Caldeirão. Ce qui prouve que si la géographie populaire est parfois bien inspirée et pleine de sens, elle commet aussi parfois des idiotismes, comme dans le cas où elle donne le nom d'*igarapés*, ruisseaux ou petites rivières ayant une source et une embouchure, à des *paranamirys*, canaux naturels accompagnant les cours d'eau ou les lacs.

C'est ce que dans son œuvre, d'ailleurs très méritoire, A Região occidental do Pará, Ferreira Penna a essayé de mettre en évidence, mais toutefois sans y apporter peut-être toute l'insistance et toute la netteté indispensables. L'embouchure du Yamundá, dit-il en substance, est figurée exactement sur les cartes. Ce qui est ordinairement donné comme cours inférieur du Yamundá est véritablement un parana de l'Amazone. Pour Ferreira Penna, c'est à l'entrée dans le Lago de Faro qu'est la véritable embouchure du Yamundá. C'est-à-dire au point connu dans le pays sous le nom de Bocca do Yamundá. C'est, dit-il textuellement, c'est à l'entrée dans le Lago de Faro que « está a verdadeira foz do Yamunda ».

En effet, en aval du Lago de Faro, il ne saurait plus être question de rivière, mais seulement de paranas. Le Parana do Aduacá, qui vient de l'Amazone, se continue par l'Igarapé ou, plus exactement, par le Parana de Faro, qui se continue par le Parana do Sapucaya, lequel se continue en réalité jusqu'à l'Amazone, recevant dans son cours inférieur « a verdadeira foz do Trombetas », pour parler le langage de Ferreira Penna.

Cet archipel fluvial d'Aduacá-Sapucaya n'est point d'ailleurs le plus étendu

que présente l'Amazone. Et ce n'est point seulement en aval du Yamunda-Trombetas, mais aussi en amont, que l'on trouve de ces grands archipels fluviaux accompagnant l'artère principale de l'énorme cours d'eau, premier des fleuves de la terre.

Laissant derrière nous le Parana (*vulgo* Igarapé) de Faro, nous nous engageons dans le PARANA DO ADUACÁ. La largeur, un peu au-dessus du Furo do Manamaná, est de 44 mètres.

Tout est noyé sur les rives. Le parana est plein. L'eau court peu; d'une poussée uniforme et lente, elle descend de l'Amazone vers le Parana de Faro.

Les rives du parana présentent quelques traînées de cannarana et d'autres plantes aquatiques, mais encore en trop petites quantités pour menacer ici d'une obstruction même lointaine.

Quelques pieds de ces pernicieux assacous, au poison subtil, se voient aussi sur les rives.

Jusqu'au Furo do Manamaná, nous longeons le Lago de Faro.

Sur les deux rives du Parana, nous rencontrons d'abord quelques petites fermes à bétail, peu importantes.

La bouche du Furo do Majari, cachée sous les buissons, ne se devinerait guère si on ne la connaissait pas. Le Furo, même maintenant, est transitable seulement en montaria. Il formerait un petit lac entre le Parana do Aduacá et le Lago de Faro.

Par ces grosses eaux, les fonds du Paranamiry do Aduacá sont suffisants pour les vapeurs fluviaux de l'Amazone. Déjà le vapeur qui fait le service de Faro est allé jusqu'à la bouche du Lago Aduacá. En amont du Lago Aduacá, le Paranamiry présente quelques difficutés rendant impossible l'établissement de la grande navigation sans quelques travaux préalables.

La terre ferme est rare sur les rives extrêmement broussailleuses et noyées.

Le courant est peu sensible sur les rives et très peu au milieu; toujours, ceci est dû à ce que le Paranamiry est débordé.

Nous passons la bouche d'un premier lac, le LAGINHO, rive orientale. Cette bouche, il faut que mon guide me la montre à deux fois; elle est étroite et en partie obstruée comme la plupart des bouches de lacs de cette région.

Depuis le Lago de Faro, le paysage a complètement changé. Plus rien des

avec quelque bétail existent dans les campos qui entourent le lac, tant du côté du Parana do Aduacá que du côté de l'intérieur.

Le Lago Araraua est rattaché à l'Amazone par un furo qui sort du grand fleuve en face de l'Ilha Chibuhy, furo qui, malheureusement, n'est accessible que l'hiver et en montaria. Du côté du nord, le Lago Araraua, envoie, paraît-il, un autre furo qui, laissant à l'ouest les lacs Cutipanan, Cutipanansinho, Maria José et à l'est le *Lago Aminarú*, le *Lago Curiá* et le *Lago Arnacarú*, traverserait le Laghinho pour se rendre au *Lago Chichiá*. Ce furo n'est, dit-on, ütilisable qu'aux grosses eaux et, même alors, seulement en montaria.

Ce sont fréquemment des bordures de cannaranas et d'aningaes, de deux ou trois mètres d'épaisseur, ne gênant en rien la circulation. On trouve aussi, mais rarement, de petites îles de cannarana au milieu du parana, mais elles ne paraissent pas encore fixées. Même pour un vapeur, les unes et les autres ne seraient pas un obstacle.

Les baraques des deux rives, passablement nombreuses, paraissent habitées pour la plupart. Beaucoup d'entre elles ont du bétail, mais chacun des troupeaux paraît peu important : 10, 20, 30 têtes au plus :

Si les fazendas étaient établies dans les campos accostés aux hauteurs boisées de l'intérieur, il semble que les éleveurs en retireraient de sérieux avantages. Mais sans doute jugent-ils que l'installation sur les bords du parana coûte moins de peine. Et pourtant toutes ces baraques des rives du parana sont prises par les crues. Pour le temps où stationnent les eaux, les habitants déménagent. Ils s'en vont, soit chez des voisins de la « terre ferme », soit dans quelque baraque d'hiver qu'ils ont eux-mêmes établie dans quelque district assez élevé pour échapper à l'inondation.

Dans tout le Paranamiry de l'Aduacá, les difficultés, les obstacles que rencontrent les éleveurs, se disent toutes d'un seul mot : l'inondation. A chaque saison hivernale, le campo est pris. Alors le bétail va où il peut, car les fazendeiros n'ont pas encore tous aménagé de campos en terres hautes. Aussi chaque année meurt-il beaucoup de bétail du fait de la crue, soit qu'il périsse noyé dans des pâturages où il ne trouve plus à manger, soit que les eaux de la crue, dont les propriétés nocives sont reconnues, empoisonnent plus ou moins rapidement le troupeau. Pour ce qui est des animanx morts assez près de la maison

du maître pour qu'il ne convienne pas de laisser les urubus s'en charger, il ne saurait être question de faire un trou pour les enfouir. Dédaignant cette besogne pénible et jugée fastidieuse, le fazendeiro fait traîner au paranamiry le bétail mort dont les jacarés sont censés se charger de faire disparaître les restes. Malheureusement, il n'y a pas assez de caïmans dans l'eau, de même qu'il n'y a pas assez de vautours dans l'air, et, peu après, les gens du pays, qui boivent telle quelle cette eau des paranas dosée de cadavres, font la remarque que, cette année, la crue a amené des fièvres et des coliques d'un caractère véritablement grave.

Par le travers de la partie supérieure du grand Lago Mamuriacá, ce sont, sur la rive est, deux lacs de moyenne étendue, le *Lago do Ariramba* et le *Lago do Sauera*. Puis, tout de suite en amont, c'est la bouche du *Lago Aduacá*, le plus important, avec le Mamuriacá, de tous les lacs du paranamiry.

Puis ce sont encore de longues enfilades de rives inondées, avec parfois une chaumière misérable, parfois une maison plus moderne, couverte en tuiles, parfois une capuera où a poussé l'herbe des campos. De temps à autre quelques bœufs se montrent sur la rive, dans quelque campo, bœufs qu'on est étonné de voir presque en bon état en dépit du si peu de soin que l'on en prend.

Le vapeur de la ligne de Faro pourrait évidemment remonter maintenant jusqu'ici. Les difficultés ne commencent que plus haut.

22. — Sitôt qu'on se lève, c'est la lutte contre les carapanas. Ces insectes deviennent nombreux comme on arrive à l'Amazone.

En aval et en amont de la bouche, fermée par un barranco, du Lago Matipucú, rive est, grand lac à pêcheries, ce sont de petits campos qui se succèdent sur les deux rives.

Un peu en amont, le paranamiry, un peu rétréci, présente les premières traces de nettoyage. Des arbres étant tombés au travers, les gens de la région les ont sectionnés pour permettre le passage des grandes embarcations.

Mais un peu en amont le paranamiry est fermé par un *barranco* de cannarana d'une vingtaine de mètres de longueur. Là, aucun travail n'a été fait; on pousse montarias ou igarités au-dessus du barranco, ou bien on le contourne par la forêt inondée où toutefois personne n'avait encore songé à abattre les

quelques branchages qu'il nous faut abattre pour donner passage à notre igarité.

La population de cette partie du parana, c'est-à-dire, à peu près, depuis l'Aduacá jusqu'à l'Amazone, s'adonne en même temps à l'élevage, à la récolte de la castanha et à la plantation du cacao. Cette dernière industrie paraît même prendre dans la région un développement assez considérable. Toutefois, il n'est point ici question de caoutchouc. On ne rencontrerait, paraît-il, de seringaes que dans les hauts de l'Aduacá.

Mais si l'industrie pastorale se maintient alors que celle du cacao se développe, la culture par excellence, la roça, qui donne la farine de manioc, a tendance à disparaître tout à fait. Il y a disette de farine dans le paranamiry. On y achète, à un prix exorbitant, de la farine venue de Pará ou de Maranhão.



En amont de la Cachoeira das Pedras Soltas.

Rive ouest, en amont d'un petit campo, c'est l'embouchure de l'Igarapé Panauarú, lequel compte, paraît-il, sur ses rives huit baraques de familles qui commencent à s'adonner à l'agriculture; d'ailleurs depuis fort peu de temps.

Le *Lago do Mujurú*, rive est, est un lac à pêcheries et l'un des plus fréquentés de la région.

Tout, et d'ailleurs depuis le Lago de Faro, tout est pris par la crue. Nous

ne sommes pas encore aux plus grosses eaux, mais, d'ici à quelques jours et pour deux ou trois semaines, les deux rives du Parana iront entièrement au fond, du Lago de Faro à l'Amazone. A moins que la crue de cette année n'atteigne pas le niveau des crues moyennes des années précédentes.

Il semblerait, n'est-il pas vrai, qu'en prévision de cette crue annuelle et pour



Pedras Soltas.

éviter d'être obligé de quitter sa maison pendant quinze jours ou un mois, il s'impose tout de suite à l'esprit de construire sur pilotis, construction d'ailleurs extrêmement répandue sur les rives de l'Amazone et de ses paranas. Ici, ce progrès, ailleurs déjà ancien, n'est pas encore réalisé.

En amont de l'Igarapé Buyussú, affluent de gauche et jusqu'à l'Igarapé lacustre du Cabury (l'Igarapé Comprido do Cabury), les terres de la partie occidentale du Parana do Aduacá ont reçu dans le pays la désignation de « Terra

Nova ». Il paraît que plusieurs roças y ont été récemment faites, dans les terres hautes de l'intérieur.

A une petite distance en amont, c'est la Bocca do Pacoval qui jette dans le Parana do Aduacá un courant assez impétueux, celui du Parana do Pacoval dans sa partie inférieure. Ce courant refoule un instant celui du Parana do Aduacá en amont, jusqu'à peu près à la hauteur du petit igarapé de rive orientale appelé Igarapé do Cachorro.

23. — C'est un peu au delà de cet Igarapé do Cachorro que le Parana do Aduacá, à une demi-heure d'igarité de l'Amazone, commence à présenter quelques difficultés provenant d'arbres coupés qui se sont groupés en espèces de radeaux et que l'on ne s'est pas donné la peine de conduire à une demi-heure de là jusqu'à l'Amazone, qui se serait chargé de les emporter plus loin, conjointement avec tous ceux qu'il charrie.

Le Parana do Aduacá, à l'endroit où il sort de l'Amazone, mesure 22 mètres de largeur. Même dans la partie que commencent à obstruer les bois flottés, il aurait actuellement assez d'eau pour un vapeur fluvial de moyen tonnage. Il paraît que, l'été, il se dessèche en partie, dans cette section, d'ailleurs très courte, d'entre la baraque de Manoel Fragata et l'Amazone, faisant alors, pendant la forte sécheresse, un certain nombres de mares plus ou moins stagnantes et plus ou moins mal reliées entre elles. C'est possible. Toutefois, il n'est pas douteux que le courant de l'Amazone se chargerait fort bien tout seul de l'entretien de la bouche du Parana en bon état de navigabilité, à la seule condition qu'un petit service de désobstruction y soit préalablement fait et qu'on établisse ensuite la navigation à vapeur dans le Parana do Aduacá d'une façon régulière et suivie. Ce phénomène de dessèchement plus ou moins complet, pendant plus ou moins de jours, au cœur de l'été, n'est point spécial à cette petite section du Parana do Aduacá; beaucoup de grands cours d'eau dans le bassin de l'Amazone sont périodiquement dans le même cas sur telle ou telle partie de leurs parcours.

De notre « Bocca de Cime » du Parana do Aduacá, nous contemplons un instant ce puissant Amazone dont le flot, maintenant grossi et tumultueux, charrie et balance, par centaines, des troncs d'arbres qui lui viennent, peut-être, des républiques espagnoles, — si loin d'ici!

En face de nous, dans le sud-ouest, en plein fleuve, gronde le Rebujo do Caldeirão. La côte de Parintins, dans l'est-sud-est, est bleuâtre et vague.

Tournant le dos à la majesté du spectacle, nous nous éloignons du tumulte des grandes eaux qui bientôt s'effacent de notre vue et de notre oreille au premier détour de notre modeste paranamiry.

Au retour, je fais une excursion dans ce qu'on appelle l'Igarapé Comprido do Cabury. Après avoir passé un barranco qui est tout de suite au-dessus de l'embouchure, le prétendu igarapé, qui n'est qu'un premier lac, se présente avec ses largeurs moyennes de 300 à 400 mètres sur 3 kilomètres de longueur. On compte trois baraques sur la rive nord, dont une couverte en tuiles. Il paraît que, l'été, le « barranco » sèche plus ou moins complètement, ainsi d'ailleurs que la presque totalité de l'Igarapé Comprido, moins toutefois, un canal central.

Un peu en amont, à un étranglement de l'Igarapé Comprido et avant de prendre le véritable Lago do Cabury, c'est rive nord, au sommet d'une petite colline, une casa couverte en tuiles. Un petit campo s'étend alentour jusqu'aux collines qui, au nord-est, séparent le bassin du Cabury du bassin du Buyussú. L'agreste demeure est la maison d'habitation d'un fazendeiro qui a là une quarantaine de bêtes bovines et quelques chevaux.

En amont, l'Igarapé Comprido do Cabury va se rétrécissant sensiblement jusqu'au lac. Le Lago do Cabury s'étend à une assez grande distance dans l'intérieur, très allongé et formant de nombreux golfes sur les deux rives. L'hiver, le Lago do Cabury communique, me dit-on, par le campo inondé, avec le Parana do Pacoval et avec le Paranamiry do Ararary ou Paranamiry do Mucambo. Par sa direction et par sa configuration, le Lago do Cabury ferait plutôt penser à un ancien parana de l'Amazone. Tous les lacs de cette région d'entre le Cabury et le Trombetas paraissent, aussi bien, être les restes d'anciens paranas du grand fleuve, qui se resserre, se rétrécit, s'approfondit, se canalise, depuis les dernières époques géologiques. Le Pratucú lui-même paraît n'être, dans son cours inférieur, qu'un ancien parana qui se sera obstrué dans le cours moyen et qui, par suite, est devenu affluent.

Le Lago do Cabury commence, dit-on, à être passablement peuplé. Ses habitants sont des gens de la côte de Parintins et des environs qui ont fini par fuir les inondations annuelles qui couvraient leurs plantations de cacao. Et sur

les rives du Lago do Cabury, hors de la portée des grandes crues, ils ont reconstitué leurs plantations. On me cite l'exemple d'un certain Américo, qui, arrivé il y a trois ans seulement au Cabury, a aujourd'hui, dans le haut du lac, une plantation de 4000 à 5000 pieds de cacao.

Le Lago de Cabury, d'après les renseignements qu'on me fournit ici, mesurerait environ 10 ou 12 kilomètres de longueur. Il ne recevrait aucun igarapé.



Mon guide Jeronymo.

Cette brève excursion que je viens de faire vers le Cabury n'était pas dans mon programme. J'ai eu la curiosité de suivre un São Benedicto, de Parintins, qu'on amenait processionnellement dans le lac.

D'ailleurs ce n'est point seulement des saints que les gens de Parintins envoient dans le Cabury. Il y envoient surtout des soldats de police. La semaine dernière les soldats de police de Parintins vinrent deux fois en tournée dans le lac. Quant on vit entrer mon igarité, on crut que c'étaient eux qui venaient faire une troisième visite.

Ces gens-là font bien rigoureusement la police de leur *uti possidetis*. Pourtant, si le Pará avait des façons aussi cavalières de pratiquer le bon voisinage, il pourrait, par réciprocité, envoyer sa police inspecter le Lago Aduacá, le Lago Mamuriacá, la rive occidentale du Lago de Faro, le Bas Pratucú jusqu'au Burraco, *c'est-à-dire tout le pays à l'est d'une ligne tirée du Lago do Bur-*



Largo do Manoel João.

raco à la Bocca do Lago do Cabury dans le Parana do Aduacá, ligne qui donne, de ce côté, la limite de l'uti possidetis parense.

24. — De retour dans le Parana do Aduacá, nous poursuivons vers Faro. L'eau monte toujours. La crue, ici, ne s'achève que vers la fin de mai.

Ce soir, nous arrivons à Faro, les uns et les autres plus ou moins indisposés. Le Parana est médiocrement sain en ce moment.

25 *avril.* — 1er *mai.* — Parmi nous comme parmi la population de Faro, c'est, en ce moment, une colique à peu près générale, accompagnée, dans certains cas, d'un commencement de dysenterie. Les eaux de la crue sont dangereuses, il faut prendre beaucoup de précautions, mais quelles précautions? Le filtre ne débarrasse pas l'eau de ses propriétés nocives, ni même l'ébullition. Ce ne sont là que des palliatifs. L'assacou, commun dans tous ces paranas, donne en abondance son poison à la crue, qui s'en fait l'agent de propagation et de distribution.

2. — Nous repartons pour la région des *paranamirys*. Nous quittons encore une fois Faro, mais cette fois sans doute pour longtemps. Nous en emportons le souvenir d'une des plus cordiales réceptions qui nous aient été faites dans ces petites villes de l'Amazonie Paraense. Le docteur Gaspar Costa, juiz de direito, en dehors du souvenir de l'aide intelligente et loyale qu'il m'a prêtée, me laisse aussi ce regret spécial que l'on emporte en se séparant, peut-être pour toujours, d'une personnalité franchement intelligente et sympathique, perle rare partout, en Amazonie comme ailleurs.

Nantis de notre eau, au fur et à mesure purifiée par le filtre, et, par surcroît de précautions, coupée de Quinium Labarraque, nous allons, par les paranas inondés. C'est d'abord, au sortir du Lago de Faro, l'Igarapé de Faro, — pour conserver à ce parana sa désignation locale, pour impropre qu'elle soit. Un *igarapé*, en effet, dans la terminologie locale, est un ruisseau; il a une source et une embouchure. Un *parana*, au contraire, est un canal naturel faisant communiquer entre eux deux accidents hydrographiques quelconques, rivières, lacs, ou autres. Un *paranamiry* est un petit parana.

Après une petite fazenda actuellement abandonnée, rive sud de l'Igarapé ou, pour parler correctement, du PARANA DE FARO, c'est tout de suite la bouche du Lago Chichia. Mon guide, le sieur Manoel Assahy, sergent de police à Faro, mis à ma disposition par le docteur Gaspar Costa, mon guide ne me promet pas que par ce lac et ceux qui le continuent nous pourrons aller sortir au Parana do Aduacá, car, peut-être, le passage est-il obstrué du côté des lacs du Parana do Aduaca. En tout cas, irons-nous aussi loin qu'il nous sera possible.

Dès la bouche, tout est inondé sur les rives. Dans cette bouche, ou canal, l'eau court du Parana de Faro vers le lac. Le LAGO CHICHIA, auquel on arrive

tout de suite, est un grand lac aux vastes perspectives. Sur les rives, les terres, basses, sont en plus grande partie noyées. On remarque cependant aussi quelques terres toujours émergées, bonnes pour les cultures, mais ces terres sont en plus petite quantité. Quelques modestes baraques se montrent, principalement sur la rive occidentale. Le centre du lac est libre, mais sur le pourtour ce sont des plages arborescentes, des espèces de mauvais campos noyés. Puis, au fond, les îles broussailleuses ou de campo inondé deviennent beaucoup plus nombreuses. Bien qu'il soit midi, le vent est frais. Une petite voile blanche, dans les perspectives lointaines et indécises de l'extrémité du lac, paraît glisser au-dessus des vertes prairies, courant sans doute dans quelque golfe ou dans quelque détroit de la vaste nappe lacustre.

Sur les rives ce sont de grandes étendues de cannarana, mais pas encore de campos véritables, de quelque étendue ni de quelque qualité que ce soit. Au milieu du lac ce sont des buissons isolés, des îles d'herbes, de longues haies au milieu de l'eau.

En amont du Lago Chichiá, c'est le Lago Curiá, toujours avec des rives plates et, sur le pourtour une bordure d'herbes envahissantes.

Entre le Lago Chichiá et le Lago Curiá, la communication est coupée pendant l'été du moins pour des embarcations un peu fortes. Un crédit a été, me dit-on, inscrit au budget pour la mise en état de la partie obstruée du canal.

Au Lago Curiá on commence à rencontrer des fermes à bétail. Voici, pour le Lago Curiá et l'Igarapé do Lago Aruá, le dénombrement, que me fait un habitant de la région, des fazendas et de leurs têtes de bétail.

Dona Cocota.	80	têtes.
Ignacio Guilherme da Costa	90	—
Francisco Agapito	100	—
Joaquim Manoel Pereira.	200	—
Viuva Maria Magdalena	25	—
José Adão.	15	—
Antonia Henrique de Souza	40	—
Militão	120	—
Cruzado.	60	—
Manoel Coelho	100	—
José Pinto Ribeiro	50	—
Sancho de Almeida.	50	—
Silvestro.	300	—
Total.	1230	têtes.

Ce total de 1230 têtes, indiquant, non point la quantité totale des animaux d'espèce bovine du Lago Curiá et de la région voisine, mais bien plutôt ce que connaît à peu près de la matière mon statisticien d'occasion, ce chiffre indique que, rien que pour ce tout petit canton, les fazendas de la région des *Paranas* sont loin de représenter une quantité négligeable.



Campo do Limão.

Les rives du Lago Curiá sont plates. Le lac a peu de fond. L'été il ne reste plus qu'un petit canal central accessible seulement aux montarias.

La région s'annonce peuplée. Dès l'entrée, rive ouest, c'est une casa couverte en tuiles, avec des moutons aux alentours, paissant l'herbe d'un petit campo émergé.

L'été, le campo occupe tout le pourtour du lac. L'hiver, ce campo nous ne le voyons pas. Nous venons de naviguer au-dessus. Maintenant le bétail est dans des *retiros* de la forêt où le fazendeiro a une baraque pour l'hiver.

Et dans toute cette région c'en est ainsi, jusqu'aux lacs Cocodini et Cutipanan limite, de ce côté, du campo et des fazendas. Au delà des lacs Cutipanan, Cocodini et Macuarani, où se trouvent les derniers campos utilisés, ce n'est plus, jusqu'au Lago Ararauá, que de médiocres pâturages. Au Lago Ararauá recommencent les bons campos et les fazendas.

L'été, tous ces lacs se dessèchent presque complètement. Il ne subsiste alors



Campo de Joaquim Rodrigues.

que l'*iragapé*, le canal central accessible tout juste aux petites ou moyennes montarias. Et aux années de forte sécheresse, les montarias, pendant quelques jours ne peuvent plus passer du tout. Car tous ces lacs ne sont, en plus grande partie, que des dépressions que l'hiver remplit, des campos en contre-bas, que l'hiver inonde, que l'été dessèche. Il semble aisé de reconnaître là d'anciens bras de l'Amazone qui se sont peu à peu terrés. La décomposition en terre végétale du capim annuel et de toutes les herbes ou plantes grasses emplissant le lit de

ces paranas, a parfaitement suffi, à elle seule, le courant une fois intercepté, pour transformer ces anciens bras de l'Amazone en traînées de lacs temporaires aux contours incertains, nous offrant le spectacle que nous avons actuellement sous les yeux. Dans toute la région de l'Amazonie Paraense le même phénomène se reproduit. Partout on voit les lits primitifs des artères principales, des canaux latéraux et des lacs, se rétrécir par le même procédé, et même, dans certains cas, pour ce qui est des paranas et des lacs, s'obstruer complètement.

Une population suffisamment nombreuse et riche, secondée par d'habiles ingénieurs, pourrait accomplir dans un laps de temps relativement court, le travail de toute une période géologique au moyen de travaux de drainage, de colmatage et de desséchement. En même temps le lit des artères principales s'approfondirait. Les plaines de la Basse-Amazonie sont une Hollande équatoriale à laquelle il faudrait aussi une centaine d'habitants au kilomètre carré.

Sur les rives de terre ferme de ces campos inondés on rencontre en assez grande abondance des castanheiros valant absolument ceux des terres de l'intérieur. Actuellement, la récolte de la castanha est, après l'élevage, l'industrie principale de la région. La petite chaloupe à vapeur de Faro qui, pendant les deux ou trois mois de grande crue, visite la plupart de ces lacs, y charge alors de la castanha pour une valeur guère inférieure à celle du bétail. Quelques-unes de ces îles de terre haute de l'ancien lit amazonien sont d'une richesse en castanha véritablement étonnante pour la région.

Ces castanheiros de la région des Paranas sont-ils contemporains de ceux de la région des cachoeiras? Il est probable que non. Il serait intéressant, — travail qui n'a point ici sa place — il serait intéressant de reprendre, avec Agassiz, le Fleuve des Amazones à la période glaciaire, et de voir comment, de période géologique en période géologique, le vaste lit s'est comblé sur ses rives, les baisses amazoniennes devenant d'abord campos, puis terres périodiquement noyées, puis terres toujours émergées, et finalement la terre continuant à croître, les premières îles de gazon aux temps lointains apparues, devenant à la longue, de transformation en transformation, les îles à castanhaes d'aujourd'hui.

3. — Nous longeons la côte ouest du Lago Curiá qui nous présente, sur une assez grande étendue, une bordure de pierres et de roches bien inattendue

dans cette région. Sur cette côte de terre ferme, en somme très peuplée, ce n'est pourtant point le campo véritable mais seulement des campinas et des petits campos artificiels. Du bétail dans ces campos, des bordures ou des bosquets de bananiers à côté des maisons, telle se déroule la rive qui s'étage en pentes très douces esquissant un paysage beaucoup plus pittoresque qu'on aurait pu s'y attendre au sein de cette région plate et inondée.

Malheureusement il pleut. Une averse matinale de trois heures de durée nous voile la beauté du paysage. L'averse épand comme une fumée grisâtre; il faut une singulière application pour faire un levé exact dans de pareilles conditions. Par les plages inondées et les îles de saranzals, nous allons comme à tâtons.

Le Lago Aminarú est un petit golfe de campos au fond duquel débouche l'Igarapé do Aminarú qui vient de vastes campos s'étendant jusqu'à ceux de l'Araraná avec lesquels ils se confondent. Les rives de l'Agarapé do Aminarú sont désertes.

A l'habitation de Coelho, fazendeiro de la rive ouest du Lago Aminarú, un assez important troupeau de moutons nous étonne par sa belle tenue. On sait que le mouton ne réussit qu'au prix de beaucoup de soins dans les régions chaudes de l'Amérique équatoriale. En revanche la chèvre, comme partout il est vrai, y prospère sans qu'on ait autrement à s'en occuper.

Entre le Lago Aminarú et le Lago Cocodini, une maison couverte en tuiles apparaît au milieu du campo inondé. La maison est actuellement abandonnée, cela va sans dire; l'eau, en effet, est actuellement à la hauteur du toit.

Dans le Lago Cocodini on compte cinq fazendas dont une à la bouche du lac.

Le Lago Macuarani montre aussi quelques casas sur ses rives,dans les lointains. Ces étranges déserts sont peuplés.

Entre le Lago Macuarani et le Lago Ararauá il existe une communication hivernale pour montarias à travers l'étendue du campo noyé. Le passage, au milieu de l'herbe drue, est étroit et difficile; nous essayons mais en vain, de le forcer avec notre igarité.

Revenant sur nos pas et prenant par notre droite nous nous engageons dans le grand Lago Pucunan continuation, au sud-est, du Lago Aruá, dont il n'est séparé que par un campo étroit maintenant inondé. Par le Lago Aruá nous regagnons la fazenda d'Ignacio Guilherme da Costa où nous passons la nuit.

4. — Le Lago Chichiá Mirim, où nous nous rendons ce matin, est à la fois à l'extrémité est du Lago Chichiá et à l'extrémité nord du Lago Curiá. Il se trouve par conséquent être à la fois le prolongement de ces deux lacs. La



Joaquim Rodrigues chez lui.

partie nord du Chichia Mirim est libre, toute la partie sud n'est que le campo inondé.

A l'extrémité du Lago Chichiá Mirim, nous apercevons un autre grand lac, le Lago do Taperibá, avec, rive sud, l'Ilha do Urubú, et, à l'extrémité est,

déjà dans le détroit qui fait communiquer le Lago do Taperiba et le Lago Crauary, l'Ilha do Taperibá et l'Ilha Santa Rosa.

De retour dans le Parana de Faro nous poursuivons en aval jusqu'aux Lagos Maracaná et Abaucú.

Les rives du Parana de Faro sont presque complètement noyées à cette époque de l'année. Campos plus ou moins broussailleux, campos plus ou moins vastes et plus ou moins rattachés entre eux, campos immenses s'étendant à perte de vue, tout, partout, est plus ou moins noyé. Ici l'eau passe par-dessus les plus hautes herbes du campo, là les creux sont inondés mais quelques dos de pays présentent encore leur revêtement d'herbe. Comme on arrive au Lago do Ubim ce sont, rive nord et rive sud, des campos d'une très grande étendue.

Le Lago do Ubim, tout petit, sans importance, a aussi ses campos, assez médiocres, et des piraracús dans ses eaux.



Barraca do Joaquim Rodrigues.

CHAPITRE VI

Lago Maracaná et Lago Abaucú. — Quelque agriculture. — Lago Crauary. — Les lacs du Macuricanan. — Parana do Sapucaya. — Parana do Macuricanan. — Parana do Chaga. — Furo do Mabari. — Furo da Viuva. — Parana do Espirito Santo. — Ilha das Ciganas. — L'Amazone. — Furo do Jacaré. — Furo das Cuieras. — Retour au Lago de Terra Santa. — La région du Lago de Terra Santa.

5. — Le Lago Maracaná, lac allongé, aux rives hautes, est un des plus importants de la région par le nombre de ses habitants. On ne compte pas moins, sur ses rives, de 96 maisons habitées, à peu près toutes peuplées de cultivateurs. Il est peu de districts dans l'État de Pará qui soient aussi densément peuplés que ce pittoresque petit lac d'une dizaine de kilomètres de longueur.

Le Lago Maracaná finit en se divisant en deux bras qui ne sont que de peu d'importance, l'Igarapé do Astiá, la *cabeceira pequena*, qui prend ses sources près de celles de l'Igarapé Tigre, affluent du Lac de Faro, et l'Igarapé do Castanhal, la « cabeceira grande », dont les sources sont inconnues.

Une des curiosités de ce lac, dans ce pays de caoutchouc, de castanha et de cacao, est de voir qu'ici tout le monde vit du travail de jadis : la roça pour les vivres, un peu de café, un peu de bétail. Et, bien que ce Lago Maracaná soit, en vérité, fort densément peuplé pour le pays, la petite colonie agricole qui l'habite paraît y vivre dans le bien-être.

Au Lago Maracaná, le sergent de police qui me sert de guide étant tombé malade je lui donne pour successeur un jeune homme de l'endroit appelé aussi

Manoel, garçon déluré qui a été élevé par un Israélite de Parintins et qui a passablement voyagé jusque du côté de Manáos.

6. — Le Lago Abaucú, que nous visitons aujourd'hui, est un peu moins étendu que le Lago Maracaná, mais il forme plusieurs « cabeceiras » ou anses profondes. Les rives sont de terre ferme, mais moins élevées que celles du Lago Maracaná. Les baraques sont nombreuses sur les rives, sans toutefois présenter un total aussi important qu'au Lago Maracaná.

A l'extrémité occidentale du lac, la « cabeceira », appelée Braço do Capote, reçoit un igarapé du même nom. Tout est terre ferme. Au fort de l'été, le Braço do Capote se dessèche, ne laissant qu'un canal central qui n'a pas plus de 2 à 3 mètres de largeur libre.

Au sud-ouest du Braço do Capote, c'est l'extrémité du Lago do Abaucú avec, au fond, le Furo do Abaucú qui communique avec le Lago Maracaná. Ce furo est utilisable seulement l'hiver, et, même alors, seulement pour petites embarcations; l'été, il sèche en partie.

Le Lago Abaucú forme encore, au nord, deux autres petits « braços » assez profondément découpés, le Braço do Jauaruna et le Braço do Cumarú.

Dans les régions au nord du Lago Abaücú, à environ une vingtaine de kilomètres dans l'intérieur, se dresse, s'étendant de l'est à l'ouest, la forte chaîne de montagnes du Jamary, qui, à l'ouest, paraît être plus ou moins continuée par la Serra do Castanhal, qui s'étend entre les deux « cabeceiras » du Lago Maracaná, l'Igarapé do Castanhal et l'Igarapé do Astiá, et qui, à l'est, paraît se prolonger par les montagnes du Valha-me-Deus et du Sapucuá. Peut-être, en réalité, ces différents noms n'indiquent-ils que des sections d'une seule et même chaîne vue sous différents aspects, chaîne qui s'étendrait d'une façon à peu près ininterrompue entre le Bas Yamundá et le Bas Trombetas.

Sortant du Lago Abaucú, nous poursuivons par le Paraná de Faro en aval.

Sur la rive nord du Parana une bordure de buissons nous sépare du campo, campo partout inondé et qui par endroits disparaît complètement sous les eaux de la crue.

Sur un point, les inondations du Parana de Faro unissent le Parana au Lago Crauary; sur un autre, c'est avec le Lago de Terra Santa.

Nous dormons ce soir à une fazenda de la rive nord de ce dernier Lago. Nous



Fazenda à la bouche du Furo de la Manamana.

allons commencer demain le voyage de la région des Lagos do Macuricanan.

7. — Traversant à nouveau le Paraná de Faro, nous nous rendons du Lago de Terra Santa au Lago Crauary.

Le Lago Crauary est un grand lac qui fait le pendant du Lago de Terra



Parana do Aduacá.

Santa, dont il n'est séparé que par des campos maintenant en plus grande

partie noyés. Dans le fond, à l'ouest et au sud-ouest, les rives sont indis-



Bords du Parana do Aduacá.

tinctes, soit qu'il s'agisse du lac, soit qu'il s'agisse de campos noyés. Trois petites embarcations à la voile courent en ce moment sur l'horizon du couchant et leurs silhouettes se profilent sur la limite indécise du ciel et de l'eau.

Le PARANA DO MACURICANAN est un canal naturel qui, l'été, ne sèche jamais



Parana do Aduacá dans sa partie centrale.

complètement. Au plus fort de la sécheresse s'il ne donne plus passage aux igarités, les fortes montarias y ont toujours accès.

Dans la région, ce canal naturel, véritable *parana* si l'on s'en rapporte au sens le plus généralement attribué à ce mot dans la terminologie paraense, ce grand canal est qualifié d'*igarapé*, de même qu'on dit aussi l'Igarapé de Faro et l'Igarapé do Caldeirão.

Au delà du Lago Crauary et du LAGO do PAPAURÚ, immenses étendues d'eau à cette époque de l'année mais où, pendant la force de la sécheresse, il ne subsiste plus qu'un canal accessible seulement aux petites embarcations, le *Parana do Macuricanan* se dessine et se poursuit, large d'une cinquantaine de mètres, bordé de deux longues îles très étroites formant comme une haie prolongée de chaque côté du canal. Au delà de la double haie ce sont encore les deux grands lacs qui se continuent, et le Parana est comme un ruisseau coulant entre deux mers.

D'innombrables aigrettes érigent des points d'une immaculée blancheur sur de hautes tiges d'herbes émergées, ornant çà et là le parana. Parfois nous passons sans qu'elles se dérangent. Évidemment, la région n'est pas très fréquentée.

Bientôt voici que le parana commence à courir avec quelque force, autant que l'Aduacá. Sa largeur se maintient supérieure à celle du dernier parana, elle se maintient presque constamment au-dessus de 50 mètres et parfois dépasse 100.

Les rives sont totalement noyées partout. Parfois, rarement, on rencontre une baraque encore hors de l'eau sur la rive ou dans l'intérieur.

Le Parana do Macuricanan charrie des traînées d'herbes flottantes provenant, soit de ses propres rives par endroits élargies, soit des nombreux lacs qu'il draine.

Le PARANA DO SAPUCAYA, que nous laissons à notre droite, est un parana fort long venant du Lago Sapucaya. Ce parana coule entre une double bordure boisée, mais non plus de buissons alignés en haies comme pour le Bas Macuricanan. Sur les rives du Parana do Sapucaya c'est de chaque côté une véritable forêt, peu profonde, étroite, mais peuplée des essences des hautes terres.

Le PARANA DAS CUIERAS que nous laissons à notre gauche, communique avec l'Amazone et avec le *Parana do Jacaré*. La communication est franche en

tout temps pour de grandes embarcations et maintenant pour des vapeurs de moyen tonnage.

Au cour de l'été, au-dessus du Parana das Cuieras, il ne reste dans le Parana do Macuricanan qu'un étroit canal pour montarias. Maintenant, tout le campo est noyé.

Nous rencontrons encore quelques baraques, mais, à peu près toutes prises par la crue, elles sont maintenant abandonnées.

Rive sud, nous laissons le Lago do Madobá, lac à pêcheries.

Une bordure de buissons, parfois sur les deux rives, parfois sur une seule, indique le canal.

Le Parana do Macuricanan est sensiblement différent du Parana do Aduacá. Le Parana do Macuricanan est bordé de lacs que l'on voit tous du parana et qui n'en sont pour l'ordinaire séparés que par des campos en plus grande partie inondés. Sur les rives du Parana do Macuricanan, les bordures boisées sont l'exception au lieu d'être la règle. Enfin le cours du Parana do Macuricanan, par les inondations, est incertain; il se confond alors avec les campos noyés. Au contraire, pendant la sécheresse, le Macuricanan n'est plus qu'un maigre canal, tandis que le Parana do Aduacá conserve alors presque toute son importance. En tout temps le Parana do Aduacá présente sa double bordure boisée lui constituant un lit, un tracé bien net, bien défini, tandis que le Macuricanan n'est plutôt qu'un courant d'eau à travers des campos inondés, et, l'été, un fossé médiocre reliant entre elles des mares qui se dessèchent. Le Parana do Aduacá donne en tout temps une ligne parfaitement nette. La région des Macuricanan, l'hiver, est un véritable labyrinthe.

Au sein de ces étendues inondées, nous connaissons des chaleurs accablantes. Dans l'après-midi, sous le toldo de l'igarité, à l'ombre, nous avons 43 degrés centigrades.

Ces vastes espaces noyés et déserts sont tristes. Les baraques sont rares et maintenant presque toutes évacuées. A midi, nous en avons trouvé, pour déjeuner, une que la crue n'avait pas prise. Ce soir, pour dormir, une autre, celle d'un nommé Manoel Repolho, qui est encore au-dessus de l'inondation, du moins la partie planchéiée de la baraque, ce qui constitue, en réalité, le premier étage. Le bas de la maison est au fond. Mais l'eau monte toujours, et, encore

un peu, le plancher, pour six semaines ou deux mois, sera couvert de 1 mètre d'eau, si la crue atteint le niveau de l'année passée.

Ces baraques sont surtout des baraques de pêcheurs, qui viennent là saler le poisson pendant l'été; mais on rencontre aussi de véritables fazendas. Dès que la crue commence à envahir les campos on « passe » le bétail dans les « retiros » des îles de terre haute de l'intérieur.

Du plancher encore à sec de la baraque de Manoel Repolho, — quelques mètres carrés au-dessus du déluge, — nous contemplons les grandes eaux épandues au delà du cercle où la vue peut atteindre. C'est lamentable. Heureusement que mon igarité, amarré à la hauteur du premier étage, attire nos yeux sans cesse comme pour nous rappeler que nous ne resterons pas prisonniers.



Campo dans le Parana do Aduacá.

L'été, me dit mon pilote, la terre se montrant à nouveau sous les eaux écoulées et évaporées, le paysage s'anime. De Manoel Repolho au Mabari, de nombreux commerçants sont là, venus du nord et du sud, du côté de Faro et du côté de Parintins, ils sont là pour acheter le poisson que des pêcheurs nombreux prennent, paraît-il, en abondance dans la partie subsistante des lacs desséchés. Maintenant et jusqu'à la fin de l'hiver, tout est évacué, tout est abandonné, et ces vastes solitudes sont empreintes de la tristesse grandiose des paysages géologiques.

8. Le Parana do Macuricanan ne conserve pas sur tout son parcours cette dénomination unique, en amont du Lago Papixuna on l'appelle Parana do



Estirão dans le Parana do Aduacá.

Chaga. Le Lago Macuricanan, qui donne son nom à la première partie du



Montarias dans le Parana do Aduacá.

parana, reste derrière nous. Ce lac est un des plus vastes de tous ceux de la ligne de Terra Santa ou Parana de Espirito Santo.

Avant d'arriver au Lago do Tachi, nous passons un petit barrage d'herbes

obstruant le parana. Ce barrage n'a qu'une dizaine de mètres d'épaisseur et est en eau profonde, mais les herbes, serrées dru les unes contre les autres, nous donnent assez de mal pour forcer le passage. Au-dessus du barrage d'herbes, il y a actuellement près de 4 mètres d'eau dans le canal.

Le Lago do Tachi est un grand et beau lac entre la ligne boisée du Parana do Sapucaya et le Parana do Chago.

Le PARANA DO SAPUCAYA, d'après les renseignements locaux, fait un grand lac, le Lago do Sapucaya, qui s'alimente à l'Amazone à côté du Mabari, en face des Ilhas Chibuhy. La section comprise entre l'Amazone et le Lago do Sapucaya s'appelle *Bocca do Chibuhy*. Le Parana do Sapucaya est presque de la largeur et de l'importance du Parana de Faro.

Nous passons un second barrage d'herbes, de la force du premier, puis nous arrivons à l'Estirão do Matto Grosso. Ce n'est plus le campo sur les rives, mais ce n'est pas non plus, à proprement parler, le *matto grosso*, c'est-à-dire le *grand bois*, c'est seulement *la brousse*. Des botos jouent en quantité telle dans le canal qu'ils l'empuantissent de leur odeur.

Le Lago do Matto Grosso, d'importance moyenne parmi ceux de la région, communique avec l'Amazone par deux furos, le Furo do Taborary et le Furo do Ribeirão. Au Lago do Matto Grosso, on ne compte qu'une seule case, celle d'un certain Bonifacio, Paraense originaire du Lago Maracaná.

La bouche et une partie du Lago Ranca Vara sont obstrués par les herbes. Cependant, on peut encore aujourd'hui transiter par ce lac.

Au delà du Lago Curiabá Grande, le parana, épandu à travers le campo bas, fait une sorte de bahia. On ne saurait dire où finit le lit, d'ailleurs élargi, du parana, et où commence l'inondation.

Plus nous allons, plus l'inondation gagne sur le campo. Au delà du Lago do Machadão, c'est une immense étendue d'eau sans horizon. Où est le lit du parana? Nous sommes en plein dans les campos noyés. Seulement de loin en loin quelques lambeaux de prairies plus hautes surnagent au-dessus de l'uniforme niveau des eaux s'étendant au delà de l'espace que la vue est capable d'embrasser.

Voici, rive sud, le Lago do Mongubal, un des grands lacs de la région, avec le Lago Piriquito, qui n'en est qu'un grand golfe s'étendant dans le sud-est.

Nous essayons de passer par le FURO DO MABARI, qui a sa bouche à l'Amazone à quelque distance en aval de celle du Parana do Aduaca, exactement à côté, en aval, de la Bocca do Lago do Sapucaya, « bocca » plus généralement connue sous le nom de Bocca Chibuhy.

Il y a quelques habitants sur les rives du Furo do Mabari, mais ils n'ont guère de relations qu'avec l'Amazone et fort peu avec les lacs du Macuricanan.

Le Furo do Mabari est assez étroit et difficile d'accès sur tout son parcours, mais surtout du côté du Lago Mongubal où il ne donne passage qu'à de petites montarias. Nous essayons de forcer les herbes obstruantes, mais l'igarité ne peut pas passer. Nous voyons pourtant les premières des six baraques qui sont sur les rives du Furo; toutefois, le travail est hors de proportion avec l'importance de ce petit levé de furo obstrué. Aussi bien, sortir à l'Amazone par le Furo do Mabari ou par le Furo da Viuva, tout de suite en aval, est-ce pour moi chose indifférente.

Le Furo do Mabari d'après mes renseignements, desservirait trois lacs, le Lago Tijoles près du Lago Mongubal, le Lago Fartura, et enfin le Lago dos Botos, ce dernier déjà très rapproché de l'Amazone.

Retournant du Furo do Mabari, qui ne veut pas nous donner passage, nous allons par le Lago Mongubal, le Lago Piriquito et le Lago da Viuva, prendre le Furo da Viuva, qui est libre jusqu'à l'Amazone.

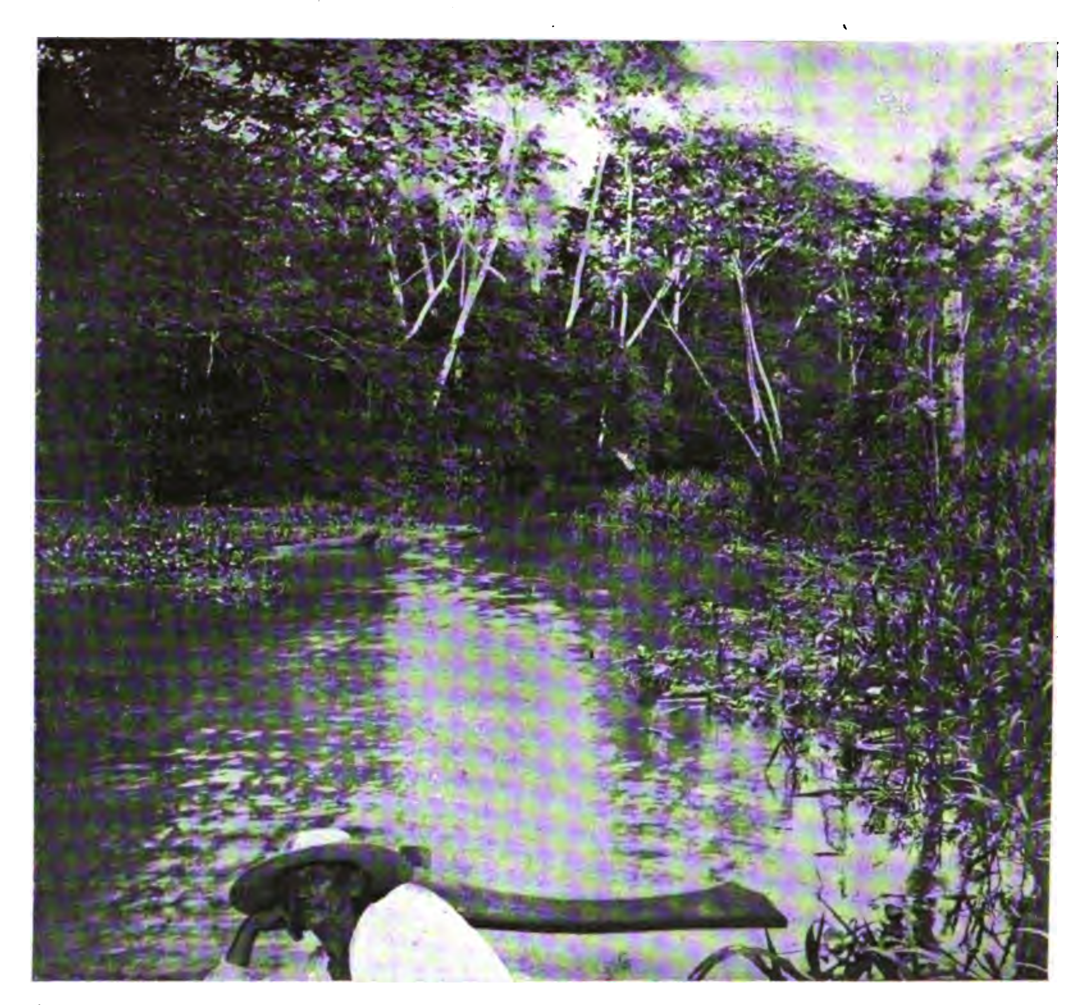
Comme nous laissons le Mabari pour entrer dans le Lago Mongubal, un arbre sur lequel nous comptons près de 300 de ces canards appelés mergulhãos (plongeurs), appelle notre attention et nous demande une photographie. Un arbre à 300 canards, quel perchoir rare!

Nous donnons dans l'igarité parmi les campos inondés qui entourent le Lago Mongubal, dont la vaste étendue paraît immense au soleil couchant. Malheureusement, de grands lacs comme ce Mongubal et ce Piriquito sèchent presque complètement au fort de l'été.

9. — Dormir en canot, au mouillage sur une prairie, voilà qui n'est pas banal. Aussi bien cette région des lacs du Macuricanan est-elle une région étonnante. L'été, il s'y tient une foire. Nous savons déjà qu'alors les commerçants de la contrée y viennent avec de petites embarcations acheter aux

pêcheurs leur poisson en troc de tafia, de tabac, et d'autres articles de première nécessité.

Pour commencer la journée, nous forçons un barrage d'herbes obstruantes.



Premier Estirão du Parana do Aduacá ou versant de l'Amazone.

Nos poussées soulèvent les puanteurs des couches inférieures pourries. Puis, le *barranco* forcé, nous naviguons sur la prairie inondée, car le canal est bien incertain. L'été, il ne doit pas y avoir ici passage pour la plus petite montaria; il est vrai que nous allons maintenant un peu au hasard et sans beaucoup nous préoccuper du canal véritable.

Encore un autre barrage d'herbes, celui-là entre le LAGO MONGUBAL SINHO et le Lago da Viuva, barranco plus épais que les précédents et où nous perdons une heure.

Le LAGO DA VIUVA est en plus grande partie libre. Aussitôt en amont le POÇÃO DA VIUVA, auquel on accède par un barranco d'herbes, est en plus grande partie



Parana do Aduacá sortant de l'Amazone.

envahi dans sa partie orientale, mais sa partie occidentale est libre. Du moins est-ce ainsi que maintenant il se dessine par le campo inondé.

Le FURO DA VIUVA, au sortir du Poção da Viuva, est plein d'herbes. Mais les herbes sont molles et l'igarité, qui navigue au milieu, les foule sans trop de difficulté. Ceci, à la bouche. Ensuite, c'est un étroit canal dans la forêt inondée, un furo pour montarias. C'est l'eau jaune de l'Amazone qui emplit l'étroite artère et déborde dans les forêts riveraines.

Le furo n'a pas 10 mètres de largeur. On rencontre des arbres tombés, sectionnés, mais juste pour le passage des montarias; il nous faut attaquer

ces obstacles à la hache pour donner passage à notre grande embarcation.

Par endroits nous n'avons pas plus de 5 mètres de largeur. Cette largeur se maintient jusqu'à l'Amazone.

Dans le furo mal nettoyé, sabrant, et luttant contre la violence du courant que l'Amazone nous envoie, nous poussons, avec beaucoup de peine, notre embarcation.

Les sinuosités du petit furo sont brusques. Il paraît qu'il a été, jadis, régularisé par les planteurs de cacao établis sur ses rives. Il n'y paraît guère.

Voici les cacaos qui commencent. Mais on rencontre aussi quelques pieds d'assacous.

Une grande clarté se fait à travers les branchages : nous devinons l'Amazone. Ce n'est plus, sur les deux rives, qu'une cacaoyère ininterrompue.

Voici l'Amazone, ou plutôt un bras de l'Amazone, le Parana do Espirito Santo. En aval, entre le Parana do Espirito Santo et la Bocca do Furo da Viuva, la maison du propriétaire du cacaual que nous venons de traverser, un M. Martins de Azevedo, de Parintins.

L'été, le Furo da Viuva se dessèche à peu près complètement. Pendant deux ou trois mois, il n'a pas assez d'eau même pour les plus petites montarias.

Le Parana do Espirito Santo, entre la côte de la région des paranas et l'*Ilha das Ciganas*, n'est plus un furo ou un paranamirim, c'est un grand bras de l'Amazone.

L'Ilha das Ciganas est importante, on y rencontre plusieurs habitations. Elle renferme un lac assez grand, le Lago Comprido.

Depuis la Bocca do Furo da Viuva jusqu'à l'extrémité aval de l'Ilha das Ciganas et même au delà, jusqu'à la Bocca do Furo do Jacaré, il existe de nombreuses plantations de cacao, les unes en bon état, les autres plus ou moins délaissées. Je compte une trentaine de ces plantations. Ce sont, me dit-on, les Israélites de Parintins qui, peu à peu, se rendent maîtres de cette intéressante petite « Côte d'or ». *Super flumina Amazonis....*

Sur le soir, nous sortons du Parana do Espirito Santo et nous entrons dans l'Amazone. Parintins reste derrière nous, sur la rive sud du grand fleuve, à l'ouest-sud-ouest.

10. — Rive nord, nous passons la bouche du Furo do Taborary, qui va au

Lago do Matto Grosso. Un peu en aval, même rive, c'est le Furo do Ribeirão, de même importance, qui irait au *Lago de Ribeirão*, situé au sud du Lago do Matto Grosso dont il ne serait que la continuation. Sur les bords du lac et du furo, on trouverait un caoutchouc de qualité inférieure appelé dans la région « tapurú » et « urupica ».

La crue continue, on n'attend l'étale que dans la seconde quinzaine de juin. Sur cette côte la crue se continue généralement, paraît-il, pendant tout mai et les premiers jours du mois suivant.

Tant qu'on demeure par le travers de la Serra de Parintins et jusqu'à la bouche du Furo do Jacaré, on rencontre encore des plantations de cacao. Mais dans cette région, au delà des furos du Matto Grosso, ces plantations sont en plus grande partie abandonnées.

Le Furo do Jacaré, à sa sortie de l'Amazone, mesure une centaine de mètres de largeur. Les rives sont bordées de cannarana mais le furo est libre, les deux bordures n'occupent pas ensemble le quart de la largeur totale. Nous le laissons bientôt pour prendre le Furo das Cuieras.

Le Furo do Jacaré va au Lago Araça. Entre le Furo das Cuieras et le Lago do Araça et spécialement un peu avant d'arriver au lac, le Furo do Jacaré perd beaucoup de son importance; dans cette partie de son cours, il ne conserve pas plus d'eau, au temps de la sécheresse, que l'artère centrale des lacs du Macuricanan.

Le Furo das Cuieras, d'abord assez étroit, s'élargit bientôt quelque peu. Il court avec force vers les Lacs du Macuricanan. Sur divers points, il présente une tendance à s'obstruer; la cannarana commence à l'envahir. Sur les rives, ce sont alternativement des campos et des végétations marécageuses.

11. — Les jacarés croisent autour de nous dans le Parana do Macuricanan. Ils ont de quoi s'ébattre. Des rives de Parintins à la côte nord de Terra Santa, tout est plein, et c'est maintenant, en réalité, l'Amazone partout. Et c'est bien là l'*ancien Amazone*; les prairies actuelles, noyées l'hiver, ne sont que des laisses du grand fleuve.

Dans le lointain du Lago Crauary semé d'îlots d'herbes flottantes, des voiles de barques de pêche passent rapides, rasant d'un vol égal et léger les herbes de la prairie.

Nous arrivons à midi au village de Terra Santa, où d'honorables habitants, MM. José Gama Bentes et Prudencio Coelho, pour qui j'ai des lettres du Dr Gaspar Costa, nous reçoivent de leur mieux.

Installés dans la maison de M. Prudencio Coelho, nous allons mettre notre travail à jour pendant que mes matelots, excellents au travail, mais grands



Lago do Curiá.

amateurs de *carna secca,* s'en vont tuer, saler et sécher le bœuf que je leur ai promis et qu'ils ont bien mérité.

12. — Aux écritures. De ma fenêtre donnant sur le lac, j'écoute la vague qui bat avec force devant la maison. On dirait la marée dans un golfe de l'Atlantique. Le vent d'est soulève des vagues qui font violemment tanguer la lancha de Faro qui passe.

13. — A l'est-nord-est du Lago de Terra Santa, à une petite distance de la rive, c'est, dit-on, un assez vaste campo d'environ une quinzaine de

kilomètres en tous sens avec plusieurs fazendas de quelque importance.

14. — Le petit Rio Jamary, le cours d'eau le plus important qui débouche dans le Lago de Terra Santa, aurait, paraît-il, ses sources dans un lac qui communiquerait avec un autre lac qui se déverserait dans le Trombetas. Ce serait le plus septentrional des paranas de l'Amazone dans cette région. Il ne doit



Lago do Aminarú.

s'agir, selon toute vraisemblance, que d'un lac qui communiquerait avec le Lago Urupaná.

C'est dans la région à l'est du Jamary que se trouveraient des campos, d'une extension moyenne, campos de terres hautes et de bonne qualité, où se trouveraient environ 5 000 têtes de bétail.

Ces campos sont d'ailleurs beaucoup moins importants que ceux de la région des paranas. Entre le Parana do Aduaca, l'Igarapé de Faro, et les Paranas do Sapucucuá et de Oriximinã, on évalue à plus de 20 000 têtes l'importance

totale de l'ensemble des fazendas. Au cœur de l'été, c'est sur les bords des lacs du Macuricanan que se réunit la plus grande partie du bétail de la région des Paranas.

Cet important troupeau ne profite guère à Pará, qui pourtant manque de bétail. C'est le marché de Manaos, plus voisin, qui est à peu près unique acheteur dans la région des Paranas. On me dit que d'octobre à mai, pendant huit mois, il faut compter une moyenne de trois voyages par mois et de 200 bœufs par voyage pour le total des achats de Manaos dans la région, soit environ 5000 bœufs par an, payés, en moyenne, actuellement, sur place, par les acheteurs de Manaos, de 150 à 180 milreis par tête, soit de 120 à 145 francs par change total.

Le village de Terra Santa paraît en voie de devenir peu à peu le centre de cette intéressante région des Paranas. Fondé en 1884, le village de Terra Santa compte aujourd'hui une population permanente de 300 personnes. La natalité y est très forte, à en juger par la population scolaire, relativement fort nombreuse. En effet, l'école des garçons est fréquentée par 102 enfants et celle des filles par 26. L'agglomération de Terra Santa est d'ailleurs plus importante que celle de Faro. On compte environ 500 électeurs pour Terra Santa et, pour Faro, 300 seulement.

CHAPITRE VII

Dans la pluie. — La crue. — Lago Aruaná. — Lago do Cachimbo. — Lago Pirauacá. — Lago Sapucual Grande. — Lago de Gafanhoto. — Caquinho. — Paranamiry do Caldeirão. — Tertres artificiels. — Paranamiry do Bom Jardim. — Sur les bords du fleuve et au-dessus des cachoeiras au point de vue de la colonisation. — Formation de la terre. — Le soleil réjouit le cœur de l'homme. — L'aube et l'averse. — Paranamiry do Sapucuá. — Furo da Paciencia. — Saignées au paranamiry. — Maisons vides. — Lago do Marecão. — Fura do Valha-me-Deus. — Igarapé dos Corraes. — Lago do Yéréné. — Lago do Cantino. — Bocca do Trombetas. — Paranamiry de Oriximinã. — Les deux climats de l'Amazonie intérieure. — Le bas Trombetas. — Pará.

17 *mai.* — Nous partons de Terra Santa par la pluie, qui nous accompagne pendant trois heures consécutives. De la pluie tombante qui remplit le ciel, et cela toute une matinée, voilà qui ne semblerait pas devoir provoquer à de grands élans de gaieté. L'âme de mes matelots est autre, apparemment, car voici qu'ils se montrent d'une joie étourdissante. Sous l'averse qui leur cingle le visage et qui les fait travailler comme dans un bain, ils chantent, et, s'entraînant peu à peu à donner un maximum de forces vraiment extraordinaire, ils précipitent leur rythme d'une manière si régulière et si rapide que, par moments, on a la sensation d'être emportés par quelque gros oiseau océanique rasant, dans la pluie, les clapotements de l'eau qui crépite, au sein d'une grande nappe d'eau vague et confuse, sous le ciel plein, gris et obscur.

Par ces pluies, l'Amazone et ses paranas montent sans cesse. Chaque jour, c'est quelques centimètres de plus. Cours d'eau et lacs ont d'abord rempli leur lit, puis ils ont débordé sur leurs rives, puis, sur d'immenses espaces, l'inondation a

tout couvert, tout, moins quelques rares îles de terre haute dans l'intérieur. En ce moment, les eaux de l'Amazone couvrent tout l'espace compris entre la côte septentrionale du Lago de Terra Santa et la base de la Serra de Parintins; c'est un fleuve de plus de 3o kilomètres de largeur, parsemé d'herbes flottantes, de buissons, de longues haies et de petites îles boisées.

L'Amazone monte ainsi jusqu'au commencement de juin. Durant la



Castanhal.

première quinzaine de juin, les eaux s'arrêtent, le déluge reste étale, puis, peu à peu, les eaux commencent à se retirer.

Voici maintenant que le voile des pluies se déchire en quelques instants. Le paysage réapparaît. C'est toujours, sur chaque rive, le campo se poursuivant derrière la bordure boisée, bordure qui présente, çà et là, quelques solutions de continuité.

Sur ces rives, quelques maisons, fermes à bétail d'importance moyenne.

Beaucoup de ces exploitations appartiennent aux gens de Terra Santa, qui sont les maîtres de la plupart des fazendas de la région jusque dans le Parana do Caldeirão et le Parana do Bom Jardim.

Un peu en aval du Parana do Recreio, c'est la bouche du LAGO ARAUANÁ, petit lac de pêcheries situé dans le campo. Le Lago Arauaná se continue dans l'intérieur des terres par un grand golfe ou arrière-lac entouré de terres hautes bien boisées.

Toujours rive gauche, et à une faible distance en aval de la bouche du LAGO



Castanhal et campo.

DO CACHIMBO. Le Lago do Cachimbo communique par un furo avec le LAGO PIRAUACÁ, par le LAGO SAPUCUAL GRANDE.

En amont de la première bouche du Lago do Cachimbo, la bouche d'amont, la plus importante, ce sont deux autres petites bouches presque aussitôt réunies qui déversent, comme la bouche d'amont, une partie des eaux de l'Igarapé de Faro dans le Lago do Cochimbo.

Plus loin, après avoir laissé, rive sud, les deux bouches du LAGO DO GAFANHOTO, nous arrivons à la bifurcation du Parana do Sapucuá et du bras appelé

CAQUINHO qui fait communiquer le Parana do Caldeirão et le Parana do Bom Jardim avec le parana do Sapucuá. Pris entre le courant qui va du Caldeirão dans le Bom Jardim, d'une part, et celui qui va de l'Igarapé de Faro dans le Sapucua, de l'autre, le Caquinha n'a pas de courant bien établi. A l'aller, c'est-à-dire maintenant à la descente, il nous a pris 35 minutes, et au retour, c'est-à-dire à la montée, il nous a pris 40 minutes. Il paraît que, selon la force comparée du courant de l'Igarapé de Faro et du courant de l'Amazone, il a tendance à accentuer son cours dans un sens ou dans l'autre.

LE PARANAMIRY DO CALDEIRAO vient de l'Amazone, sans beaucoup de force. (Du Caquinho à l'Amazone : 4 heures 50; de l'Amazone au Caquinho : 3 heures 50). On rencontre quelques fazendas sur les rives, mais au delà d'un golfe du grand Lago Acaraquiçana, lac qui s'étend du Caldeirão à l'Igarapé de Faro, les fazendas deviennent encore plus nombreuses. Dans cette partie du parana, on en compte une dizaine au moins, presque toutes rive orientale.

18. — Hier soir, nous regardions le bétail de la petite fazenda où nous avons dormi, se promenant, placide, dans le campo inondé où l'eau lui venait au ventre. Ce matin, au réveil, nous le revoyons dans les mêmes poses, rêvant, très doux, se promenant lentement, broutant les tiges d'herbes ou d'arbustes émergés. Parfois, il passe ainsi sa nuit, debout dans l'eau et dans les ténèbres, résigné, tranquille, somnolent. Parfois, il fait un petit voyage pour aller dormir dans quelque îlot de terre haute.

Qnand on ne rencontre nul tertre, pas la moindre élévation naturelle dans les environs de la fazenda, on élève un tertre artificiel fait d'un entassement d'arbres et de branchages sommairement recouverts de terre. Le *marambo*, c'est le nom qu'on donne à cette singulière construction, le marambo va peu à peu se tassant sous les pieds et sous le poids du bétail et par la suite des années cela devient une véritable éminence naturelle, une île de terre haute où croissent les herbes de la prairie et où il ne semblerait pas que jamais la main de l'homme ait passé.

Comme nous arrivons à l'Amazone, le courant venant du grand fleuve devient de plus en plus fort.

Voici l'Amazone. Une bordure de cannarana d'une vingtaine de mètres de

profondeur sur une centaine de mètres de longueur s'étend sur la rive d'amont. Nous passons le reste de la matinée à descendre le Caldeirão et nous entrons dans l'après-midi dans le Paranamiry do Bom Jardim.

LE PARANAMIRY DO BOM JARDIM nous prend, pour l'aller, c'est-à-dire pour la descente, 3 heures 10, et pour le retour, c'est-à-dire pour la montée, 6 heures 15. Son cours est sensiblement plus puissant et plus rapide que celui du Paranamiry do Caldeirão, dont il n'est, en réalité, que la continuation, le double Paranamiry Caldeirão-Bom Jardim faisant avec l'Amazone une véritable île fluviale.

Le Parana do Bom Jardim nous présente d'abord sur sa rive nord la double embouchure du Lago do Mocotó Grande. Puis, un peu plus loin, rive sud, c'est la bouche du Lago Muriacá.

D'amont en aval, nous voyons se succéder, très nombreuses, des plantations de cacao, d'ailleurs plus ou moins médiocrement entretenues. Les maisons de ces petits planteurs, pauvres baraques, n'indiquent, pour l'ordinaire, qu'une médiocrité plutôt en décadence. « Il y a quelque chose de dérangé dans le royaume de Danemark, » disait Hamlet. Dans cette Amazonie, on voit par endroits, par moments, que quelque chose s'est arrêté. Un peu plus de travail, de volonté, de confiance en soi, d'ambition, et comme il serait facile d'y vivre à l'aise, dans cette Amazonie où il ne faudrait pourtant qu'un peu plus de labeur et d'esprit de suite! Mais le caoutchouc a fait naître le songe de la fortune rapide et l'agriculture est dédaignée.

On trouve encore des rives noyées, mais la proportion est plus faible qu'au Caldeirão.

19. — Le climat des paranas commence à nous peser. Un mois dans ces régions inondées fatigue plus que six mois dans les cachoeiras. Dans les paranas, dans les terres basses, l'air est plus chaud, plus lourd, la brise est plus rare, l'atmosphère est moins salubre. Enfin, l'eau y est mauvaise, souvent malsaine, parfois dangereuse. Ces régions pourront convenir plus tard et même convenir parfaitement à la grande colonisation, mais, pour leurs débuts, la colonisation nationale et étrangère trouveront dans les terres hautes du plateau, des premières chutes en amont, un milieu beaucoup plus facile et parfaitement rémunérateur.

Par endroits, mais principalement sur la rive sud, ce sont des formations intermédiaires entre le marais qui se terre et le campo qui se forme. Sa couche superficielle est toute récente, plate, d'une horizontalité absolue; le niveau est sensiblement au-dessous de celui des grandes crues.

Et le long des rives, comme dans les autres furos ou paranas, c'est la cannarana qui s'en va à la dérive, flottants herbages que le flot déplace et qui finissent par se tasser dans quelque petit golfe du petit canal.

Comme on se rapproche de l'Amazone, on rencontre quelques barracãos



Parana do Macuricanan.

plus importants. Et ce sont toujours des plantations de cacao, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, mais toujours, ou le plus souvent, assez mal entretenues. Et ce sont aussi des baraques tombées et des plantations abandonnées. Des ruines, hélas! beaucoup de ruines, dans ce pays encore si neuf....

Puis, poursuivant encore quelques instants, c'est, encore une fois, l'Amazone. Devant aller prendre le Sapucuá, il nous faut encore revenir sur nos pas, reprendre le Bom-Jardim et le Caquinho jusqu'à l'Igarapé de Faro.

Le ciel est voilé; la pluie menace. Nous allons à l'ombre et dans la fraîcheur sous un ciel un peu humide, et cela est délicieux après les chaleurs accablantes de ces jours derniers. Il est dit que « le soleil réjouit le cœur de

l'homme », mais il ne faut pas que cette « réjouissance » se prolonge trop



Estirão dans le Parana do Macuricanan.

longtemps, sinon ce n'est bientôt plus que dans les nuages, le vent, l'orage et les averses que l'on parvient à retrouver quelque poésie et quelque joie.

20. — Nous partons à cinq heures et demie. Il ne fait pas jour. La nuit est sillonnée d'éclairs. Depuis près de deux heures, l'orage gronde. Les pauvres



Dans le Macuricanan.

baraques, closes et noires, laissent parfois s'entrebâiller en silence une porte

où apparaît soudain la lueur d'une petite lampe. Le barraqueiro, tout juste rassuré, se demande quels sont ces diables qui passent, menant si grand tapage de si grand matin.

La pluie qui nous menaçait tombe enfin. C'est l'heure où le soleil se lève. La boussole nous dit où. Mais la pluie qui tombe est telle qu'à 2 mètres autour de soi on serait fort en peine de voir quoi que ce soit, si ce n'est la pluie. Les hommes rament à pleins bras et chantent à tue-tête sous l'incessant soufflet de la cinglante ondée.

Comme l'averse se ralentit, nous entrons dans le PARANA DO SAPUCUA.

Le Parana do Sapucuá présente la largeur du Parana ou Igarapé de Faro, dont il est la continuation. Son cours est sensiblement plus rapide que celui des paranas précédents.

Ce parana est peuplé. Il compte de nombreuses baraques sur ces rives et quelques milliers de têtes de bétail dans un campo.

Quelques-unes des habitations du Sapucuá sont couvertes en tuiles. Les fazendas des campos voisins comptent d'ailleurs quelques milliers de têtes de bétail.

Les rives, pour l'ordinaire, sont basses et noyées, pourtant on rencontre encore quelques berges de campos émergées où paissent des bœufs fuyant l'inondation.

Au Sapucuá comme dans les autres paranas, on rencontre, ici plus rares, quelques plantations de cacao. Il semblerait, toutefois, qu'après la côte de l'Amazone entre le Parana d'Espirito Santo et celui du Jacaré, et les rives du Bom Jardim, ce serait le Sapucuá qui aurait le plus grand nombre de ces plantations.

Un peu en aval, rive nord, c'est la bouche du FURO DA PACIENCIA, appelé aussi FURO DO CHUACÁ. Le Furo da Paciencia déverse vers le nord une partie des eaux du Parana do Sapucuá, reçoit sur son parcours les eaux de quelques lacs et finit dans le grand Lago do Sapucuá.

En dépit du volume d'eau fort considérable que lui enlève le Furo da Paciencia, le Parana do Sapucuá continue, en aval, à inonder ses rives sur de grandes étendues.

C'est la même succession de paysages plats et marécageux déjà rencontrés

dans les autres paranas. Et sur les rives de celui-ci comme sur celles des autres, c'est la même inondation sans limites, à perte de vue, avec de très rares petits espaces émergés.

Quelques plantations de cacao, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, parfois inondées, parfois à sec, se présentent avec de pauvres baraques vides, provisoirement ou définitivement abandonnées. La plupart de ces baraques sont tellement délabrées qu'il serait bien difficile de distinguer celles dont le propriétaire reviendra de celles qui sont sacrifiées pour toujours.

Le Parana do Sapucuá conserve d'abord une largeur d'une centaine de mètres environ, puis il va se rétrécissant quelque peu, bien que, cependant, d'une façon peu sensible. Diverses bouches de déversoirs se présentent çà et là, pratiquant au parana des saignées que l'on voit s'épandre à travers la lisière jusque vers les campos ou les lacs de l'intérieur.

Le parana charrie. Des îles de cannarana et de plantes aquatiques s'en vont à la dérive.

Nous passons, rive nord, la bouche du Lago do Marecão, celle du FURO DO VALHA-ME-DEUS, puis celle de l'*Igarapé dos Corraes*. Dans le campo inondé, des baraques couvertes en tuiles, quelques-unes de quelque importance, se montrent sur les deux rives.

Le grand Lago do Sapucuá s'étend à notre gauche. Nous mettons deux heures pour descendre de sa bouche d'amont à sa bouche d'aval. Sur les deux rives, ce sont toujours des campos, en presque totalité noyés maintenant, avec des baraques et des maisons assez nombreuses, prises par l'inondation et évacuées jusqu'à l'été. Les fazendeiros sont allés à Oriximinã ou ailleurs; le bétail, abandonné à lui-même, erre au milieu de l'inondation, cherchant les herbes émergées et dormant debout quand, la nuit venue, il n'a encore rencontré aucun tertre hors de l'eau.

Rive nord, dans les campos, ce sont encore deux petits lacs, le premier de quelque importance à cause du chiffre de sa population, le Lago do Yéreué, celui d'aval un peu plus étendu, le Lago do Cantino.

Le parana, élargi à 150 mètres, coule plus rapide, bien que diverses saignées emportent une partie de ses eaux vers les campos des deux rives.

Depuis quelques heures les montagnes du Trombetas, Serra do Valha-me-

Deus, Serra do Sapucuá, nous accompagnent à notre gauche, d'abord à l'extrême nord, bientôt à l'horizon voisin.

Puis c'est devant nous, à notre gauche, une petite île et la bouche d'un grand cours d'eau, à notre droite un parana qui continue le Parana do Sapucuá. C'est par le travers et en amont de cette petite île que se trouve ce qu'on appelle dans la contrée la Bocca do Trombetas. Le grand cours d'eau de gauche n'est autre que le mystérieux Trombetas, le parana de droite est le Parana do Oriximinã. Et dans le fond, rive gauche, sur les dernières pentes d'une longue et



Arbre à mergulhões.

forte colline, c'est la petite ville de *Oriximinã* dans une situation incontestablement avantageuse, au point précis où le Trombetas s'embranche sur les paranas.

21. — Le voyage est fini. Nous allons prendre le premier vapeur se rendant à Pará.

Mes pauvres matelots sont tous malades, ce matin. La journée d'hier a été une journée de rude travail, comme aussi bien plusieurs des précédentes. Mais ce ne sera rien; ce n'est que de la fatigue, et surtout la fatigue des paranas. On ne saurait trop le répéter : il y a deux climats dans l'Amazonie intérieure. En bas des cachoeiras, où tout le monde, Brésiliens, Européens, Nègres, Indiens, tout le monde a plus ou moins, peu ou prou, à souffrir du climat; en haut des

CACHOEIRAS, où les Européens peuvent s'acclimater et vivre comme race. Cette conviction n'est, il est vrai, que le résultat de vingt années d'expériences personnelles; toutefois, si elle ne donne pas, sur la matière, la notion exacte de la vérité absolue, elle doit en être fort rapprochée.

22. — Nous partons pour Pará, ce soir à 8 heures, par le *Rio Machados*, qui revient du Rio Madeira, de la frontière de Bolivie. Le *Rio Machados* était entré



Campo dans le Macuricanan.

dans le Trombetas charger de la castanha à l'embouchure du Rio Cuminán, du Rio Arépécu (ou Arapécurú), et du Rio Jacaré, qui forme à son confluent le Lago do Jacaré, autre centre de castanha.

Au-dessus du Jacaré, on trouverait encore des barracaõs de commerce d'une certaine importance. Le dernier en amont est celui d'un M. Araujo, qui est en relations d'affaires avec les anciens esclaves marrons établis au-dessus de la première cachoeira. Ces *mucambeiros*, en dépit de l'abolition de l'esclavage, n'ont

pas voulu se mêler à la population du bas de la rivière. Ils sont restés dans leurs établissements primitifs, où ils s'adonnent à la récolte de la castanha, qu'ils vendent aux commerçants du Bas Trombetas. Le barracão de M. Araujo serait à une demi-heure en aval de la première cachoeira et les premières habitations des mucambeiros seraient à un jour en amont. Les mucambeiros, me dit-on encore, seraient en relations pacifiques avec une *tribu indienne* que les civilisés ne connaissent pas, que les nègres vont encore aujourd'hui visiter et avec laquelle ils avaient naguère des rapports beaucoup plus fréquents lorsqu'ils étaient cantonnés dans leurs établissements d'amont, établissements qu'ils ont plus ou moins complètement abandonnés pour ceux d'aval depuis l'abolition de l'esclavage.

Nous descendons le Paranamiry do Oriximinã dans des conditions qui ne me permettent pas d'en faire le levé. Ce levé n'est point d'ailleurs dans mon programme, le Parana do Oriximinã n'ayant rien à voir avec l'exploration du Yamundá.

23. — Un brouillard épais et froid s'étend sur l'Amazone comme nous arrivons à Obidos, sur les 8 heures du matin. Puis, avec le soleil qui s'élève, le brouillard se coupe en tronçons et va traînant, çà et là. A 3 heures du soir, quand nous arrivons à Santarem, c'est un ciel d'Orient qui est épandu sur l'Amazone.

Après ce bel après-midi ensoleillé, la nuit est fraîche. On trouve même qu'il fait trop frais, par la haute nuit, sur le navire en marche.

25. — Notre navire n'a plus de charbon. Nous touchons à plusieurs baraques pour faire du bois, que nous ne rencontrons partout qu'en petite quantité.

26. — A 6 heures du soir, nous mouillons en rade de Pará, mais nous ne rentrerons que demain matin, notre vapeur qui vient de la frontière de Bolivie devant recevoir la visite de la Santé.

27. — Enfin ! nous voici encore une fois foulant, d'un pied léger, les pavés de la ville. S'il nous fallait repartir demain pour les hauts du Xingú ou du Tapajoz, ce serait avec plaisir.

CHAPITRE VIII

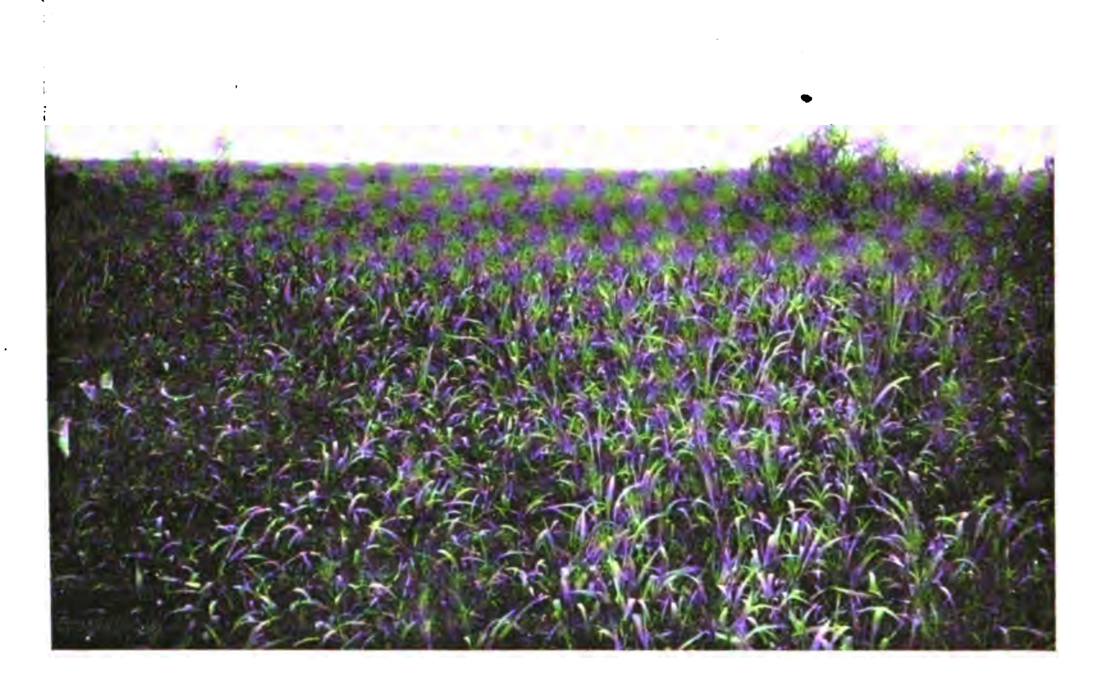
ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉGION DES PARANAMIRYS. — *La limite ne saurait être ailleurs qu'au Parana do Aduacá.*

Sur une étendue d'environ 195 kilomètres, entre l'entrée, dans la région au nord de l'Amazone, du Parana do Aduacá, et la sortie du Parana de Oriximinã dans le grand fleuve, l'Amazone forme une des plus grandes de ses îles fluviales, île de 195 kilomètres de longueur variant entre 37 kilomètres par le travers de Faro et 8 par le travers du Caldeirão. C'est sur le bras septentrional qui forme cette grande île fluviale, bras portant, d'amont en aval, les noms successifs de Parana do Aduacã, Parana de Faro, Parana do Sapucuá, Parana de Oriximinã, c'est sur le bras septentrional de cette grande île que viennent s'embrancher le Yamundá et le Trombetas, le premier par le Lago de Faro dans lequel il se perd, le second directement, la bouche du Yamundá restant plus au nord à l'entrée du Yamundá dans le Lago de Faro, la bouche du Trombetas étant au point précis où finit le Parana do Sapucuá et où commence le Parana de Oriximinã.

Cette grande Ile fluviale entre Yamundá et Trombetas est loin d'être une exception dans le système général de l'hydrographie amazonienne. Sans parler de la grande île fluviale et maritime de l'embouchure du grand fleuve, l'Ilha de Marajó, on peut citer encore deux autres de ces grandes îles amazoniennes : l'Ilha de Tupinambaraná entre la Madeira et le Parana de Ramos, d'une longueur de 300 kilomètres sur une largeur moyenne de 60, et l'Ilha du Bas-Yapurá

entre l'Anti-Parana et le Cadajá, de 750 kilomètres de longueur sur 100 kilomètres de largeur moyenne.

Toutefois ni l'une ni l'autre de ces deux grandes îles fluviales ne présentent autant que l'île du Yamundá-Trombetas le caractère d'être purement et simplement une ile du grand fleuve, une île formée par l'Amazone sans que le con-



Campo au Lago do Piriquito.

cours de ses affluents y entre dans une proportion appréciable. Le Yapurá pour l'Ilha du Bas-Yapurá, de même que la Madeira, le Secundury, l'Abacachis et le Paranary pour l'Ilha de Tupinambaraná, sont les affluent jouant le rôle principal dans la formation de ces grandes îles amazoniennes. Pour ce qui est de l'Ile du Yamundá-Trombetas, au contraire, c'est l'Amazone qui a tout fait par lui-même, ou à peu près tout fait.

Quand le Paranamiry do Aduacá sort de l'Amazone, à peu près à la hauteur du Rebujo do Caldeirão d'amont, il n'est encore qu'un étroit canal, d'une

vingtaine de mètres de largeur, d'un courant très faible parce que ses eaux sont refoulées, à environ 5 kilomètres plus loin, par la masse plus considérable et plus rapide des eaux du Paranamiry do Pacoval grossi lui-même de l'apport que lui fait le Paranamiry do Mucambo qui dérive de l'Amazone un peu au nord du premier de ces paranamirys.

Aussi bien est-ce, en réalité, ce Paranamiry do Mucambo que l'on pourrait



Terra Santa, place de la Prison.

présenter comme la première section de ce long canal naturel qui, se continuant par les Paranamirys d'Aduacá, de Faro, do Sapucuá, va sortir à l'Amazone, un peu au-dessus d'Obidos, sous le nom de Paranamiry de Oriximinã. Toutefois, le point de rencontre du Paranamiry do Aduacá et du Paranamiry do Pacoval est un peu trop rapproché de l'Amazone pour que l'on puisse considérer le Pacoval comme la suite de l'Aduaca en amont. Le Pacoval, bien que s'embranchant sur l'Aduacá, ne cesse pas pour cela de garder son individualité géographique, et ce ne serait qu'en faisant quelque violence aux faits en vue d'une

systématisation peut-être un peu excessive, qu'on pourrait considérer le Mucambo et le Pacoval comme les premiers des Paranamirys de l'île du Yamundá-Trombetas, comme le Paranamiry de Oriximinã en est, sans contestation possible, le dernier.

Il est d'une évidence tellement palpable que la longue artère qui commence par le Paranamiry do Aduacá pour finir par le Paranamiry de Oriximinã n'a rien à voir avec le Yamundá et le Trombetas, que ces deux paranamirys ne présentent, le premier que des largeurs de 20 à 50 mètres, le second que des largeurs de 80 à 150 mètres, alors que le Yamundá et le Trombetas, dans la partie inférieure de leur cours, présentent, le premier des largeurs de 300 à 500 mètres et le second des étendues beaucoup plus considérables encore. C'est ce que le peuple qui habite ces régions a parfaitement saisi : car les appellations de Bocca do Yamunda et de Bocca do Trombetas, données à l'embouchure du Yamundá dans le Lago de Faro et au point où le Trombetas s'embranche sur le Paranamiry do Sapucuá, qui devient alors en aval le Paranamiry de Oriximinã, ces appellations n'ont point été décrétées dans des grandes villes par des géographes plus ou moins amateurs et plus ou moins diplomates; elles ont été données par le peuple de l'endroit, simple et peu lettré et qui n'a su que traduire, en langage imagé, la particularité géographique qu'il avait sous les yeux.

Pour comprendre cette contrée, il suffit de s'y promener. Pour qui étudie le pays entre l'Aduacá et l'Oriximinã, l'Igarapé de Faro et le Sapucuá au nord, l'Amazone au sud, il est impossible de ne pas être frappé du fait de l'étonnante horizontalité du pays entre les montagnes riveraines de l'Amazone au sud, Serra de Parintins, Serra do Juruty, Serra do Balaia, et les montagnes qui s'étendent au nord, de la Bocca do Yamundá à la Bocca do Trombetas, Serra do Jamary, Serra do Valha-me-Deus, Serra do Sapucuá et ses prolongements orientaux. Entre ces deux lignes de montagnes, à l'exception de quelques rares ilots de terres hautes d'ailleurs peu étendue, tout est plat, tout est bas. L'hiver, l'eau couvre pendant des mois entiers la plus grande partie du pays. Une crue dépassant de 2 mètres le niveau habituel des fortes crues couvrirait tout et il n'y aurait plus là sur une vingtaine de kilomètres de largeur, ou même de la chaîne du nord à la chaîne du sud, il n'y aurait plus là qu'un Amazone extra-

ordinairement élargi, l'Amazone des temps primitifs, des toutes dernières périodes géologiques. Depuis lors, comme partout, le fleuve s'est retiré peu à peu, ses îles se sont agrandies, et aujourd'hui, en dehors du lit principal du grand fleuve, ce n'est plus qu'une vaste zone alluvionnaire semée de lacs, coupée de paranas et de furos, un archipel qui n'est ni du Yamundá ni du Trombetas, mais de l'Amazone.

Une description détaillée de cet archipel fluvial rendra plus sensible l'évidence des faits.

En face du Rebujo do Caldeirão de cima il envoie à travers les terres de la région du nord un de ces canaux naturels innombrables sur ses rives, le Paranamiry do Aduacá. Ce paranamiry, modeste à sa sortie de l'Amazone car il ne mesure encore qu'une vingtaine de mètres de largeur, ce paranamiry voit bientôt son courant, encore faible, refoulé par les eaux plus impétueuses du Paranamiry do Pacoval qui sort de l'Amazone à quelque distance en amont.

C'est dans cette partie de son cours, entre le confluent du Paranamiry do Pacoval et le voisinage de l'Amazone, que le Paranamiry do Aduacá, arrêté sur quelques centaines de mètres tout au plus entre les deux courants contraires qui viennent l'un de l'Amazone, l'autre du Pacoval, s'est ensablé au point qu'au fort de l'été il n'y a même pas passage pour montarias. Il aurait fallu passer là à l'étiage pour se rendre compte des travaux à faire pour assurer dans cette section la navigation à vapeur permanente, toutefois il ne semble pas que le travail de dragage qu'il y aurait à entreprendre pour arriver à la fin désirée puisse entraîner à des dépenses disproportionnées avec l'importance du but à atteindre.

En amont du Paranamiry do Pacoval, le Paranamiry do Aduacá, en dépit d'un barage d'herbes qui s'est formé dans sa partie amont, un peu en aval de la bouche du Lago Matipucú, le Paranamiry do Aduacá, bien qu'il ne s'élargisse que fort peu, atteignant rarement 50 mètres de rive à rive, le Paranamiry do Aduacá peut actuellement, tel qu'il est, donner passage aux vapeurs de rivière de dimensions moyennes. Il n'y a pas bien longtemps qu'un de ces vapeurs a remonté le Paranamiry jusqu'à la bouche du lac qui lui a donné son nom, le Lago do Aduacá.

Ce Lago do Aduacá et les deux autres grands lacs en aval, le Lago Mamu-



Une rue à Terra Santa.

riacá, rive gauche, et le Lago Araraua᷉, rive gauche, à l'extrémité sud du sys-



L'église, à Terra Santa.

tème des Lacs du Chichia, l'Aduacá, le Mamuriacá, l'Araraua et le système des

Lacs du Chichiá, font nécessairement penser à quelque puissant bras Amazonien



École des filles à Terra Santa.

peu à peu terré, chronologiquement intermédiaire entre l'Amazone d'entre Parintins et Jamary et l'Amazone d'aujourd'hui.



Construction d'une lancha à Terra Santa.

A une vingtaine de kilomètres à l'est du Paranamiry do Aduacá, presque

absolument parallèle à ce premier paranamiry, c'est un autre paranamiry d'un développement total sensiblement le même que celui du Aduacá, le PARANAMIRY DO MACURICANAN, nom générique donné dans la contrée aux sections diversement dénommées, d'amont en aval, de l'Amazone au Lago Crauary, *Furo do Mabari*, qui sort directement de l'Amazone, *Furo da Viuva*, qui sort du Paranamiry do Espirito Santo, et, en aval, la suite des sections de l'artère unique : *Furo do Mongubal, Parana do Curiabá, Parana do Chaga, Parana do Macuricanan.*

Parallèles entre eux, le Paranamiry do Aduacá et le Paranamiry do Macuricanan sont aussi parallèles à l'Amazone dans sa section comprise entre la bouche d'aval du Paranamiry do Espirito Santo et les parages des Ilhas et du Rebujo do Caldeirão.

Dans cette section, deux furos sortent de l'Amazone pour rejoindre les lacs du système du Macuricanan, le FURO DO TABORARY, qui va au Lago do Matto Grosso, le FURO DO RIBEIRÃO, qui va au Lago do Ribeirão.

En face des Ilhas do Caldeirão, deux autres furos sortent encore de l'Amazone pour gagner, bientôt réunis, la région du Macuricanan, le FURO DO JACARÉ et le FURO DAS CUIERAS, le premier un peu en amont, le second un peu en aval, communiquant bientôt par un furo que le Furo do Jacaré envoie au Furo das Cuieras et se terminant, le Furo do Jacaré aux Lagos Miuá et Araça, et le Furo das Cuieras au Parana do Macuricanan.

A quelques kilomètres en aval de ces deux derniers furos, toujours à la hauteur des Ilhas do Caldeirão, mais par le travers de la pointe inférieure de l'île d'aval, l'Amazone envoie un autre paranamiry dans la région du nord, le PARANAMIRY DO CALDEIRÃO, reproduisant à peu près la direction générale du Paranamiry do Aduacá et du Paranamiry do Macuricanan.

Le cours du Paranamiry do Caldeirão est peu rapide et presque « étale », les eaux que le Paranamiry de Furo envoie au Paranamiry do Bom Jardim par le Furo do Caquinho, refoulant, du moins pendant l'hiver, les eaux du Paranamiry do Caldeirão.

Le PARANAMIRY DO BOM JARDIM dessine assez visiblement, avec le Paranamiry do Caldeirão, une île amazonienne. Si les eaux du Paranamiry do Caldeirão, refoulées par le courant qui va des Caquinho au Bom Jardim, coulent

peu, en revanche le courant du Bom Jardim, bénéficiant de la poussée qui lui vient par le Caquinho, est-il assez sensible, surtout dans la partie occidentale du paranamiry.

En aval, en face de la partie supérieure de l'Ilha de Santa Rita, le Paranamiry do Cachuiry sort de l'Amazone pour aller rejoindre le Paranamiry de Oriximinã.

En résumé, Aduacá, Mamuriacá, Taborary, Ribeirão, Jacaré, Cuieras, Caldeirão, Cachuiry, viennent de l'Amazone. Le Bom Jardin, au contraire, va à l'Amazone, venant du Paranamiry de Faro.

Toutefois, le Bom Jardim et le Caquinho ne sont qu'un dédoublement du Paranamiry de Faro, dont l'autre bras, en aval du Caquinho, est le Paranamiry do Sapucuá, continué par le Paranamiry do Oriximinã, bras beaucoup plus important et continuation véritable du Paranamiry Aduacá-Faro. Aussi bien le Paranamiry do Sapucuá se trouve-t-il être sur le prolongement, à peu près rectiligne, du Paranamiry do Macuricanan.

Au nord de la section centrale du Paranamiry Faro-Sapucuá, un autre paranamiry d'un grand développement, mais encore mal étudié, part du Lago de Terra Santa pour regagner le Paranamiry do Sapucuá par les Lagos Mamuriacá, Sapucual, Urupaná, Pirauacá, Ischi et l'Igarapé dos Curraes. C'est à l'ensemble de la ligne de ces lacs et des canaux naturels qui les font communiquer entre eux que l'on aurait pu, avec plus de raison, donner le nom de Furo da Paciencia, qui n'a été attribué qu'au furo qui fait communiquer le Lago do Ischi avec le Paranamiry do Sapucuá.

Si l'on ajoute, à ce système de Terra Santa-Mamuriacá-Curraes, celui des cinq lacs qui s'étendent entre le Paranamiry do Bom Jardim et le Paranamiry do Oriximiná, lacs dont le premier, à l'ouest, est appelé Lagoã do Mocotó Grande, lequel se relie d'ailleurs plus ou moins de l'autre côté du Bom Jardim au Lago Acaraquiçaua par le Lago Muriacá et le Lago Juquiri, on aura, à peu près, les traits principaux de la physionomie hydrographique de la région.

Et maintenant, si l'on pouvait grouper, dans une sorte de tableau synoptique, tous les lacs, paranas et furos de cette région de 195 kilomètres sur 8-37, d'entre Yamundá et Trombetas, ne ressortirait-il pas de toute évidence que tant de lacs, de paranas, de furos sur un espace relativement si restreint, furos,

paranas et lacs, tous formés ou alimentés par l'Amazone, ne peuvent être, en effet, que ce qu'ils sont, inconstestablement, un Archipel Amazonien.



École des garçons à Terra Santa.

Ce tableau synoptique, le voici tel qu'il est possible de l'établir dans l'état actuel de nos connaissances.

I. — PARANAMIRY DO ADUACA.

Rive occidentale. — Paranamiry do Pacoval, Igarapé Comprido do Cabury et Lago do Cabury, Lago do Batatal, Lago Aduacá, Bamburral do Issy, Lago Mamuriacá, Lago Cuaraby, Furo do Majari, Furo do Manamana.

Rive orientale. — Lago do Mujurú, Lago Matipucú, Lago Sauera, Lago Ari-



Premier estirão du Parana do Caldeirão.

ramba, Lago Araraua, Lago Cutipanan Grande, Lago Cutipanan Sinho, Lago Maria-José, Laghinho.



Bords de l'Igarapé do Faro.

II. — LAGOS DO CHICHIÁ.

Du sud au nord. — Lago Pucunan, Lago Aruá, Lago Cocodini, Lago Macuarani, Lago Cachiará, Lago Aminarú, Lago da Lontra, Lago Curiá, Lago Chichiá, Lago Arnacarú, Lago Chichiamiry, Lago Taperebá, Lago Maripaná, Lago do Duruá, Lago do Guariba, Lago das Fazendas, Lago Papaurú.

III. — PARANAMIRY DO MACURICANAN.

(Furo da Viuva, Furo do Mongubal, Parana do Curiabá, Parana do Chaga, Paranamiry do Macuricanan.)

Rive occidentale. — Pocão da Viuva, Lago da Viuva, Furo do Mabari avec le Lago Tijolos, Lago Fartura, Lago dos Botos, Lago do Machadão, Lago do Chaga, Lago do Tachi, Lago Arnacarú, Lago Macuricanan, Lago Papixuna, Lago Seraïmo, Lago Matapi, Lago das Piranhas, Lago do Acarú, Lago da Samahuma, Paranamiry do Sapucaya, Lago Sapucaya.

Rive orientale. — Lago Mongubal Sinho, Lago Piriquito, Lago Mongubal, Lago do Garcinho, Lago das Marecas, Lago Pascoal, Lago Curiabá Sinho, Lago Curiabá Grande, Lago Arranca-Vara, Lago do Matto Grosso, Lago do Ribeirão, Lago do Japii, Lago do Miuá, Lago do Erémétécó, Lago do Araça, Lago do Madaba Sinho, Lago do Madabá, Furo do Jacaré, Furo das Cuieras, Lago Iripity, Lago do Limão.

IV. — PARANAMIRY DE FARO.

Rive sud. — Lago Crauary, Lago Acaraquiçaua, Lago do Gafanhoto.

Rive nord. — Lago do Ubim, Lago Maracaná, Furo do Abaucú, Lago Abaucú, Lago de Terra Santa, Parana do Recreio, Lago Arauaná, Lago do Cachimbo, Lago Sapucual Grande.

PARANAMIRY DO CALDEIRÃO. — PARANAMIRY DO CAQUINHO. — PARANAMIRY DO SAPUCUÁ.

Rive nord. — Furo da Paciencia, Furo do Valha-me-Deus, Lago do Marecão, Igarapé dos Curraes, Lago Mariapixi, Lago Mirixi, Lago Mirixiassú, Lago Ischi, Lago Pirauacá, Lago Urupaná, Lago Sapucual, Lago Mamuriacá, Lago Sapucuá, Lago do Yéréué, Lago do Cantino.

Rive sud. — Lago, près de l'Ilha Grande, cinq lacs parallèles au Paranamiry do Sapucua, lacs dont le plus occidental est le Lago Mocotó Grande, qui communique avec le Paranamiry do Bom Jardim.

PARANAMIRY DO BOM JARDIM.

Rive occidentale. — Lago Mocoto Grande.
Rive orientale. — Lago Muriaca, Lago Juquiri.

PARANAMIRY DO CACHUIRY. — PARANAMIRY DO ORIXIMINÃ.

Le Paranamiry do Oriximinã, dernière section de la longue artère qui se poursuit parallèlement à l'Amazone depuis sa sortie du grand fleuve sous le nom de Parana do Aduacá, le Parana do Oriximinã vient terminer en amont d'Obidos la grande île amazonienne qui commence en amont de Faro.

Cette île entre Yamundá et Trombetas, île dont la pointe d'amont, à la sortie de l'Amazone du Paranamiry do Aduacá, est, à très peu de chose près, sous le méridien de la Bocca do Yamundá, rivière limite entre Pará et Amazonas, cette île, la diplomatie amazonense s'est mis en tête, dans ces derniers temps, de la disputer au Pará. On comprend le désir qu'a l'État de Amazonas de se rapprocher de l'Atlantique. On comprend aussi que le bétail et les cacaoyères de l'île entre Yamundá et Trombetas soient valeurs qu'il serait agréable d'acquérir au prix d'une simple chicane. Malheureusement pour l'ambitieux et avisé voisin, un pouvoir supérieur se refuse absolument à prendre au sérieux l'argumentation par trop bizarre de la diplomatie amazonense. Ce pouvoir supérieur

qui d'ailleurs, il est vrai, n'est pas toujours le souverain dans les discussions et contestations entre particuliers et puissances, ce pouvoir supérieur, c'est le bon sens.

Toutefois y a-t-il lieu d'espérer que l'État d'Amazonas, mieux informé, tenu au courant de l'état réel de la question, ne mettra aucune grâce à reconnaître que la LIMITE NE SAURAIT ÊTRE AILLEURS QU'AU PARANA DO ADUACÁ. Chercher ailleurs serait absurdité ou malveillance.



Parana do Caldeirão à sa sortie de l'Amazone.



Fazenda dans le Parana do Caldeirão.

APPENDICE

COORDONNÉES. — ALTITUDES. — MÉTÉOROLOGIE.

COORDONNÉES

Longitude. — Latitude.

Point extrême atteint dans le Alto Yamundá.	Longitude	61° 44′ O. Paris.
— —	Latitude	0° 33′ S.

ALTITUDES

Cachoeira Grande (amont)	30 mètres.
Cachoeira das Tres Boccas	55 —
Cachoeira do Tacoaré	80 —

MÉTÉOROLOGIE

(PLUIES ET ORAGES)

LIEUX	DATES	HEURES
Lago de Faro	30 janvier 1893	pluie de 6 h. 40 à 7 h. 10 du matin, de 12 h. 10 à 12 h. 18, de 3 h. 30 à 3 h. 40 et de 6 h. 15 à 6 h. 27 du soir.
—	31 —	pluie de 3 h. 10 à 3 h. 14 du soir.
—	1er février	pluie de 11 h. 55 à 11 h. 57 du matin, de de 1 h. 55 à 1 h. 58, de 2 h. à 2 h. 8, de 2 h. 35 à 2 h. 40 et de 5 h. 50 à 5 h. 56 du soir.
—	2 —	pluie de 11 h. 44 à 11 h. 46 et de 11 h. 55 à 12 h. du matin; de 1 h. 50 à 1 h. 55 du soir.
—	3 —	pluie de 12 h. 45 à 12 h. 52 du soir.
—	4 —	pluie de 11 h. 45 à 11 h. 50 du matin, de 1 h. à 1 h. 16 et de 1 h. 25 à 1 h. 32 du soir; orage au N. de 2 h. 10 à 3 h. 25 du soir; averse de 2 h. 15 à 2 h. 35 du soir.
—	5 —	pluie de 5 h. 20 à 5 h. 24 et de 7 h. 20 à 7 h. 22 du matin; orage et pluie de 10 h. à 11 h. 35 du matin.
—	6 —	orage de 5 h. 30 à 6 h. 45 du matin; petite pluie de 2 h. 10 à 2 h. 15 du soir; orage de 3 h. 30 à 4 h. 10 du soir; orage et pluie de 7 h. 25 à 8 h. 40 du soir.
—	7 —	orage de 1 h. 40 à 3 h. 10 et de 4 h. à 4 h. 40 du soir.
—	8 —	orage au N. de 5 h. 25 à 6 h. 45 du matin; orage au N.-E. de 10 h. 30 à 11 h. 50 du soir.
—	9 —	orage et pluie de 1 h. 15 à 1 h. 50 du matin; pluie de 7 h. 40 à 7 h. 50 et de 10 h. 10 à 10 h. 18 du matin.

LIEUX	DATES	HEURES
Rio Yamundá, jusqu'à la Cachoeira Grande. . . .	9 février	pluie de 11 h. à 11 h. 2 et de 11 h. 20 à 11 h. 29 du matin; pluie de 2 h. 25 à 2 h. 35 et de 3 h. 52 à 3 h. 55 du soir; orage au S. de 6 h. à 6 h. 30 du soir; pluie de 6 h. 45 à 7 h. 10 du soir.
—	10 —	petite pluie de 6 h. 10 du matin à 2 h. du soir; de 2 h. 40 à 2 h. 48 du soir.
—	11 —	petite pluie de 12 h. 35 à 12 h. 40, de 1 h. 15 à 1 h. 20 et de 2 h. 50 à 2 h. 55 du soir; pluie de 2 h. 55 à 3 h. 12 du soir.
—	12 —	pluie de 2 h. 20 à 2 h. 23, de 6 h. à 6 h. 15 et de 7 h. 25 à 8 h. 10 du soir.
—	13 —	petite pluie de 1 h. 11 à 1 h. 16 du soir; averse de 2 h. 50 à 3 h. du soir; petite pluie de 3 h. à 3 h. 11 du soir; orage de 3 h. 40 à 5 h. 10 du soir.
—	14 —	pluie de 7 h. 15 à 8 h. 45 du matin; petite pluie de 10 h. 15 à 10 h. 18 du matin.
—	15 —	petite pluie de 4 h. 10 à 4 h. 11 du soir; pluie de 7 h. 40 à 7 h. 43 du soir.
—	16 —	averse de 12 h. 20 à 12 h. 35 du soir; petite pluie de 2 h. à 2 h. 10 du soir; pluie de 2 h. 40 à 2 h. 43, de 3 h. 36 à 3 h. 39 et de 6 h. 40 à 6 h. 52 du soir.
—	17 —	brouillard de 6 h. 15 à 6 h. 55 et de 7 h. 15 à 7 h. 25 du matin; petite pluie de 12 h. 10 à 12 h. 12 du soir; pluie de 3 h. 10 à 3 h. 18 du soir.
—	18 —	petite pluie de 11 h. 3 à 11 h. 6 du matin, de 1 h. à 1 h. 4 du soir; averse de 1 h. 35 à 1 h. 45 du soir; pluie de 3 h. 25 à 3 h. 40 et de 5 h. à 5 h. 8 du soir; orage à l'E. de 5 h. 50 à 6 h. 30 du soir; pluie de 6 h. 25 à 7 h. 10 du soir.
—	19 —	pluie de 12 h. 30 à 1 h. 25 et de 10 h. 50 à 11 h. du matin, de 2 h. 15 à 2 h. 17 du soir; orage à l'E. de 2 h. 40 à 3 h. 40 du soir; averse de 2 h. 45 à 3 h. 35 du soir;

LIEUX	DATES	HEURES
		orage à l'O. de 3 h. 50 à 4 h. 15 du soir; orage à l'E. de 4 h. 50 à 5 h. 15 du soir; petite pluie de 5 h. 35 à 5 h. 55 du soir.
Rio Yamundá, jusqu'à la Cachoeira Grande. . . .	20 février	averse de 4 h. 30 à 5 h. 10 du matin; pluie de 5 h. 10 à 6 h. 40 du matin; petite pluie de 6 h. 40 à 7 h. 55 et de 10 h. 10 à 10 h. 20 du matin, de 1 h. 15 à 1 h. 18 du soir.
—	21 —	brouillard de 6 h. à 7 h. 30 du matin; pluie de 12 h. 40 à 12 h. 42 du soir; orage au N. de 6 h. 10 à 8 h. 10 du soir; pluie de 11 h. à 11 h. 30 du soir.
—	22 —	pluie de 6 h. 10 à 6 h. 14 du matin; petite pluie de 10 h. 15 à 10 h. 20, de 10 h. 30 à 10 h. 32 et de 10 h. 41 à 10 h. 46 du matin; orage au S.-E. de 11 h. à 11 h. 20 du matin; pluie de 11 h. 50 à 12 h. du matin; de 12 h. 15 à 12 h. 24, de 12 h. 35 à 12 h. 42 et de 1 h. 45 à 1 h. 49 du soir; orage au N. de 3 h. 40 à 4 h. du soir; petite pluie de 4 h. 55 à 5 h. 15 du soir; orage à l'E. de 6 h. 15 à 8 h. 10 du soir; averse de 7 h. 55 à 8 h. 10 du soir.
—	23 —	brouillard de 5 h. à 6 h. 10 du matin; petite pluie de 1 h. 30 à 1 h. 42, de 4 h. 30 à 4 h. 40 et de 5 h. 50 à 5 h. 55 du soir.
—	24 —	pluie de 10 h. 50 à 11 h. du matin, de 12 h. 31 à 12 h. 39 du soir; petite pluie de 1 h. 22 à 1 h. 30 et de 2 h. 30 à 2 h. 41 du soir; orage à l'E. de 4 h. 30 à 5 h. 18 du soir; pluie de 5 h. 40 à 5 h. 50 du soir.
—	25 —	brouillard de 5 h. à 6 h. 40 du matin; petite pluie de 10 h. 35 à 10 h. 36 et de 10 h. 50 à 10 h. 53 du matin; pluie de 1 h. 25 à 1 h. 30, de 2 h. 40 à 2 h. 48 et de 3 h. 50 à 4 h. 20 du soir.
—	26 —	pluie de 3 h. 11 à 3 h. 19 et de 3 h. 48 à à 4 h. du soir.
—	27 —	pluie de 1 h. 30 à 2 h. 20 du soir; orage à

LIEUX	DATES	HEURES
		l'E. de 1 h. 35 à 1 h. 45 et de 3 h. 10 à 3 h. 35 du soir; pluie de 5 h. à 5 h. 12 du soir.
Rio Yamundá, jusqu'à la Cachoeira Grande.. . .	28 février	pluie de 1 h. 31 à 1 h. 38 et de 2 h. 33 à 2 h. 44 du soir.
—	1er mars	petite pluie de 1 h. à 1 h. 10, de 1 h. 20 à 1 h. 23, de 1 h. 46 à 1 h. 50, de 3 h. 10 à 3 h. 12 et de 4 h. 26 à 4 h. 35 du soir; orage à l'E. de 5 h. à 6 h. 15 du soir; pluie de 5 h. 10 à 6 h. 30 du soir.
—	2 —	pluie de 3 h. à 5 h. du matin; petite pluie de 5 h. à 6 h. 30 du matin.
—	3 —	pluie de 1 h. à 1 h. 30 du matin; petite pluie de 6 h. 45 à 6 h. 52, de 11 h. à 11 h. 10 et de 11 h. 15 à 11 h. 40 du matin, de 11 h. 55 du matin à 12 h. 20 du soir, de 1 h. 50 à 2 h. du soir; orage au N. de 2 h. 10 à 3 h. 40 du soir; pluie de 4 h. à 4 h. 25 et de 4 h. 30 à 4 h. 34 du soir.
—	4 —	orage au S.-E. de 1 h. 40 à 2 h. 15; orage au N. de 2 h. 30 à 3 h. 30 du soir; orage au S. de 3 h. 40 à 4 h. 50 du soir; pluie de 2 h. 25 à 2 h. 40 du soir.
—	5 —	brouillard de 6 h. 10 à 7 h. du matin; pluie de 11 h. 15 à 11 h. 23 du matin, de 4 h. 20 à 4 h. 45 du soir; orage au N. de 4 h. 15 à 4 h. 25 du soir.
—	6 —	pluie de 3 h. 30 à 4 h. du matin; de 1 h. 30 à 1 h. 37, de 1 h. 56 à 2 h. 11 et de 3 h. 50 à 4 h. 10 du soir.
—	7 —	petite pluie de 10 h. 50 à 10 h. 55 et de 11 h. 40 à 11 h. 50 du matin, de 12 h. 30 à 12 h. 36 du soir; orage au N.-E. de 4 h. 10 à 5 h. 20 du soir; forte averse de 5 h. 10 à 5 h. 25 du soir.
—	8 —	pluie de 3 h. 10 à 3 h. 30 du matin; orage et pluie de 4 h. 35 à 5 h. 10 du soir.
—	9 —	petite pluie de 7 h. à 7 h. 12 du matin; petite petite pluie au S. et petite pluie au N. de

LIEUX	DATES	HEURES
		10 h. 18 à 10 h. 22 du matin; petite pluie de 10 h. 22 à 10 h. 30 et de 10 h. 50 à 10 h. 55 du matin; averse de 12 h. 20 à 12 h. 30 du soir; pluie de 1 h. 30 à 1 h. 42, de 2 h. 45 à 2 h. 56 et de 5 h. à 5 h. 15 du soir; orage et pluie de 6 h. à 7 h. du soir; pluie de 8 h. à 11 h. du soir.
Rio Yamundá, jusqu'à la Cachoeira Grande. . . .	10 mars	pluie de 3 h. à 5 h. du matin; brouillard de 5 h. 30 à 6 h. 10 du matin; petite pluie de 11 h. 28 à 11 h. 42 du matin; ouragan N. de 12 h. 15 à 12 h. 30 du soir; pluie de 12 h. 20 à 12 h. 25 du soir; petite pluie de 12 h. 50 à 1 h. du soir; pluie de 3 h. 15 à 3 h. 20 et de 3 h. 25 à 3 h. 40 du soir; petite pluie de 5 h. 15 à 5 h. 40 du soir.
—	11 —	pluie de 2 h. à 2 h. 25 et de 6 h. 40 à 7 h. du matin; petite pluie de 2 h. 30 à 2 h. 38 et de 4 h. 10 à 4 h. 24 du soir.
—	12 —	pluie de 2 h. à 6 h. 10 du matin, de 7 h. 15 du matin à 2 h. du soir.
—	13 —	brouillard de 6 h. 15 à 7 h. 10 du matin; petite pluie de 1 h. à 1 h. 1 du soir; pluie de 2 h. 15 à 2 h. 27 du soir.
—	14 —	brouillard de 5 h. 30 à 6 h. 25 du matin.
—	15 —	brouillard de 5 h. 40 à 6 h. 10 du matin.
—	17 —	pluie de 2 h. 30 à 2 h. 45 et de 4 h. à 6 h. 30 du matin.
Alto Yamundá	18 —	pluie de 4 h. 10 à 6 h. 40 du matin, de 12 h. 10 à 12 h. 20 et de 1 h. à 1 h. 12 du soir; averse de 4 h. 10 à 5 h. 40 du soir; pluie de 6 h. à 6 h. 15 du soir; orage au N. de 8 h. 30 à 8 h. 40 du soir; pluie de 10 h. 30 à 11 h. 50 du soir.
—	19	pluie de 4 h. à 7 h. 15 du matin.
—	20 —	petite pluie de 6 h. à 6 h. 20 et de 8 h. 40 à 9 h. 20 du matin; pluie de 1 h. 35 à 1 h. 50 et de 2 h. à 2 h. 10 du soir; orage à l'E. de 2 h. 15 à 3 h. 30 du soir; pluie

LIEUX	DATES	HEURES
		de 2 h. 45 à 3 h. 20 du soir; ouragan S.-E. de 4 h. 10 à 4 h. 50 du soir; averse de 5 h. 15 à 5 h. 40 du soir.
Alto Yamundá.	21 mars	pluie de 1 h. 15 à 1 h. 30 et de 1 h. 55 à 2 h. 20 du soir; orage à l'O. de 4 h. 15 à 7 h. 15 du soir; pluie de 6 h. 15 à 7 h. 10 et de 9 h. à 10 h. 15 du soir.
—	22 —	pluie de 10 h. à 10 h. 15 du matin.
—	23 —	petite pluie de 2 h. 25 à 2 h. 35 du soir.
—	24 —	pluie de 2 h. à 3 h. 45 du matin; petite pluie de 3 h. 10 à 3 h. 18 du soir; pluie de 6 h. 10 à 6 h. 30 et de 6 h. 50 à 7 h. 20 du soir.
—	25 —	pluie de 5 h. 45 à 6 h. et de 7 h. 10 à 8 h. 30 du matin; petite pluie de 9 h. 15 du matin à 12 h. 50 du soir; pluie de 3 h. 10 à 3 h. 20 du soir.
—	26 —	averses de 4 h. à 6 h., de 6 h. 10 à 8 h. 15 et de 8 h. 35 à 11 h. 40 du matin, de 12 h. 20 à 2 h. 20 et de 3 h. 15 à 3 h. 35 du soir.
—	27 —	brouillard de 6 h. 15 à 7 h. 10 du matin; petite pluie de 7 h. 40 à 8 h. 50 et de 10 h. 50 à 11 h. 30 du matin.
—	28 —	pluie de 5 h. 40 à 10 h. 40 du matin: petite pluie de 12 h. 15 à 12 h. 25 et de 2 h. 30 à 2 h. 44 du soir.
—	29 —	pluie de 3 h. à 3 h. 15 et de 5 h. 30 à 5 h. 45 du matin; petite pluie de 7 h. à 7 h. 10 du matin; pluie de 3 h. 50 à 3 h. 55 du soir.
—	30 —	petite pluie de 9 h. à 9 h. 10 du matin; orage à l'E. de 2 h. 10 à 4 h. 40 du soir; pluie de 2 h. 30 à 4 h. 40 du soir; petite pluie de 3 h. 55 à 4 h. 10 du soir; pluie de 4 h. 45 à 6 h. 50 du soir.
—	31 —	pluie de 3 h. à 4 h. 15 du matin; petite pluie de 7 h. 55 à 9 h. et de 10 h. 45 à 10 h. 55 du matin; pluie de 6 h. à 7 h. 15 du soir.

LIEUX	DATES		HEURES
Alto Yamundá.	1er	avril	brouillard de 5 h. 45 à 7 h. 10 du matin.
Cachoeira Grande	4	—	petite pluie de 8 h. 40 à 9 h. 10 du matin; pluie de 11 h. 50 du matin à 1 h. 15 du soir; petite pluie de 1 h. 40 à 1 h. 48 du soir; orage à l'E. de 1 h. 45 à 3 h. du soir; pluie de 4 h. 45 à 5 h. 10 du soir.
Rio Yamundá	5	—	pluie de 3 h. à 3 h. 30 du matin; petite pluie de 2 h. 10 à 2 h. 20 du soir; orage au S. de 2 h. 50 à 3 h. 30 du soir.
—	6	—	brouillard de 5 h. 30 à 6 h. 40 du matin; petite pluie de 3 h. 15 à 3 h. 19 du soir.
—	7	—	brouillard de 6 h. à 6 h. 20 du matin; pluie de 10 h. 25 à 10 h. 36 du matin, de 2 h. 40 à 3 h. du soir.
—	8	—	brouillard de 6 h. à 6 h. 20 du matin; pluie de 9 h. 55 à 10 h. du matin; petite pluie de 1 h. 50 à 1 h. 53 du soir; orage au N.-O. de 6 h. à 6 h. 40 du soir; orage au S. de 6 h. 30 à 6 h. 50 du soir.
—	9	—	petite pluie de 6 h. à 6 h. 1 et de 6 h. 41 à 6 h. 44 du matin; pluie de 11 h. à 11 h. 10 du matin; de 1 h. 20 à 1 h. 32 et de 3 h. à 3 h. 12 du soir; orage à l'E. de 3 h. 50 à 4 h. 50 du soir; pluie de 3 h. 55 à 5 h. du soir.
—	10	—	pluie de 3 h. à 4 h. 20 du matin, de 8 h. 40 du matin à 12 h. 10 du soir, de 3 h. 50 à 5 h. 10 et de 5 h. 30 à 5 h. 45 du soir.
—	11	—	pluie de 9 h. 40 à 10 h. 10 du matin, de 2 h. 25 à 2 h. 44 du soir; orage au S. de 3 h. 30 à 4 h. 10 du soir.
—	12	—	pluie de 3 h. à 3 h. 50, de 6 h. 25 à 6 h. 40, de 7 h. à 7 h. 20, de 8 h. 10 à 8 h. 18 et de 8 h. 20 à 9 h. 50 du matin; orage à l'E. de 5 h. à 6 h. 10 du soir; averse de 5 h. 35 à 6 h. 15 du soir.
—	13	—	pluie de 10 h. 20 à 10 h. 21 et de 11 h. 30 à 11 h. 42 du matin, de 12 h. à 12 h. 10 du soir; orage de 10 h. à 10 h. 40 du soir.

LIEUX	DATES	HEURES
Rio Pratucú.	14 avril	petite pluie de 12 h. 30 à 12 h. 33, de 12 h. 42 à 12 h. 46, de 1 h. 40 à 1 h. 55 et de 4 h. 45 à 5 h. 35; orage et pluie de 9 h. 40 à 10 15 du soir.
—	15 —	brouillard de 6 h. à 6 h. 20 du matin; pluie de 12 h. 50 à 1 h. du soir; petite pluie de 1 h. 35 à 1 h. 52 du soir.
—	16 —	pluie de 11 h. 10 à 11 h. 25 et de 11 h. 30 à 11 h. 36 du matin, de 12 h. 25 à 12 h. 30 du soir; petite pluie de 12 h. 35 à 12 h. 44 du soir; pluie de 8 h. 25 à 8 h. 40 du soir.
Lago de Faro	17 —	pluie de 7 h. 25 à 7 h. 40 du matin, de 9 h. du matin à 1 h. du soir.
—	19 —	pluie de 5 h. 30 à 5 h. 50 du matin, de 1 h. 25 à 1 h. 33 du soir.
Parana do Aduacá	20 —	petite pluie de 5 h. 45 à 6 h. 10, de 10 h. 15 à 10 h. 24 et de 11 h. 50 à 11 h. 58 du matin.
—	21 —	pluie de 2 h. à 2 h. 25 et de 10 h. 10 à 10 h. 18 du matin; orage au N. de 12 h. 40 à 2 h. du soir; petite pluie de 2 h. 10 à 2 h. 10 du soir.
—	22 —	petite pluie de 9 h. 25 à 9 h. 30 et de 9 h. 40 à 9 h. 44 du matin; pluie de 5 h. à 5 h. 25 du soir.
—	24 —	orage et pluie de 4 h. à 4 h. 40 du matin; pluie de 5 h. 45 à 5 h. 55 du matin; petite pluie de 8 h. 24 à 9 h. du matin.
Faro.	25 —	pluie de 10 h. à 10 h. 12 du matin; averse de 10 h. à 12 h. du soir.
—	26 —	pluie de 8 h. 40 à 8 h. 50 du matin, de 1 h. à 1 h. 1 du soir.
—	29 —	brouillard de 6 h. à 6 h. 35 du matin; pluie de 11 h. 10 à 11 h. 16 du matin, de 12 h. 20 à 12 h. 24 du soir.
—	30 —	pluie de 3 h. 35 à 3 h. 41 du soir.
Lago Curiá	3 mai	averse de 6 h. 45 à 7 h. 20 du matin; pluie de 7 h. 20 à 9 h. 50 du matin; orage de 8 h. 40 à 9 h. 10 du matin; pluie de

LIEUX	DATES		HEURES
			22 h. 15 à 12 h. 22 du matin; orage à l'E. de 5 h. 15 à 6 h. 30 du soir.
Lago Chichiá.	4	mai	pluie de 4 h. à 5 h. 40 du matin; petite pluie de 8 h. 30 à 9 h. du matin.
Lago Maracaná.	5	—	pluie de 6 h. 15 à 7 h. 10 du matin; petite pluie de 9 h. 45 à 10 h. 20 du matin et de 12 h. à 12 h. 20 du soir.
Lago da Terra Santa . . .	7	—	pluie de 7 h. à 7 h. 12 du matin.
Lagos do Macuricanan . .	7	—	orage au S. de 2 h. à 2 h. 40 du soir.
—	8	—	petite pluie de 5 h. 30 à 5 h. 40 du matin; pluie de 12 h. à 12 h. 10 du soir.
—	9	—	pluie de 10 h. à 10 h. 20 du matin; petite pluie de 11 h. 15 à 11 h. 20 et de 11 h. 42 à 11 h. 46 du matin, de 12 h. 10 à 12 h. 20 du soir; orage au N.-E. de 1 h. 10 à 1 h. 40 du soir; pluie de 1 h. 10 à 1 h. 50 du soir; orage au S. de 4 h. à 4 h. 50 du soir.
Lago da Terra Santa . . .	12	—	pluie de 8 h. 35 à 8 h. 40 du matin.
—	14	—	pluie de 7 h. à 7 h. 14, de 8 h. 20 à 8 h. 32 et de 9 h. 35 à 9 h. 32 du matin.
—	15	—	pluie de 10 h. 30 à 10 h. 45 du soir.
—	16	—	pluie de 1 h. à 1 h. 50 et de 6 h. 30 à 8 h. 40 du matin.
—	17	—	petite pluie de 5 h. 40 à 7 h. 35 du matin.
Parana de Faro	17	—	pluie de 7 h. 35 à 8 h. 10 du matin; petite pluie de 8 h. 10 à 8 h. 35 du matin; orage à l'E. de 6 h. 10 à 8 h. 30 du soir; pluie de 9 h. à 10 h. 15 du soir.
Parana do Bom Jardim . .	19	—	orage à l'E. de 6 h. 25 à 6 h. 35 du matin; averse de 8 h. 40 à 9 h. 10 du soir; pluie de 9 h. 10 à 10 h. 15 et de 11 h. 45 à 11 h. 52 du soir, de 12 h. à 12 h. 10 du matin.
—	20	—	orage de 3 h. 30 à 6 h. du matin; averse de 6 h. à 6 h. 40 du matin; petite pluie de 6 h. 40 à 7 h. 20 du matin.
Parana do Sapucuá. . . .	20	—	petite pluie de 11 h. 25 à 11 h. 33 du matin; pluie de 2 h. 45 à 2 h. 54 du soir; petite

LIEUX	DATES	HEURES
		pluie de 5 h. 25 à 5 h. 32 du soir; pluie de 6 h. 40 à 6 h. 55 du soir
Oriximinã.	21 mai	pluie de 12 h. à 12 h. 10, de 1 h. 30 à 1 h. 45, de 3 h. 45 à 3 h. 55 et de 4 h. à 4 h. 12 du soir.
—	22 —	pluie de 11 h. 35 à 12 h. du matin, de 12 h. 25 à 12 h. 48 du soir; orage de 12 h. 15 à 1 h. 10 du soir.



Lancha dans l'Amazone en face du Caldeirão.



Parana do Sapucuá en face de Oriximinã.

TABLE DES GRAVURES[1]

1. D'après les photographies prises par Mme Henri Coudreau pendant la durée du voyage.



Vapeur dans l'Amazone.



Dans le Parana do Bom Jardim.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

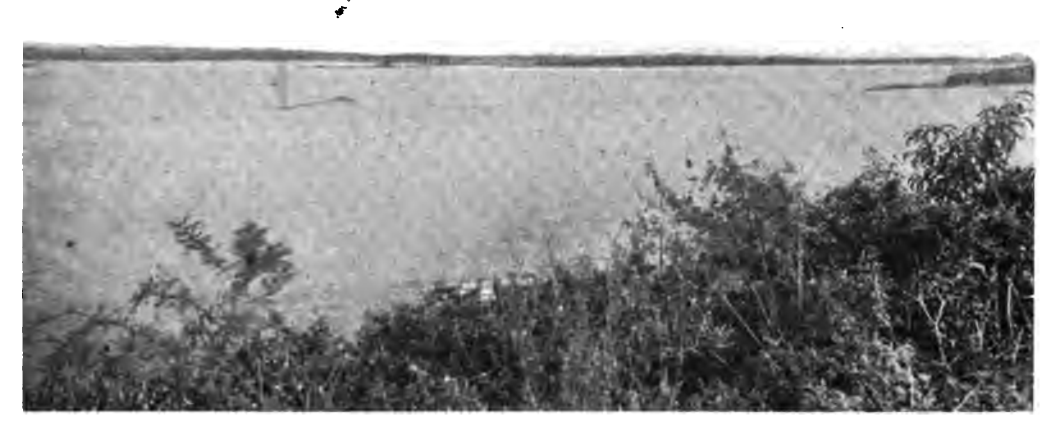
CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

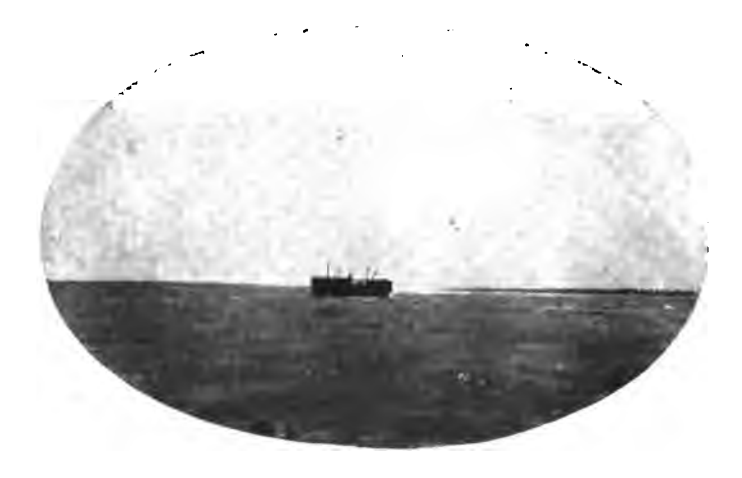
CHAPITRE VIII

Vapeur dans l'Amazone en face de Oriximinã.



Le Trombetas au-dessus de Oriximinã

TABLE DE L'APPENDICE



Lancha-remorqueur dans l'Amazone.

CE VOLUME

A ÉTÉ RÉDIGÉ ET LES CARTES EN ONT ÉTÉ ÉTABLIES
du 27 mai au 14 juin 1899.

Pará, 14 juin 1899.

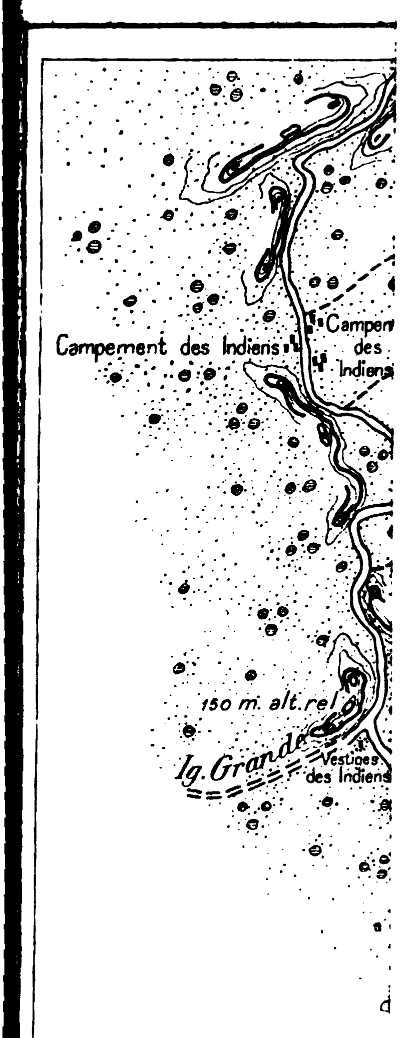
H. C.

40562. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

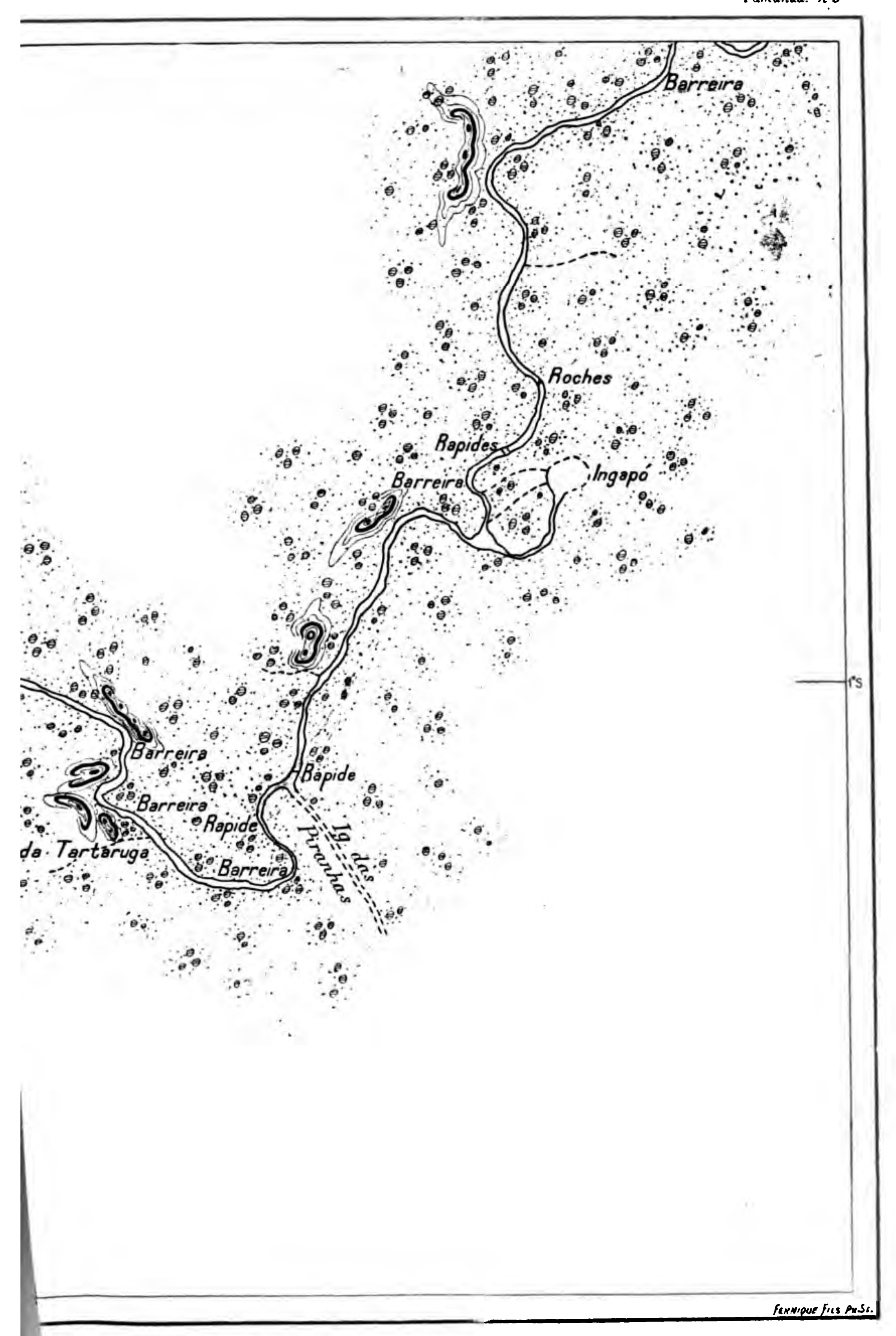
Cart

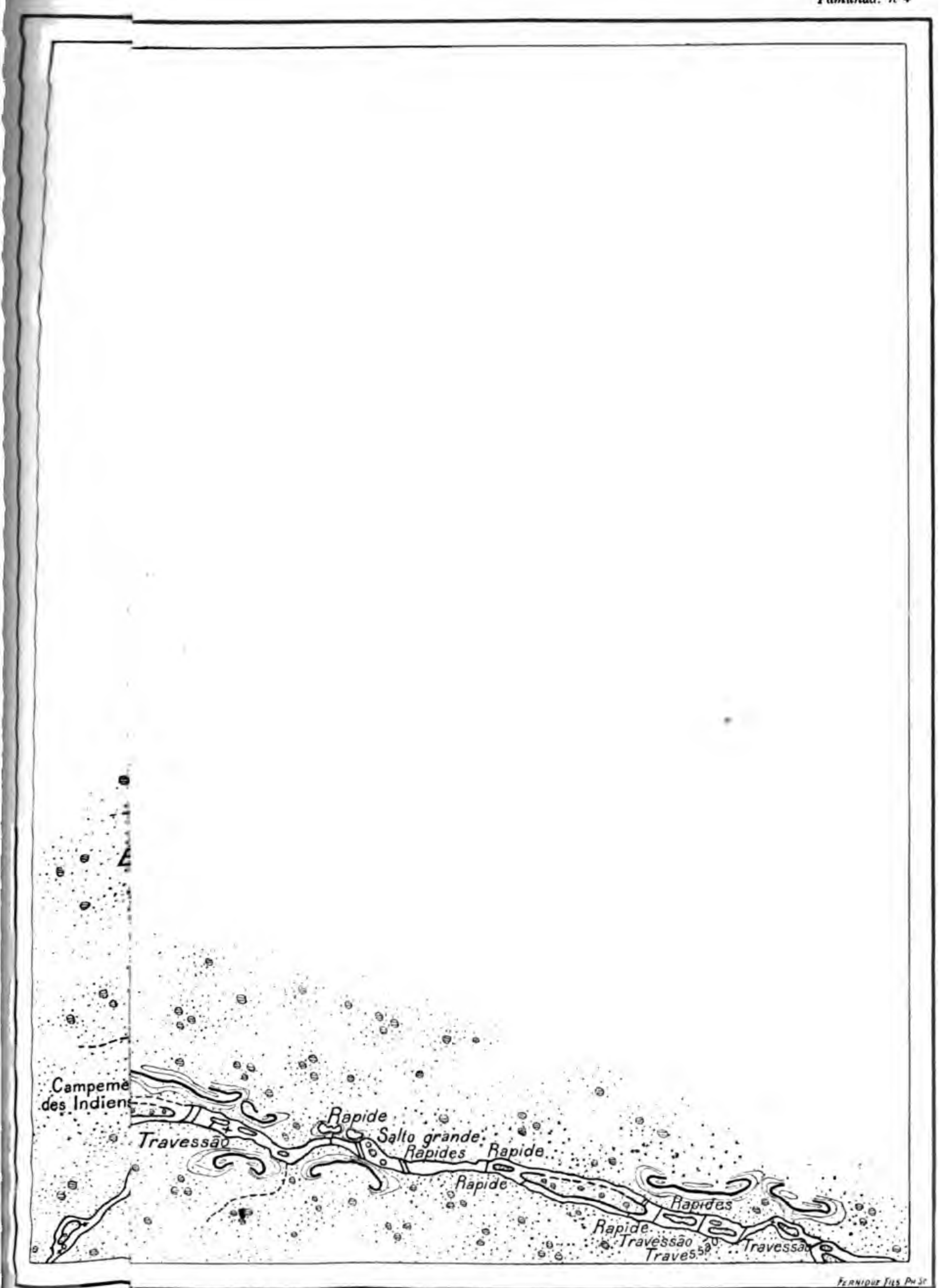
Échelle 1 à 100,00

Légende. — Roche
Plage.
Barrag
Braço
Gurgu
Habita
Capuei
Serra
Roça,

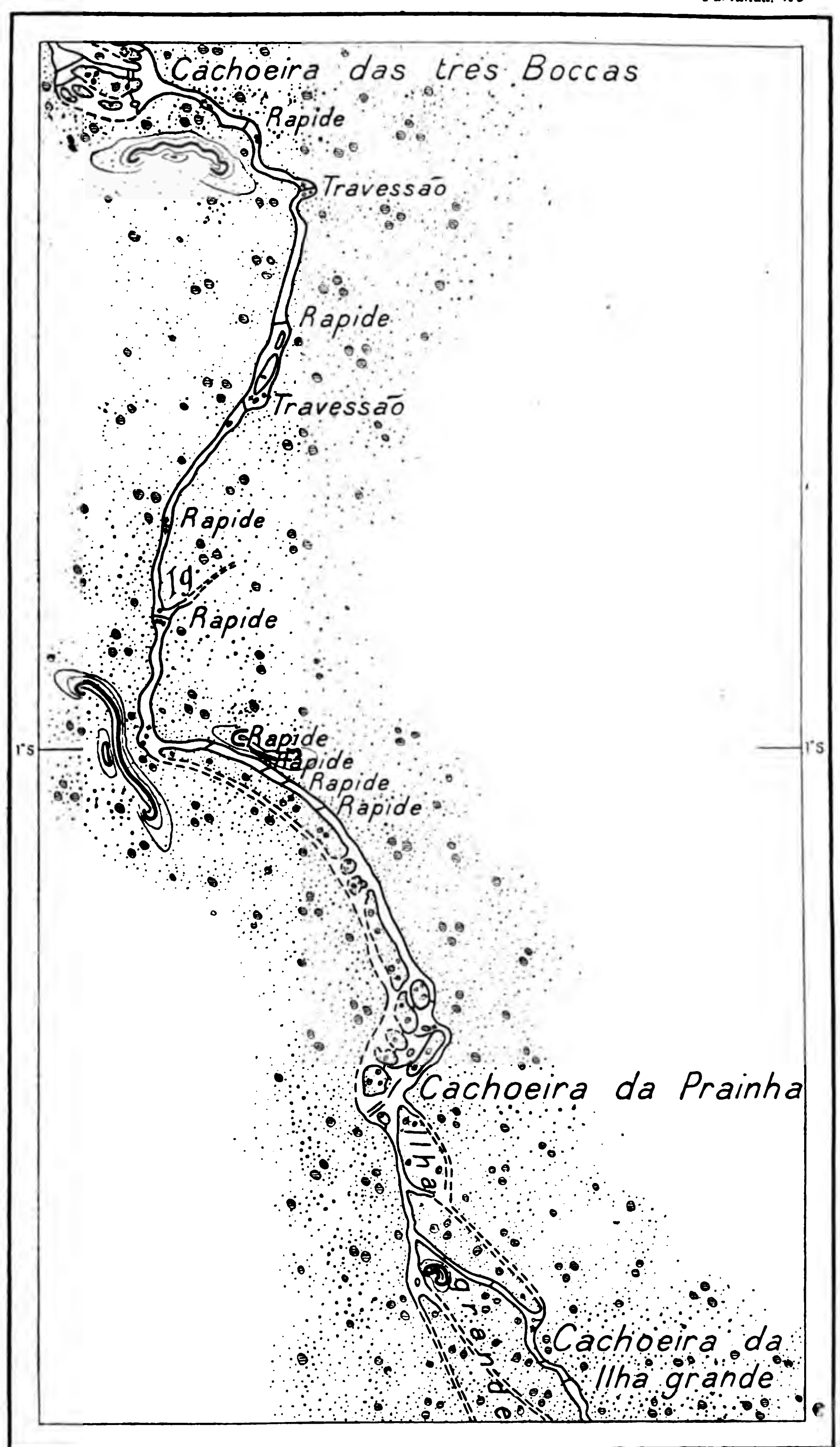

Campement des Indiens
des
Indiens
150 m. alt. rel.
Ig. Grande
Vestiges
des Indiens

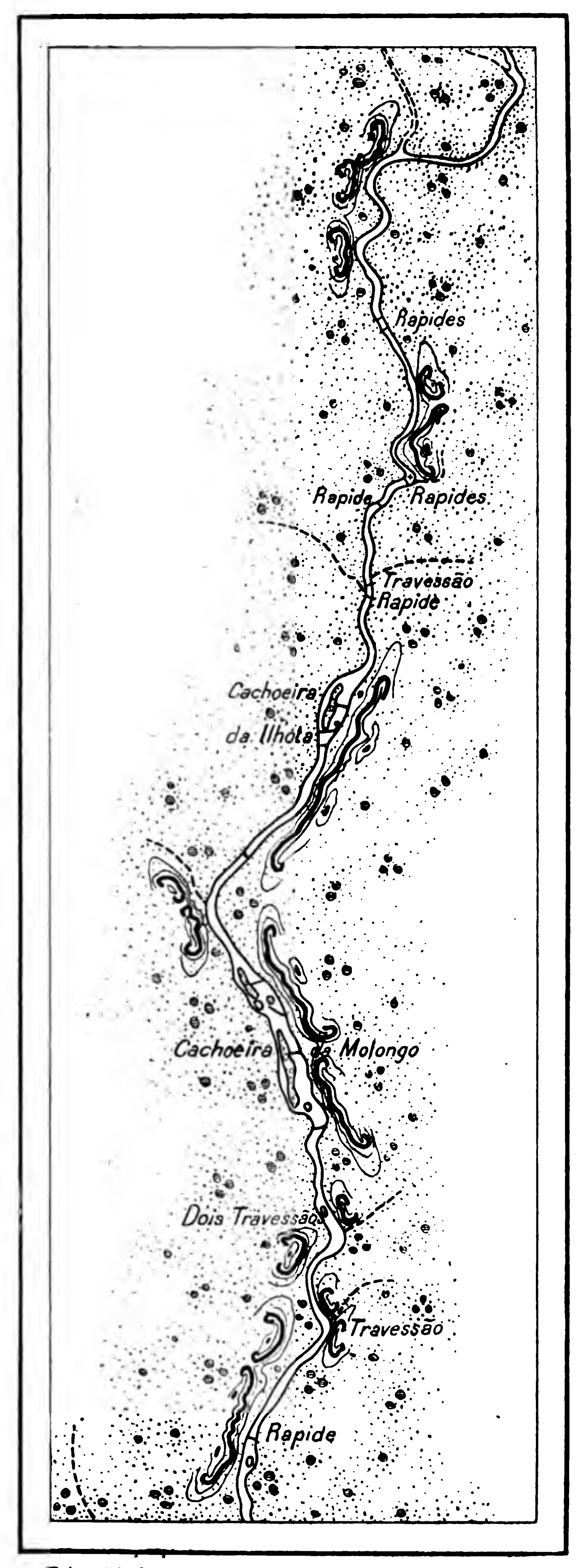
da Tarta


Barreira
Roches
Rapides
Barreira
Ingapó
1°S
Barreira
Rapide
Barreira
Rapide
da · Tartaruga
Barreira
Ig. dos Piranhas
Fernique Fils Ph.Sc.

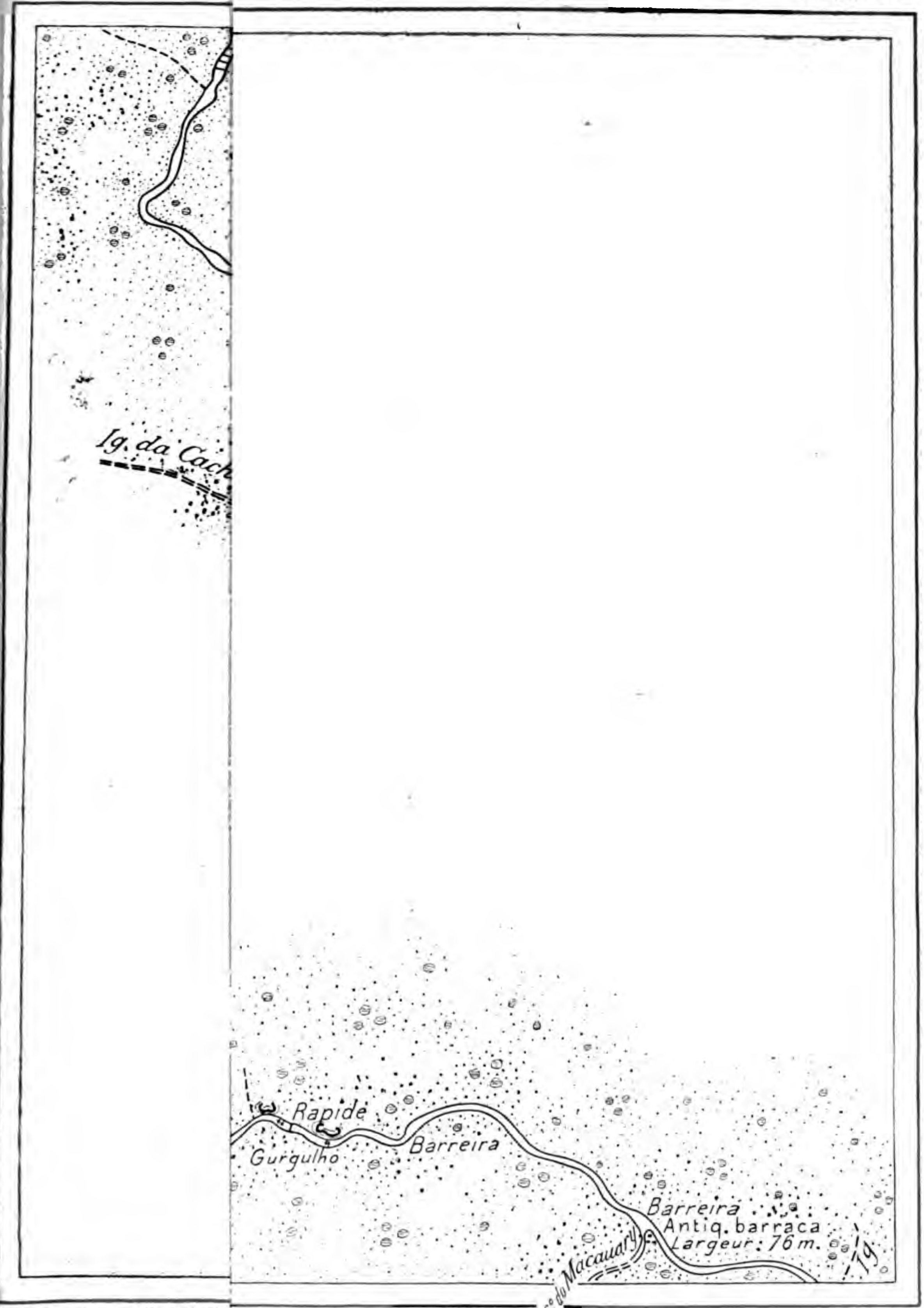


Fernique fils Ph. Sc.

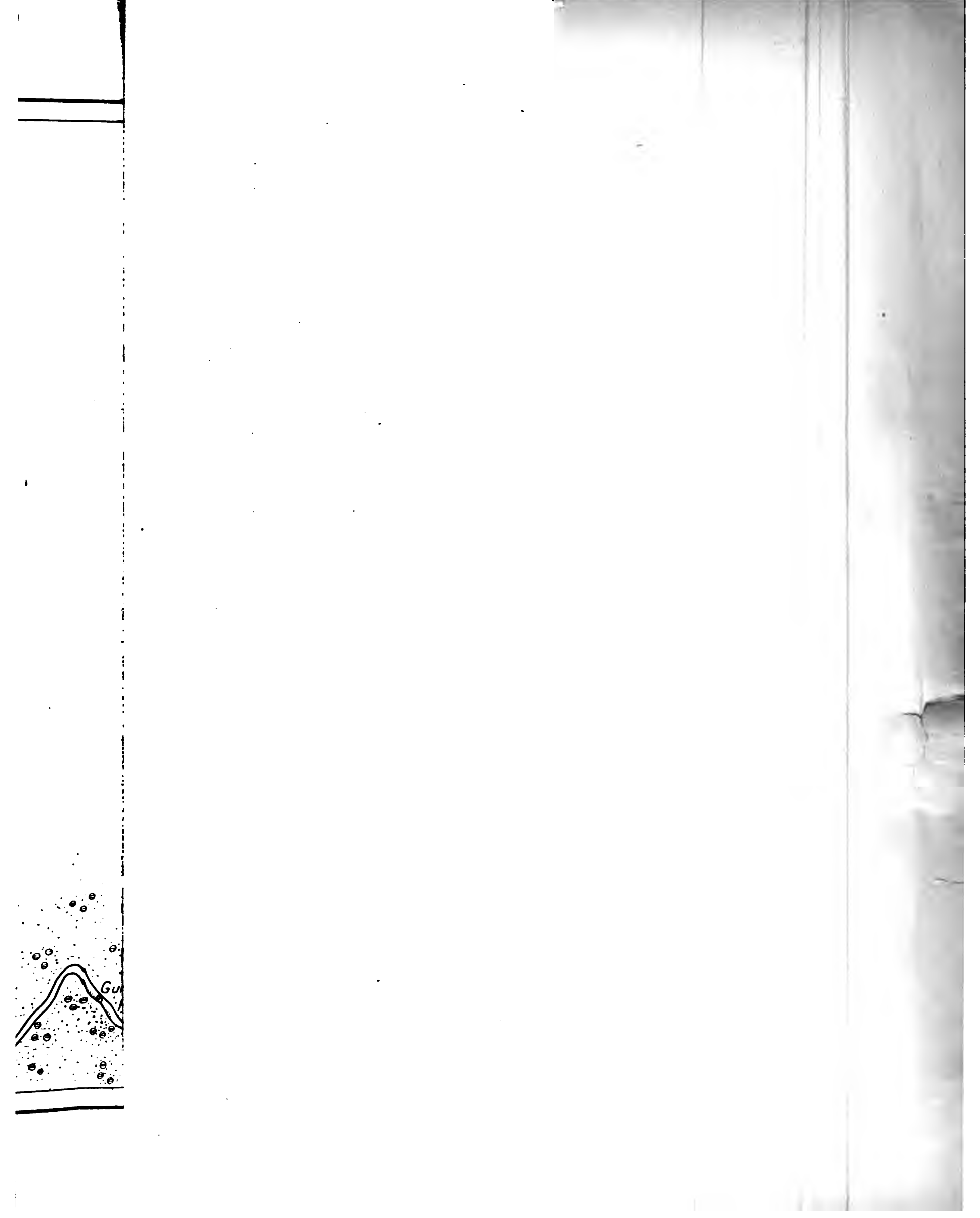

Cachoeira das tres Boccas
Rapide
Travessão
Rapide
Travessão
Rapide
Rapide
Rapide
Rapide
Rapide
Rapide
1°S
1°S
Cachoeira da Prainha
Ilha
Cachoeira da
Ilha grande



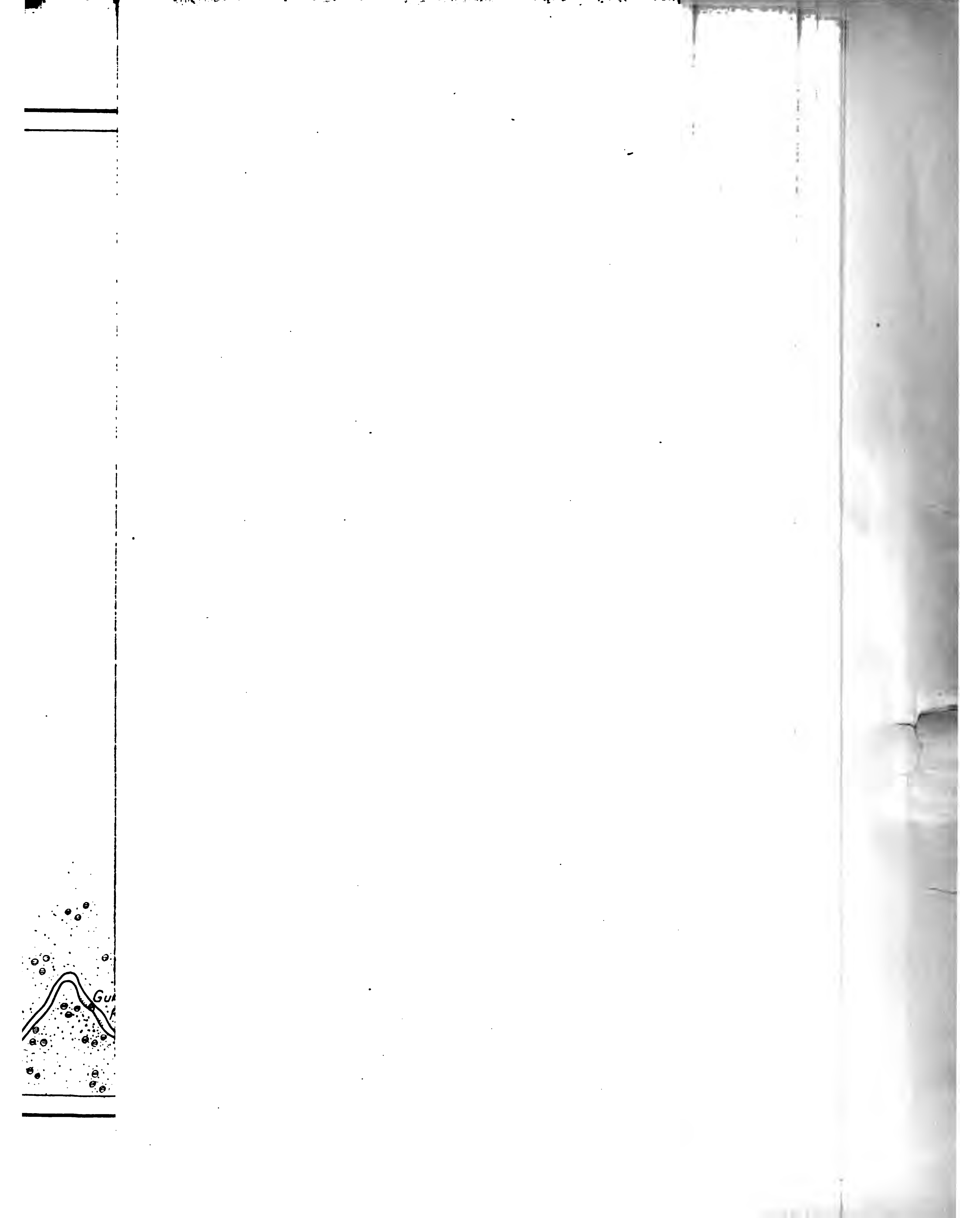
Université Nouvelle. Institut géographique de Bruxelles.

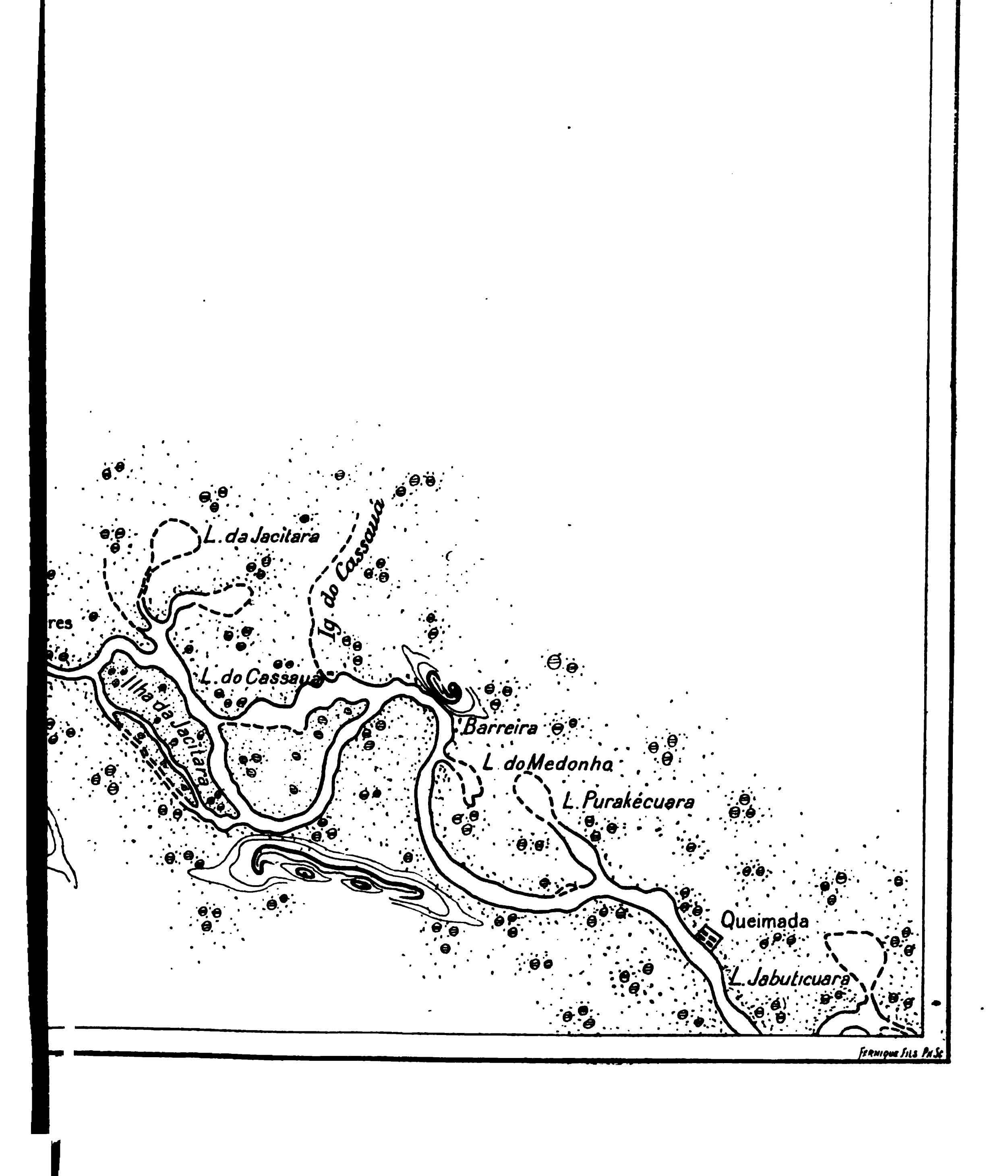

Ig. da Cach
Rapide
Gurgulho
Barreira
Barreira
Antiq. barraca
Largeur: 76 m.
Ig. Gᵈᵉ do Macauary
Ig.









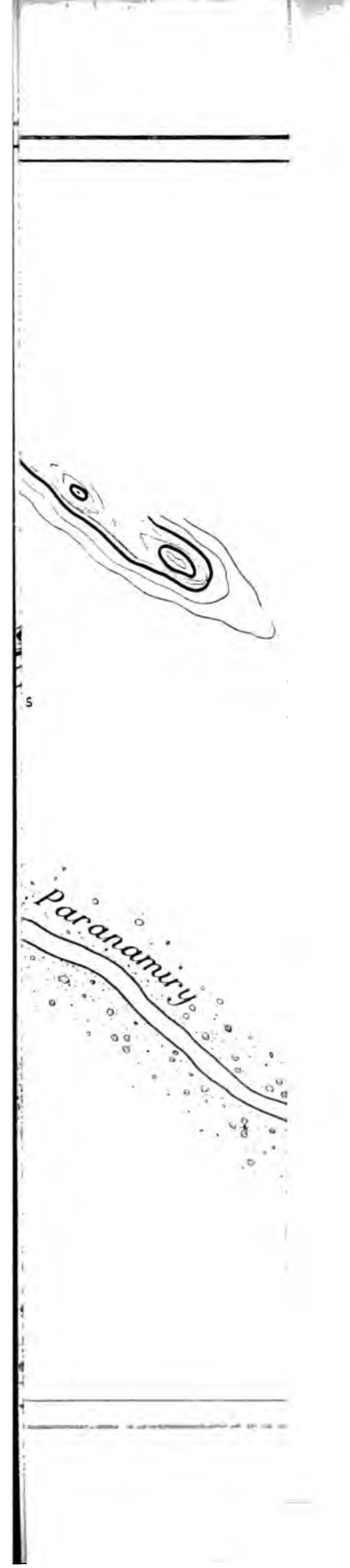


Fernique fils Ph.Sc.


Queimad
Lago das
Sete Ilhas
Ig.
Queimada
Ig. Cuipira
2'5

Yamunda. n° 11

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.


Paranamiry
S

O

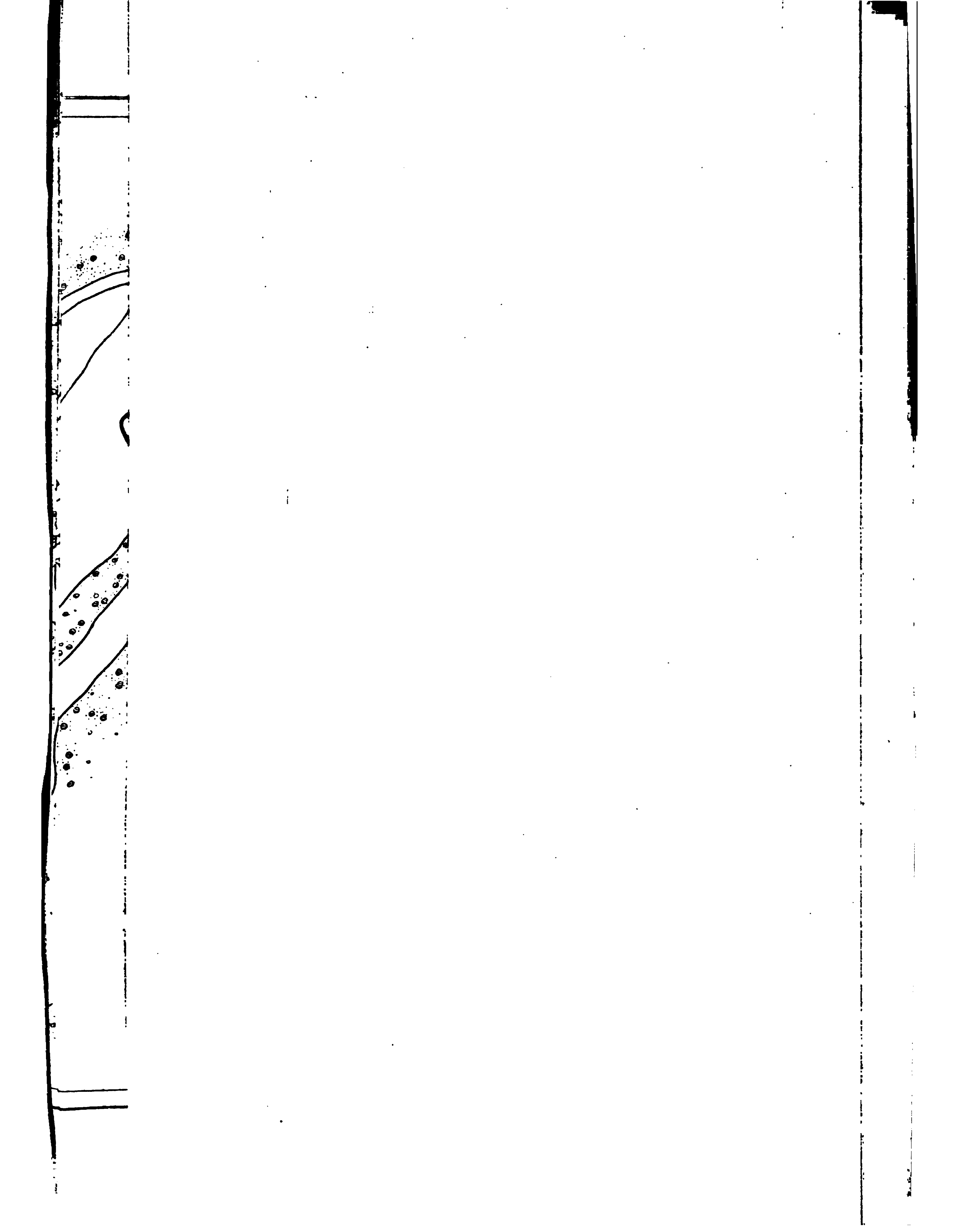
25

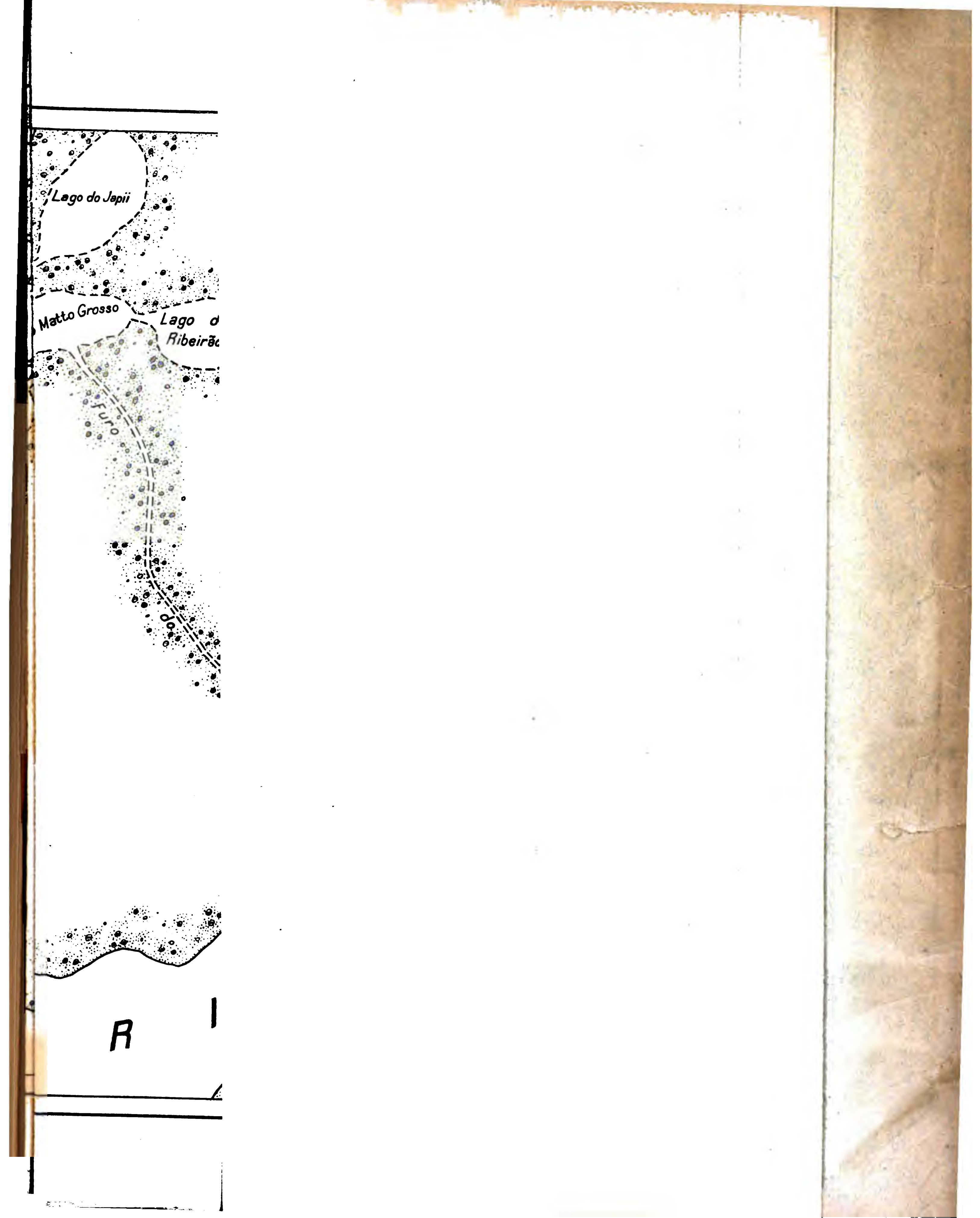
Obidos

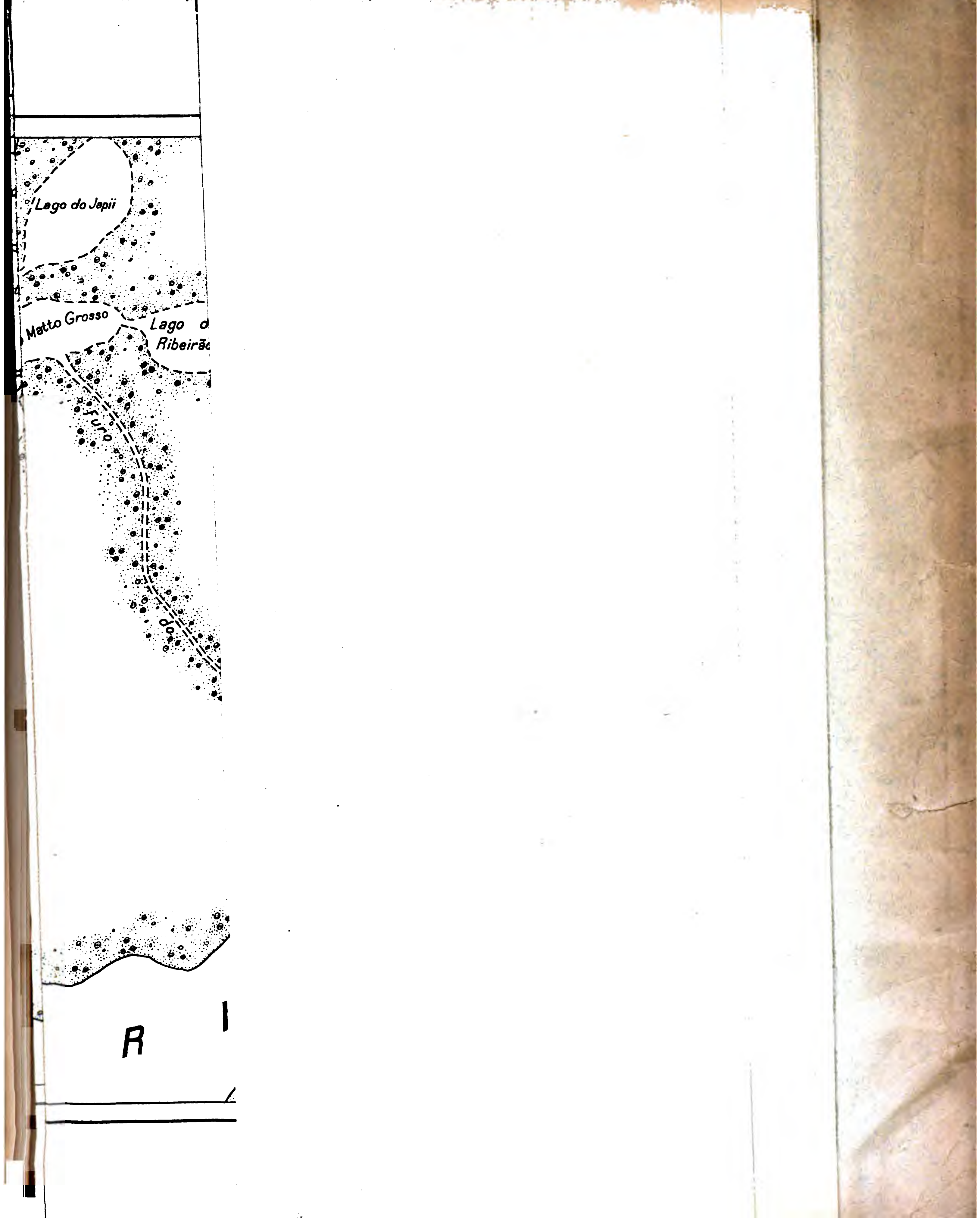
90

O

Fernique Fils Ph Sc




Lago do Japii
Matto Grosso
Lago d
Ribeirão
Furo
do
R


Lago do Japii
Matto Grosso
Lago d
Ribeirão
Furo
do
R
I

ANAS

N

Parintins




DUE JUL 18 1917
JUN - 8 1934